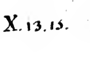



6
11-E
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
6 H
9

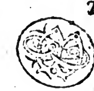





X.13.15.

RECUEIL
DE PIECES
CONCERNANT
LA VIE
DE
RUFIN
PRESTRE
DE L'EGLISE
D'AQUILÉE.

TOME II.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS BAROIS, ruë de la Harpe, vis-à-vis le College de Harcour, à la Ville de Nevers.

M. DCCXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LETTRE DE S. JERÔME A PAMMAQUE.

QUI OBLIGEA RUFIN d'Aquilée de faire ses Apologies pour y répondre.

LES écrits que vous m'avez envoyez, m'ont couvert d'une honorable confusion. (*a*) Ils font tellement l'éloge de mon esprit, qu'ils m'ôtent l'honneur d'être orthodoxe :& comme j'avois déja oüi dire les mêmes choses à Alexandrie, & à Rome, & que ces bons Mes-

(a) *Ces écrits estoient la version du Periarchon faite par Rufin, avec la Preface de cet Auteur, où il donnoit plusieurs loüanges à saint Ierôme.* Voyez cette Préface, ci-dessus p. 201.

ſieurs qui m'aiment ſi fort, qu'ils ne peuvent être hérétiques ſans moi, ont coûtume de ſe ſervir par tout de mon nom, & de m'attribuer de pareilles loüanges, je vais répondre aux crimes qu'ils m'impoſent ſans parler des perſonnes ; car la bonté d'une cauſe ne conſiſte pas à dire des injures, ni à punir ſes adverſaires de la peine du talion, puiſqu'il nous eſt ordonné de ne pas rendre le mal pour le mal, mais de vaincre le mal par le bien, de préſenter la jouë droite à celui qui nous donne un ſouflet ſur la gauche, & de ſe laiſſer accabler d'outrages.

Ils commencent par me reprocher, de ce qu'autrefois j'ai donné des loüanges à Origene. Il y a, ſi je ne me trompe, dans tous mes ouvrages, deux petits endroits où il m'eſt échappé quelque loüange ſur le ſujet d'Origene : l'un dans ma Préface ſur le Cantique adreſſée au Pape Damaſe ; l'autre dans la Préface de mon Livre des noms Hébreux. Eſt-il parlé là des dogmes de l'Egliſe, de la ſainte Trinité, de la réſurrection de la chair, de la nature & de l'état de l'ame ? C'eſt une ſimple expoſition qui eſt loüée fort ſimplement. Il ne s'agit point de la foi ni des dog-

mes ; on y traite un point de Morale dont on bannit les allégories : ainsi j'ai loüé l'interpréte, mais non pas le Docteur ; son esprit, mais non pas sa foi ; je l'ai regardé comme un bon Philosophe, mais non pas comme un Apôtre.

Que s'ils veulent sçavoir ce que je pense d'Origene, qu'ils lisent mes Commentaires sur l'Ecclésiaste & sur l'Epître de saint Paul aux Ephésiens, & ils trouveront que j'ai toujours combattu ses dogmes ; car ne seroit-ce pas une extravagance que de loüer la doctrine d'un Auteur, & de suivre ses blasphêmes ? On voit par les écrits de S. Cyprien qu'il regardoit Tertullien comme son maître, & que prenant plaisir à lire les ouvrages de ce sçavant homme, dont le genie sublime lui revenoit, il n'a eu garde cependant de le suivre lorsqu'il a donné dans les rêveries de Montan. Apollinaire a écrit des livres très forts contre Porphyre. Eusebe nous a donné une belle Histoire Ecclésiastique : cependant l'un a erré sur l'œconomie du mystere de l'Incarnation, l'autre est devenu un défenseur de l'impieté Arienne. (a). *Malheur à vous*, dit

(a) *Tout le monde n'est pas du sentiment de saint Jerôme sur cet article. Il est certain qu'Eusebe*

Isaye, *qui publiez que le mal est bien, & que le bien est mal, qui faites passer pour doux ce qui est amer, & pour amer ce qui est doux.* Isa. 120.

Il ne faut donc pas dissimuler ce qu'il y a de bon dans nos adversaires, ni aussi loüer les vices de nos amis : mais il faut juger de toutes choses sans acception de personnes. Quoiqu'on trouve que le style de Lucilius ne soit pas correcte, on ne laisse pas que d'admirer son élegance & les traits d'esprit qui se trouvent dans ses ouvrages.

Lorsque j'étois encore jeune j'avois une extrême passion de devenir sçavant : mais je n'avois pas la presomption, comme quelques-uns, de vouloir être moi-même mon maître. Pour cet effet je fus trouver Apollinaire de Laodicée, &

de Cesarée, condamna Arius au Concile de Nicée, & qu'il souscrivit au terme de Consubstanciel, dire comme font quelques-uns, que ce fut par une pure politique pour plaire à l'Empereur, & non pas par une veritable persuasion ; c'est se rendre juge du cœur de l'homme : & l'on ne trouve rien dans tous ses écrits, comme l'a fort bien remarqué M. Baillet au 21. de Juin, que l'on ne puisse entendre d'une maniere fort orthodoxe. Je croi donc que tout ce qu'on peut lui reprocher est d'avoir eu trop de liaison avec Eusebe de Nicomedie, & les autres ennemis de saint Athanase : mais pour sa foi sur la divinité du Verbe, je la croi très-pure.

je me rangeai sous sa discipline à Antioche. J'écoutai attentivement toutes les leçons qu'il voulut bien me donner, & les explications qu'il me faisoit des saintes Ecritures : sans néanmoins m'arrêter aux sens qu'il y donnoit pour favoriser ses opinions particulieres. Après cela, quoique j'eusse déja la tête blanche, & que mon âge convint mieux à la qualité de maître qu'à celle de disciple, je ne laissai pas que d'aller à Alexandrie pour entendre Didyme. J'avouë que je lui suis fort redevable. J'ai appris de lui beaucoup de choses que je ne sçavois pas, & je n'ai rien oublié sous sa conduite de ce que je sçavois déja. On croyoit alors dans le monde que j'allois mettre fin à mes études, point du tout. Je vins pour la seconde fois à Jerusalem & à Bethléem. Dieu sçait ce qu'il m'en a coûté pour engager le Juif Barraban (*a*) à venir la nuit me donner quelques leçons ; car il appréhendoit le ressentiment des autres Juifs, c'est pourquoi il étoit à mon égard un se-

(a) *Le Pere Martianay dans sa nouvelle édition des Oeuvres de saint Jerôme a mis Baraninan. Mais toutes les anciennes éditions mettent Barraban ; & du tems même de saint Jerôme on lisoit Barraban, comme on peut voir dans les reproches que Rufin lui en fait.*

cond Nicodême. Je parle ſouvent de toutes ces perſonnes dans mes ouvrages.

Apollinaire & Didyme avoient des ſentimens fort contraires. Faut-il parce que j'avouë que l'un & l'autre a été mon maître, que leurs diſciples prétendent chacun de ſon côté, que je ſuis à eux ? S'il étoit permis d'haïr les hommes, & d'avoir de l'horreur pour quelque nation, j'en aurois certainement pour les Juifs ; car ils perſecutent encore tous les jours notre Seigneur J. C. dans leurs Synagogues. Trouvera-t'on auſſi mauvais que j'aye pris un Juif pour mon maître ?

On montre les lettres que j'ai écrites à Didyme, comme à mon maître. Ne voilà-t'il pas un grand crime, d'avoir donné cette qualité à un ſçavant homme, & à un venerable vieillard qui m'a appris pluſieurs choſes ? Mais enfin qu'y a-t'il dans ces lettres qu'on garde depuis ſi long-tems, pour en prendre ſujet de me calomnier ? Qu'on la liſe : on n'y trouvera que des complimens. Ces minuties ne méritent pas que nous nous y arrêtions davantage. Mais qu'ils diſent s'ils m'ont jamais vû approuver une hereſie, & ſi j'ai jamais loué les dogmes d'Origene ? Sur ce paſſage d'I-

ſaye où le Prophete nous fait voir deux Seraphins qui s'écrient : Saint, Saint, Saint, n'ai-je pas rejetté cette explication impie d'Origene, qui prétend que par ces deux Seraphins il faut entendre le Fils & le ſaint Eſprit, & n'ai-je pas fait voir que cela devoit s'entendre des deux teſtamens? *(a)* Mon livre eſt entre les mains de tout le monde, il y a plus de vingt ans que je l'ai donné au Public. Je me ſuis étudié dans tous mes ouvrages, & ſur-tout dans mes Commentaires ſur l'Ecriture, à combattre toujours cette ſecte payenne. S'ils diſent qu'il n'y a point d'homme au monde qui ait fait un plus grand amas des livres d'Origene que moi, je leur répons que je ſouhaiterois de tout mon cœur avoir tous les livres qui ſe ſont faits juſques à préſent, afin de pouvoir au moins me dédommager par une lecture continuelle du peu d'eſprit que j'ai naturellement. Oui j'avouë que j'ai tous les livres d'Origene : & c'eſt ce qui fait que je m'éloigne fort de ſes erreurs, parce que je

(a) *Si l'explication d'Origene eſt à rejetter, celle de ſaint Jerôme n'eſt guéres plus plauſible ; & ſans avoir recours aux allegories, on peut s'arrêter au ſens litteral du Prophete, & dire qu'il n'y a aucun inconvenient que deux Seraphins s'occupent à loüer la ſainteté de Dieu.*

les connois mieux que personne, ayant lû tous ses ouvrages.

Croyez à un homme qui a beaucoup d'expérience sur ces sortes de choses. Je parle comme Chrétien à des Chrétiens. Les dogmes d'Origene sont empoisonnez ; ils font violence au sens de l'Ecriture, & s'éloignent fort du véritable. Oui j'ai lû Origene, je ne m'en cache point, & si c'est un crime de l'avoir lû, j'avouë que je suis coupable ; & que j'ai épuisé ma bourse à Alexandrie pour avoir ses ouvrages. Si vous voulez ajouter foi à ce que je vous dis, je vous assure que je n'ai jamais été Origeniste : que si vous ne voulez pas me croire, soyez sûr au moins que je ne le suis plus : mais si vous pouvez vous persuader ni l'un ni l'autre, vous m'obligez par là à me défendre, & à écrire contre votre ami, *(a)* afin que si vous ne me croyez pas lorsque je vous assure que je n'ai jamais été dans ses sentimens, vous commenciez au moins à le croire lorsque vous verrez.

(a) *Saint Jerôme dit :* Contra Amasium vestrum. *Soit qu'il l'entende d'Origene ou de Rufin, il est certain qu'il parle par ironie, Pammaque à qui il écrit, étant également éloigné de l'un & de l'autre.*

que je me porte pour accusateur contre lui. Ce qui est fâcheux, c'est qu'on aime mieux croire que je suis dans l'erreur, que de croire que je l'ai abandonnée. Je ne m'en étonne pas ; car ils s'imaginent que je suis un disciple caché d'Origene, & que par considération pour la foiblesse des ames grossieres & terrestres, ainsi qu'ils les appellent, je n'ose pas faire profession ouverte de sa doctrine, suivant cette maxime qu'ils ont sans cesse dans la bouche : qu'il ne faut pas jetter les perles précieuses aux pourceaux, ni donner le Saint aux chiens, afin de pouvoir dire avec David : *J'ai caché vos paroles dans mon cœur pour ne vous pas offenser.* Et ailleurs : *Celui qui parle, ne doit dire la verité qu'à son prochain*, c'est-à-dire, comme ils l'expliquent, à ceux qui sont d'une même doctrine que vous. C'est pourquoi nous autres qui ne sommes pas encore initiez à tous ces mysteres, on ne doit nous entretenir que de mensonges & de fables, de crainte qu'une nourriture plus solide ne nous causât la mort, comme elle la causeroit sans doute à des enfans qui sont encore à la mammelle, si on leur faisoit manger du pain : car tous les Origenistes sont unis ensemble

Psal. 118.

Psal. 14.

par un compromis de parjures & de mensonges, comme ils l'ont appris de leur maître dans son sixiéme livre des Stromates : sentiment qu'il a tiré de Platon.

Que ferai je donc dans de telles conjonctures ? Dirai-je que je ne suis pas de leur secte ? Ils n'en croiront rien. En ferai-je serment ? Ils s'en mocqueront, & diront que j'ai appris parmi eux à faire de faux sermens. Je suis donc réduit à une seule chose qu'ils appréhendent par dessus toutes. Je vais rendre public le mystere d'iniquité dont ils se couvrent, je vais découvrir à toute la terre les finesses dont ils se servent pour abuser les peuples. Cette maniere de faire voir que je ne suis point des leurs, sera plus efficace que tous les assurances que j'en pourrois donner.

Leur premier soin est de faire en sorte qu'on ne puisse avoir aucune signature d'eux contre Origene. Pour les sermens ils ne s'en mettent pas en peine, ils jureront tant que vous voudrez qu'ils ne sont point Origenistes, & se délivreront ensuite de ce serment par un autre serment, en protestant qu'ils n'ont jamais abjuré la doctrine d'Origene : mais quand il s'agit de signer, vous les voyez

chercher mille détours pour s'en exempter. L'un vous dit, je ne sçaurois condamner ce que personne n'a encore condamné. Un autre vous répond, les Evêques n'ont encore rien déterminé sur tous ces articles; & à l'ombre d'une si grande autorité qui s'étend par toute la terre; on évite une signature si nécessaire pour le bien de l'Eglise. Un Constantius vous dira: Comment condamnerons-nous une doctrine à laquelle le Concile de Nicée n'a pas touché? Ce Concile qui a condamné Arius, auroit sans doute condamné Origene, s'il eût trouvé quelque chose à redire à ses opinions. Comme si une seule médecine pouvoit guerir en même temps toutes les maladies? Il faudra donc aussi nier la divinité du saint Esprit, parce que le Concile de Nicée n'en a point parlé! Il s'agissoit alors d'Arius & non point d'Origene. Il s'agissoit du Fils; & non point du saint Esprit. Les Peres de ce Concile ont confirmé autentiquement une verité qu'on vouloit nier, & ils n'ont rien dit d'une autre dont on ne demandoit point leurs avis; quoiqu'en condamnant Arius, ils ayent aussi condamné Origene qui est la source de l'impieté d'Arius. En condamnant tous ceux,

qui nient que le Fils de Dieu soit de la substance du Pere, ne condamnent-ils pas & Arius & Origene? Autrement il ne faudroit pas non plus condamner Valentin, Marcion, les Catafriges, & les Manichéens, parce que le Concile de Nicée n'en parle point, quoique tous ces hérétiques ayent été devant le Concile.

Que s'ils se trouvent dans quelques Dioceses où l'on les presse plus que dans d'autres, & qu'on les oblige de signer ou de sortir de l'Eglise. Vous les voyez joüer toutes sortes de personnages pour éviter la difficulté. Ils composent tellement leur profession de foi, ils se servent de termes si ambigus & si bien concertez, que sans quitter leurs erreurs ils paroissent orthodoxes. A peu près comme les réponses que l'oracle de Delphe fit à Crésus, & celles que Loxia fit à Pyrrhus en differens temps, mais dans un même esprit, pour les tromper l'un & l'autre. *(a)* En voici un exemple.

(a) *Saint Jerôme a tiré cela du second livre de Ciceron sur les Devins, où cet Auteur rapporte quelques reponses ambiguës des Oracles d'Apollon. Celle qu'il fit au Roi Cresus est assez singuliere. Ce Prince le consulta sur un de ses enfans qui etoit muet, &c.*

Nous croyons, disent-ils, que les corps ressusciteront : cela paroît orthodoxe : mais parce qu'il y a des corps celestes & des corps terrestres, & que l'air même & le vent sont appellez des corps, ils se servent du terme de corps & non pas celui de chair, pour tromper les orthodoxes, tandis que les gens de leur secte par le terme de corps entendent un esprit. Voilà leur premiere finesse. Si on vient à la découvrir, ils ont recours à d'autres détours, ils disent qu'ils parlent simplement, & que nous autres sommes des malicieux qui leur en imposons ; ils s'avancent jusqu'à dire : Nous croyons la résurrection de la chair. Le peuple ignorant, entendant cela, paroît satisfait, avec d'autant plus de raison que ce sont les propres paroles du Symbole.

Pressez-les davantage : ils s'échauffent & nous disent des injures. Nous venons de vous déclarer, répondent-ils, que nous croyons la résurrection de la chair ;

l'Oracle repondit que le plus malheureux de tous ses jours seroit celui où son fils commenceroit à parler. En effet, les Persans ayant pris d'assaut la Capitale de ses Etats, & un soldat levant le cimetere pour couper la tête à Cresus, l'enfant effrayé de ce spectacle, s'écria, arrête & sauve la vie à mon Pere. Cette parole sauva la vie à Crésus, & l'enfant continua depuis à parler.

que voulez-vous de plus ? Alors le peuple se range de leur côté ; & nous traite de calomniateurs ; & eux de gens simples & de bonne-foi. Mais si sans s'étourdir de ce bruit vous poussez votre pointe, & prenant votre chair avec les doigts vous leur demandez : croyez-vous que cette chair que vous voyez & que je touche, cette chair qui parle & qui marche ressuscitera? Ils se mettent à rire, & enfin disent qu'oui. Nous leur demandons ensuite, s'ils croyent qu'après la résurrection nous aurons des cheveux, des dents, une poitrine, un ventre, des pieds, des mains, & generalement toutes les autres parties du corps. C'est alors qu'ils éclatent de rire, & comme s'ils vouloient nous insulter, nous voyons bien, disent-ils, qu'après la résurrection, nous aurons aussi besoin de Tailleurs, de Barbiers, & de Médecins. Apparemment, continuent-ils, que les hommes & les femmes ressusciteront aussi avec les marques de leur sexe, que les hommes porteront une longue barbe, que les femmes auront le visage poli comme elles l'ont à présent, avec cette taille fine & déliée qui les distinguent des hommes ! Oui, sans doute, répondons-nous, cela sera

ainſi. N'y aura-t'il point auſſi de mariage dans cet état, ajoutent-ils ? Par où ils donnent aſſez à entendre qu'ils ne croyent point que nos corps reſſuſciteront avec toutes les parties qui les composent.

Il n'eſt pas temps à préſent de s'élever contre une doctrine ſi dangereuſe, quand j'aurois la langue de Ciceron & toute l'éloquence de Demoſthene, cela ne me ſuffiroit pas, pour faire connoître autant que je le ſouhaiterois tous les artifices de ces hérétiques qui confeſſent de bouche la réſurrection de la chair, & la nient intérieurement. On voit des femmes parmi eux qui mettant la main ſur leur ſein, ſur leur ventre, ſur leurs cuiſſes & ſur leurs aiſſelles, nous diſent avec un air mocqueur : de quoi nous ſervira donc la réſurrection, ſi ce corps reſſuſcite avec toutes ces marques de foibleſſes & de fragilité ? Puiſque nous ſerons ſemblables aux Anges, ſelon l'oracle de la verité, nous en aurons donc la nature. Ainſi elles s'imaginent qu'il eſt indigne d'elles de reſſuſciter avec de la chair & des os comme J. C. eſt reſſuſcité.

Mais ſuppoſons que je me ſuis égaré dans ma jeuneſſe, & qu'ayant l'eſprit

tout rempli de la lecture des Auteurs profanes, je me suis mépris sur les dogmes de la Religion, & que j'ai cru voir dans saint Paul ce que j'avois lû dans Pytagore, dans Platon, & dans Empedocle, pourquoi suivrez-vous les erreurs d'un jeune homme qui n'étoit pas encore bien instruit de sa Religion ? Pourquoi voulez vous apprendre l'impieté de celui qui ne sçavoit pas encore ce que c'étoit que la pieté ? La seconde planche après le naufrage est de commencer à reconnoître simplement sa faute. Vous avez suivi un homme dans l'erreur ; suivez-le donc à présent qu'il s'est corrigé. Nous nous sommes trompez durant notre jeunesse, corrigeons-nous à présent que nous sommes sur l'âge. Pleurons, gemissons ensemble, convertissons-nous, retournons à Dieu qui nous a faits, & n'attendons pas comme le diable à faire pénitence lorsqu'il ne sera plus tems. Cette présomption est inutile, & conduit à la perdition. La vie éternelle ou s'acquiert ou se perd en ce monde.

Si je n'ai jamais suivi Origene, c'est injustement que vous cherchez à me diffamer. Mais si j'ai embrassé sa doctrine & si j'ai jamais été son disciple,

imitez-moi dans ma pénitence & dans le regret que j'en ai. Vous m'avez crû lorsque j'ài confessé ma faute ; pourquoi ne me croyez-vous pas à présent que je témoigne m'en repentir ?

Mais si cela est ainsi, me direz-vous, pourquoi donc avez-vous donné tant de louanges à cet Auteur dans vos ouvrages ? Je lui en donnerois encore autant aujourd'hui, si je ne voyois que vous le suivez dans ses erreurs ; je louërois encore son esprit, si je ne voyois des gens attachez à loüer ses impietez. Comme si l'Apôtre ne nous ordonnoit pas de lire toutes sortes de livres, mais de n'en prendre que ce qui est bon.

Lactance parle très mal du saint Esprit dans ses livres, & sur-tout dans ses Epîtres à Demetrien. C'est là qu'il soûtient que cette divine Personne n'est point de la substance du Pere & du Fils, & que semblable aux Juifs il enseigne que cet Esprit saint n'est qu'une pure relation qui marque la sainteté du Pere & du Fils. Faut-il parce qu'il a erré en ce point, que l'on m'interdise aussi la lecture de ses Institutions, où il combat si bien l'Idolâtrie ?

Apollinaire a battu en ruine le Philosophe Porphire. Je ne puis me dispenser

d'approuver cet ouvrage; mais je n'ai garde d'approuver ses opinions insensées sur d'autres articles. Avoüez de même qu'Origene s'est trompé en quelque chose, & je ne m'éleverai plus contre lui. Dites qu'il a mal parlé du Fils de Dieu & du saint Esprit, qu'il s'est imaginé follement que les ames étoient tombées dans le Ciel; qu'il n'a confessé que par de vaines paroles la resurrection de la chair, mais que dans le fond il la nie; reconnoissez que son sentiment est qu'à la fin des siecles toutes choses seront restituées dans leur premier état; que l'Ange Gabriël ne sera pas plus heureux que Lucifer, ni saint Paul que Caïphe, ni les Vierges Chrétiennes que les femmes débauchées. Quand vous aurez condamné toutes ces erreurs, & que par une censure équitable vous les aurez séparées des opinions orthodoxes, je lirai volontiers le reste de ses ouvrages, & je n'appréhenderai plus le venin après avoir pris l'antidote.

Alors ce que j'ai dit de lui : qu'ayant surpassé tous les Auteurs dans ses ouvrages, il s'est surpassé lui-même dans ce qu'il a écrit sur les cantiques, ne sera pas capable de me nuire, non plus que les éloges que je lui ai donnez dans

ma jeunesse, lorsque j'ai dit qu'il étoit le Docteur de toutes les Eglises : si ce n'est que vous vouliez dire que j'ai dû commencer par invectiver contre un Auteur dont je traduisois les ouvrages, & dire dans ma Préface : Ce livre que je traduis est un heretique. Lecteur, prenez garde à vous, ne le lisez point, fuyez-le comme un serpent : ou si vous voulez le lire, souvenez-vous que tout y a esté corompu par les heretiques, quoi que dans la verité vous ne deviez rien craindre, parce que j'ai corrigé tout ce qui avoit été corrompu. Parler ainsi, n'est-ce pas comme si je disois : Moi qui traduis ce livre, je suis Catholique, mais l'Auteur que je traduis est heretique.

Vous qui êtes des gens d'une simplicité admirable, qui n'avez ni fard ni malice, qui méprisez les regles de la Rhétorique & l'adresse des Orateurs, en confessant ingénuëment que le livre du Periarchon est rempli d'heréfies, mais que ces heréfies y ont été insérées par d'autres personnes, vous donnez aux lecteurs de véritables scrupules, & vous les engagez à faire une exacte discussion de la vie de l'Auteur, afin de pouvoir juger de la catholicité de ce livre par la



lecture de ses autres ouvrages. Pour moi, homme fin & adroit qui ai corrigé ce livre, qui ai dissimulé les héréſies qui y ſont, qui ai paſſé ſous ſilence tout ce que j'ai voulu, je n'ai point donné lieu à la calomnie, & n'ai point expoſé la réputation de mon Auteur.

Les Medecins diſent ordinairement que les grandes maladies ne doivent point être traitées par l'art de la Médecine, mais qu'il faut laiſſer agir la nature, de crainte que les remedes n'irritent le mal. Il y a près de cent cinquante ans qu'Origene eſt mort à Tyr: Y a-t-il une ſeule perſonne parmi les Latins qui ſe ſoit aviſé de traduire les livres de la Reſurrection, des Principes, des Stromates, & ce qu'on appelle les Tomes d'Origene? Y en a-t-il une ſeule qui ait voulu ſe diffâmer en donnant au public ces infâmes ouvrages? Nous ne ſommes ni plus habiles qu'Hilaire, ni ni plus exacts que Victorin qui nous ont donné ſes ouvrages, non pas comme de ſimples interpretes, mais en ſe les rendant propres par les changemens qu'ils y ont faits. Saint Ambroiſe a compilé depuis peu ſon Hexameron, mais de telle ſorte qu'il a plus ſuivi les opinions d'Hypolite & de Baſile, que celles d'O-

rigene. Moi-même dont vous vous glorifiez d'être les imitateurs, & que vous regardez avec des yeux de taupes, si j'eusse été mal intentioné pour Origene, j'aurois mis en Latin les livres dont je viens de parler, afin de faire connoître aux Latins tout ce qu'il y a de mauvais dans cet Auteur : cependant je n'ai jamais voulu le faire, quoi que plusieurs m'en eussent prié ; car ce n'est pas ma coûtume d'insulter les personnes dont j'admire l'esprit & les rares qualitez, quoi qu'elles soient tombées dans quelques erreurs, & je ne doute point que si Origene vivoit encore, il ne vous reprochât à vous autres qui passez pour ses plus zelez partisans, que vous l'avez rendu odieux dans le monde.

Quelqu'un veut-il loüer Origene? qu'il le louë comme je fais. C'a toujours été un grand homme, même dès sa jeunesse, fils d'un Martyr, Théologal de l'Eglise d'Alexandrie, après le sçavant Prêtre Clément. Il étoit si ennemi des voluptez, que par un zele plus admirable qu'imitable il ne craignit point de se faire eunuque : homme desinteressé, il ne pouvoit souffrir l'avarice. Il sçavoit par cœur toutes les saintes Ecritures, & par un travail infatigable

il a passé les jours & les nuits à les expliquer. On a vû plus de mille homelies qu'il avoit prononcées dans l'Eglise, sans parler d'un nombre presque infini de commentaires à qui il donne le nom de tomes, & que je passe sous silence, pour ne pas paroître vouloir donner le catalogue de ses ouvrages. Qui de nous en peut lire autant qu'il en a composé? Qui n'admirera pas cette ardeur infatigable pour l'étude de la sainte Ecriture? Et si quelque jaloux nous vient dire: Cela est vrai, mais il est tombé dans plusieurs erreurs, je lui répondrai avec liberté: Le grand Homere s'est aussi quelquefois endormi; il est impossible que dans un ouvrage d'une longue haleine le sommeil ne nous surprenne quelquefois; n'imitons pas les fautes de celui dont nous ne pouvons imiter les vertus. On a vû plusieurs grands hommes dans l'Eglise Grecque & dans la Latine s'egarer dans les matieres de la Foi, je ne les nomme pas ici pour ne pas paroître excuser Origene sur les défauts des autres, plûtôt que le loüer d'un mérite qui lui est personel.

Vous me direz peut-être ce n'est pas là excuser Origene, c'est en accuser d'autres. Fort bien, si je ne disois pas qu'il a erré,

erré, & si je n'étois pas persuadé que dans ce qui est contraire à la foi, il ne faudroit pas même croire un Ange qui descendroit du Ciel. Mais puisque j'avoüe qu'il a erré, je le lirai comme les autres, parce qu'il s'est trompé comme les autres.

Vous ne manquerez pas de me dire encore : S'il a erré avec les autres, pourquoi ne persecutez-vous que lui ? Et moi je vous réponds : C'est parce que vous vous attachez à ne loüer que lui, & que vous voulez nous le faire passer pour un Apôtre. Retranchez cet excès d'amour que vous avez pour lui, & nous retrancherons cet excès de haine que nous luy portons. Vous n'excusez les erreurs des autres qui se trouvent dans ses ouvrages, que pour le faire paroître sans erreur, & vous loüez tellement Origene, que vous voulez qu'il soit infaillible.

Qui que vous soyez qui prétendez établir cette nouvelle doctrine, épargnez, je vous en conjure, les oreilles des Romains ; épargnez cette foi, qui a été loüée par la bouche du grand Apôtre. Pourquoi après 400 ans tâchez-vous de nous apprendre ce que nous ne sçavions pas encore ? Le Christianisme ne s'est-il

pas soutenu jusques à présent sans cette doctrine ? Sur mes vieux jours je tiendrai la foi qui m'a été enseignée dans ma jeunesse. Vous nous traitez de gens grossiers & de personnes charnelles, qui n'ont aucun goût pour les choses spirituelles, & vous autres, vous êtes les habitans de Jerusalem, dont la mere est dans les cieux. Mais je vous réponds que je ne méprise point la chair, dont J. C. s'est revêtu en venant au monde, & avec laquelle il est ressuscité. Cette chair, je l'avouë, est une terre, mais une terre qui ayant été mise dans la fournaise est devenu un vase prétieux, qui tient à présent la premiere place dans le ciel. Mais je suis étonné que parlant de la chair aussi mal que vous faites, vous viviez néanmoins si charnellement, & traitiez votre ennemie avec tant de délicatesse : Si ce n'est peut-être que vous prétendiez par là accomplir cette parole
Matth. de l'Ecriture : *Aimez vos ennemis, faites*
5. *du bien à ceux qui vous persecutent.*

Pour moi j'aime une chair chaste, vierge, & affoiblie par le jeûne. J'aime, non pas les œuvres de la chair, mais sa substance & sa nature. J'aime une chair qui pour la confession de J. C. est déchirée, est brûlée, est tourmentée.

A l'égard de ce qu'ils disent que les ouvrages d'Origene ont été corrompus par les hérétiques, rien n'est plus ridicule. Eusebe & Didyme sont sans contredit les plus sages, les plus sçavans, & les plus éloquens défenseurs d'Origene; l'un a fait son apologie en six volumes; l'autre a travaillé à le défendre, mais ni l'un ni l'autre n'a recours à cette défaite. Ils confessent que tels étoient les sentimens d'Origene, & tâchent seulement d'y donner un bon sens. Que si Didyme soûtient que ce qui a été ajoûté par les hérétiques dans les ouvrages d'Origene, est orthodoxe, c'est une autre question dont il ne s'agit point ici.

Seroit-il possible qu'Origene fût le seul Auteur dont les ouvrages répandus par toute la terre ont été corrompus, & qu'en un seul jour toutes les veritez saintes qui étoient dans ses livres, eussent été effacées par une vertu secrette semblable à celle qu'avoient les Lettres de Mitridate? Si on a corrompu un de ses livres, a-t'on pû corrompre en même temps tous les autres qui ont été composez en differens lieux, & en differentes années? Nous voyons qu'Origene, dans sa lettre au Pape Fabien, témoigne

lui-même le regret qu'il a d'avoir avancé tant d'erreurs, & en rejette la faute ſur Ambroiſe qui a divulgué ſes écrits avant qu'il les eût revûs & corrigez. Pourquoi donc s'amuſe-t'on à prouver préſentement que tout ce qui eſt mauvais dans ſes livres n'eſt pas de lui ?

Ils diſent que Pamphile a loüé Origene. Je leur ſçai bon gré de m'avoir trouvé digne d'être calomnié, auſſi-bien que ce ſaint Martyr. Car s'il vous eſt permis de publier que les ennemis d'Origene ont corrompu ſes livres afin de le diffamer, pourquoi ne me ſera-t'il pas auſſi permis de dire que ſes amis ont composé un livre ſous le nom de Pamphile, afin de mettre ſa réputation à couvert ſous le nom d'un Martyr ? Vous corrigez dans Origene des choſes qu'il n'a point corrigées, & vous êtes ſurpris qu'on faſſe un livre ſous le nom d'un autre ? On peut vous convaincre de faux en produiſant les ouvrages que vous vous mêlez de corriger ; car ils ſont entre les mains de tout le monde : mais Pamphile n'ayant jamais rien composé, comment prouverez-vous qu'il eſt l'Auteur du Livre que vous lui attribuez ? Montrez-moi quelque ouvrage de ſa façon, & alors en confrontant le ſtyle,

je verrai si celui ci est du même Auteur. Non, je ne croirai jamais qu'un si habile homme que Pamphile ait voulu consacrer les prémices de ses travaux à l'infamie ; car on ne fait point d'apologie, que les accusations n'ayent précédé, & l'on ne défend que ceux à qui on a imputé des crimes.

J'ai encore sur ce fait une raison qu'on ne peut rejetter, à moins que d'être ou fol ou impudent. Ce Livre qu'on attribuë à Pamphile contient plus de mille lignes du commencement du dixiéme Livre qu'Eusebe a fait pour la défense d'Origene, & dans la suite l'Auteur tâche de prouver qu'Origene étoit Catholique. Cependant il est certain qu'Eusebe & Pamphile étoient unis par les liens d'une si étroite amitié, que vous eussiez crû qu'il n'y avoit qu'une ame dans ces deux corps. C'est pourquoi ils ont voulu porter le même nom. Comment donc se pourroit-il faire qu'ils s'accordassent si peu sur un point de cette consequence ? Car Eusebe dans tout son Livre tâche de faire voir qu'Origene étoit Arien, & Pamphile au contraire dans le Livre qu'on lui attribuë, nous représente Origene comme un illustre défenseur du Concile de Nicée, qui fut celebré dans

la ſuite. Ce qui nous fait voir que cet ouvrage eſt de Didyme ou de quelque autre diſciple d'Origene, qui ayant retranché le commencement de ce ſixiéme livre, y aura inſeré le mieux qu'il aura pû, tout ce que nous voyons dans la ſuite.

Mais ſuppoſons que cet ouvrage eſt de Pamphile, je dis qu'il n'étoit pas encore Martyr lorſqu'il l'a composé. Comment donc a-t-il été jugé digne de l'honneur du Martyre, après une telle faute ? Je répons que c'étoit pour l'effacer par ſon ſang. Combien dans toutes les parties du monde y a-t-il eu de Martyrs qui étoient grands pecheurs, avant que d'avoir donné leur vie pour Jeſus-Chriſt ? Faut-il pour cela défendre leurs pechez, parce qu'ils ont été pecheurs avant que d'être Martyrs ?

Voilà, mes bien-aimez freres, la réponſe que j'ai cru devoir faire à votre lettre, malgré la réſolution que j'avois priſe de ne point écrire contre un Auteur dont j'avois loüé l'eſprit & les belles qualitez : mais j'ai mieux aimé paſſer pour un inconſtant, que pour un hérétique. Telle eſt la dure neceſſité où mes amis m'ont réduit. Si je me tais, je ſuis coupable. Si je parle, je me déclare en-

nemi de plusieurs personnes. De quelque côté que je me tourne je suis dans une fâcheuse situation : mais de deux maux j'ai choisi le moindre. Une amitié perduë peut se recouvrer. Mais un blasphême ne mérite point de pardon.

Vous jugerez vous-même dans quel travail vous m'avez engagé en m'obligeant de vous envoyer une nouvelle version du Periarchon. Changer quelque chose dans le Grec, ce n'auroit pas été traduire, mais renverser le livre ; le traduire mot à mot, c'est ce qui est impossible quand on veut qu'un discours ait de la grace.



I. Livre de l'Apologie de Rufin.

APOLOGIE POUR RUFIN Prêtre d'Aquilée, adressée à son ami Apronien.

PREMIERE PARTIE.

**C'est la lettre de S. Jerôme qu'on trouve au commencement de ce volume.*

† c'est S. Jerôme.

J'Ay lû, mon cher Apronien, les écrits* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & qui avoient été addressez à l'illustre Pammaque par un de mes amis & de mes freres qui fait sa demeure en Orient.† Aussitôt cette parole du Prophete s'est presentée à mon esprit : *Les dents des enfans des hõmes sont des armes & des fleches ; & leur langue est une épée perçante.* Mais comme il y a peu de Medecins sur la terre qui puissent guérir ces playes que fait la langue des hommes : dans le moment même je me suis tourné vers Jesus-Christ, ce celeste Medecin, qui m'a presenté un divin antidote, tiré des paroles de son Evangile, & bien capable de soulager la douleur dont mon cœur étoit penetré. Cet antidote que Jesus-Christ m'a presenté étoit renfermé dans ces paroles : *Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'il vous persecuteront, & qu'à cause de moy ils diront faussement toute sorte de mal*

Psal. 56.

Matth. 5.

contre vous. Rejoüissez vous alors, & tressaillez de joye parcequ'une grande recompense vous est reservée dans le Ciel; car c'est ainsi qu'ils ont persecuté les Prophetes qui ont été avant vous. Satisfait de ce divin remede, j'étois resolu de garder le silence & je disois en moi-même : S'ils ont appellé le Pere de famille Béelzebub, que ne font-ils point en droit de nous dire, à nous qui ne sommes que ses serviteurs, quoi qu'indignes ? S'ils l'ont traité de seducteur, & d'homme qui trompoit le peuple, pourquoi me fâcherois-je s'ils me traitent d'Hérétique, & disent que je suis une taupe, moi qui ai si peu d'esprit & de lumieres ? Mon Seigneur & mon Dieu a eté appellé gourmand, yvrogne, ami des pecheurs & des Publicains : & moy je trouverai mauvais qu'on m'appelle, un homme charnel qui vit dans les délices.

Mais comme vous me marquez en même tems que la plûpart des fideles ont été scandalisez de ces écrits, & que je suis obligé de lever ce scandale en faisant connoître de quoi il s'agit, je me trouve dans une necessité indispensable malgré mes desirs & mes inclinations, d'y faire une reponse ; de crainte qu'en gardant un plus long silence on ne se per-

ſuade que j'avouë tous ces crimes ; & quoi qu'il ſoit glorieux à un chrétien, à l'exemple de ſon Sauveur, de ne répondre que par ſon ſilence aux calomnies dont on le charge, cependant en matiere de foi, un pareil ſilence ne peut que mal édifier, & être un ſujet de ſcandale dans l'Egliſe.

Cet ami dés le commencement de ſon invective promet qu'il épargnera les perſonnes, & qu'il ne répondra qu'aux crimes qu'on lui objecte. L'un & l'autre ne peut être veritable ; car à quel crime veut il répondre, puiſqu'on ne lui en a encore reproché aucun ; & comment peut il dire qu'il épargnera le nom des perſonnes, puiſque depuis le commencement juſques à la fin de ſon écrit, il attaque, il accuſe, il déchire celui qui a traduit en Latin le livre des Principes d'Origene, comme ſi je n'étois pas aſſez connu dans le monde ſous ce nom ? Pour nous, ſans uſer ici d'ironie, ni de déguiſement, ni de toutes ces ſortes d'hypocriſies qui ſont abominables aux yeux de Dieu, nous répondrons ſimplement ſans éloquence & ſans art ; perſuadez que le Lecteur nous pardonnera d'autant plus volontiers notre peu d'habileté & d'érudition, qu'il verra que nous ne nous por-

sons point pour accusateurs, & que nous ne faisons que nous justifier des choses qu'on nous impose injustement. Ainsi nous nous étudierons bien plus à dire par tout la verité, qu'à produire un discours empoulé selon les regles de l'éloquence.

Mais avant que de commencer à me justifier, je me trouve obligé d'avouër qu'il parle juste, lorsque dés le commencement de son écrit il promet qu'il ne rendra point malediction pour malediction. Rien n'est plus véritable ; car ce n'est pas pour des maledictions que je lui ai données, mais pour des benedictions & pour des loüanges, qu'il m'accable d'injures ; loin de presenter l'autre joüe à celui qui lui a donné un soufflet, comme il voudroit le faire croire, il donne un coup de dent, & fait une cruelle morsure à celui qui l'a flatté, qui l'a caressé, & qui l'a pris par les endroits les plus capables de se concilier ses bonnes graces ; qu'avois-je fait dans cette preface qui m'a attiré un traitement si indigne ? j'avois loüé son érudition, son éloquence, son habileté à tourner en Latin les Auteurs Grecs, sans toucher à sa foi, ni à sa religion ; & lui il attaque l'un & l'autre en ma personne. Non content

de me vouloir faire paſſer pour un ignorant, il veut encore qu'on croye que je ſuis un Héretique. Je le ſupplie donc de vouloir bien me le pardonner, s'il trouve ici quelque choſe de dur, de mal poli, de mal digeré. C'eſt ſa faute. Pourquoi attaque t'-il un ignorant ? Pourquoi le met-il dans une neceſſité indiſpenſable de lui répondre ? Puiſquil ſçavoit que je ne poſſedois point cet art admirable de la belle éloquence, qui fait qu'un homme qu'on a percé juſques dans le fond du cœur, ne paroît pas même avoir reçû la moindre bleſſure, il devoit me laiſſer en repos & s'en prendre à quelque autre qui poſſedât cet art en perfection.

Qu'on exige donc, ſi l'on veut, ce genre d'éloquence, de celui qui ne cherche que la moindre occaſion, & pour ainſi dire le moindre ſoufle pour s'élever auſſitôt en Cenſeur contre les autres & les charger de calomnies & de crimes : Mais celui qui ne penſe qu'à ſe juſtifier de ceux qu'on lui impoſe, par une malheureuſe neceſſité qu'il auroit bien voulu éviter, celui là ne s'amuſera point à chercher des fleurs de Rhetorique, mais s'occupera ſeulement à répondre juſte, & à dire la verité.

Et parce qu'il a jugé à propos de com-

mencer son invective par ce beau trait d'éloquence : *Comme s'ils ne pouvoient pas être hérétiques sans moi ?* Il faut premierement lui faire voir que nous ne sommes point hérétiques ni avec lui, ni sans lui, afin que lorsque nous aurons montré qui nous sommes, notre foi ne puisse plus être deshonorée par les écrits médisans de ces sortes de personnes.

Quasi verò sine me haeretici esse non possint? Hier. ep. 65. ad Pamm.

Il y a environ trente ans, qu'étant déja Religieux, comme tout le monde sçait, je reçus le baptême par le ministere de ces saints personnages, Chromace, Jovin, & Eusebe, trois des plus saints Evêques qu'il y ait dans l'Eglise de Dieu & des plus éclairez, de l'aveu de tous ceux qui les connoissent : alors l'un étoit Prêtre sous l'Evêque Valerien d'heureuse mémoire ; l'autre étoit Archidiacre, & l'autre Diacre. Tous trois ont été mes maîtres dans la science du salut, c'est d'eux que j'ai appris ma foi & ma Religion ; or, voici ce qu'ils m'ont dit que je devois croire, & ce que je crois encore par la grace de Dieu, comme ils me l'ont appris. Le Pere, le Fils, & le saint Esprit, ne font qu'une même divinité & une même substance, cette Trinité est coéternelle, inséparable, incorporelle, invisible, incompréhensible,

elle seule se peut connoître parfaitement, parce qu'il est dit: Nul ne connoît le Fils que le Pere, & nul ne connoît le Pere que le Fils; & le S. Esprit qui pénétre même ce qu'il y a de plus profond en Dieu; c'est pourquoi cette Trinité ne peut être vûë par les yeux du corps: mais le Fils & le S. Esprit voyent le Pere par cet œil spirituel de la divinité, *(a)* comme le Pere voit le Fils & le S. Esprit. Ainsi il ne se trouve aucune diversité dans cette Trinité, si ce n'est que l'un est Pere, l'autre est Fils, & l'autre S. Esprit. Cette Trinité consiste donc dans la distinction des trois Personnes, & dans l'unité d'une véritable & indivisible substance.

Math. 11. 27.
1. *Cor.* 2. 10.

Ce Fils unique de Dieu par lequel toutes choses ont été faites dès le commencement, soit les visibles, soit les invisibles, a pris chair humaine dans ces derniers temps, & s'est fait homme. Il a souffert pour notre salut, il est ressuscité le troisiéme jour avec cette même chair qui avoit été mise dans le sepulchre, & après l'avoir glorifiée il est monté au ciel, d'où nous croyons qu'il

(a) C'est là un des articles que S. Jerôme imposoit aux prétendus Origenistes, de ce qu'ils disoient que le Fils & le S. Esprit ne voyoient point le Pere.

viendra à la fin des siecles pour juger les vivans & les morts. Par là il nous a donné l'espérance d'une semblable résurrection, en sorte que nous croyons ressusciter de la même maniere, dans le même ordre, dans la même forme, & avec les mêmes suites, non pas en recevant un corps d'air, comme ils nous l'imputent malicieusement, mais en nous réünissant à cette même chair, dans laquelle nous vivons & nous mourrons; car comment seroit-il vrai que nous croyons la résurrection de la chair, si cette chair ne conserve pas sa nature, son essence, son intégrité & sa perfection? Nous confessons donc sans détour & sans déguisement la résurrection de notre chair dans laquelle nous sommes actuellement, & avec toutes ses parties.

Mais je dis quelque chose de plus, pour rendre sensible à tout le monde la sincerité de notre foi sur cet article, & la nécessité où je me trouve de faire voir les calomnies de nos ennemis, m'oblige à découvrir ici un mystere qui est particulier à notre Eglise; car là, où toutes les autres Eglises après avoir dit qu'elles croyent la rémission des pechez, ajoutent seulement, *& la résurrection de la chair*, la sainte Eglise d'Aquilée, comme si elle

eût prévû par l'inspiration de Dieu, jusqu'où iroit la malice de nos adversaires, y met encore un mot plus significatif, & nous fait dire, *la résurrection de cette chair.* Afin qu'en faisant le signe de la croix sur nous à la fin du symbole, comme c'est la coûtume de tous les Chrétiens, nous marquions avec la main que nous mettons sur le front, que ce n'est pas la résurrection d'une chair étrangere que nous croyons, mais celle de la même chair que nous touchons, & que par là nous ôtions aux mauvaises langues tout prétexte de nous calomnier. En verité, peut-on trouver une profession de foi plus autentique, plus nette, & plus précise ?

Cependant à ce que je vois toutes ces précautions, que l'esprit de Dieu nous a fait prendre, ne sont pas encore capables d'arrêter le venin de la calomnie. Non, disent-ils, si vous ne spécifiez toutes les parties du corps les unes après les autres, la tête avec les cheveux, les mains, les pieds, le ventre & ce qui est au-dessous, nous ne croirons point que vous soyez orthodoxes sur cet article de notre foi.

Hier. ep. 65.

Voilà les belles inventions de ce nouveau Docteur ! j'ai honte de les rap-

porter. Telle eſt ſa ſageſſe toute divine. Sageſſe inconnuë aux Apôtres qui nous ont laiſſé le ſymbole de notre foi ; inconnuë juſques à préſent à tous les Saints qui leur ont ſuccedé, & qui nous ont inſtruits touchant ce que nous devons croire. Rien n'eſt plus indécent que ſa propoſition : mais qu'il entende quelque choſe & de plus honnête & de plus véritable. Jeſus-Chriſt, comme dit l'Apôtre, eſt devenu les prémices de ceux qui dorment, & c'eſt pour cela qu'il eſt appellé le premier né d'entre les morts. La réſurrection a commencée par lui, elle s'étendra enſuite à tous ceux qui croyent en lui. Ainſi ayant en ſa perſonne des prémices aſſurez de notre réſurrection, pouvons-nous douter de ſes ſuites ? puiſqu'il eſt certain que notre réſurrection ſera ſemblable à celle de J. C. & que nous reſſuſciterons avec la même chair, les mêmes os, & les mêmes membres avec leſquels il eſt reſſuſcité ; car c'eſt dans cette vûë qu'il s'eſt laiſſé toucher & manier par ſes diſciples, afin qu'on n'eût pas le moindre doute touchant la verité de ſa réſurrection. Puis donc que J. C. nous a donné un exemple ſi ſenſible de ſa réſurrection, y auroit-il quelqu'un aſſez inſenſé pour croire que nous reſſuſ-

1. Cor. 15.

citerons d'une autre maniere ; lui qui le premier de tous, nous a ouvert les voyes de la résurrection ? Ce sera donc la même chair qui ressuscitera, dans sa nature & dans son intégrité, mais non pas avec ses foiblesses & ses mauvaises inclinations : il ne s'y trouvera plus aucunes traces de corruption, afin que la parole
Ibid. de son Apôtre soit veritable. *Le corps à présent comme une semence, est mis en terre plein de corruption, il ressuscitera incorruptible ; il est mis en terre tout difforme, il ressuscitera tout glorieux ; il est mis en terre comme un corps tout animal, il ressuscitera comme un corps tout spirituel.*

Ainsi ce corps tout spirituel, tout glorieux, tout incorruptible sera orné de tous ses membres ; des siens, dis-je, & non pas qui lui soient venus d'ailleurs, & sera revêtu de cette gloire que la résurrection glorieuse de J. C. qui est notre modele, nous fait espérer, conformément à cette parole de saint Paul :
Philip. 3. *Il transformera notre corps tout vil & abjet qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.*

Puis donc que J. C. nous est proposé comme le modele de notre résurrection, lui qui est le premier des ressuscitez, afin de demeurer le Chef de toutes les

créatures raisonnables, selon qu'il est écrit : *Il est le Chef de tous, le premier né d'entre les morts, afin qu'il soit le premier en tout.* Pourquoi après cela s'amuser à chicanner sur des mots, & former contre des personnes très catholiques, des soupçons aussi injurieux qu'ils sont mal fondez ? Car enfin toute la foi de l'Eglise, touchant la résurrection, consiste dans l'exposition que j'en viens de faire : & nous n'avons pas les uns & les autres d'autre croyance que celle-là : ainsi ce n'est qu'une malice concertée qui vous oblige à nous traiter d'hérétiques. On attaque pour attaquer, on seroit fâché de n'avoir pas des ennemis à combattre. Colos. 1.

Mais puisqu'en parlant de la résurrection il a bien voulu, selon sa coûtume, mêler des railleries & des bouffonneries avec des choses si sérieuses, en disant : qu'il y a parmi nous des femmes, qui prenant leurs mammelles, & se maniant les joues, les cuisses & le ventre, s'écrient, de quoi nous servira la résurrection, si ce corps ressuscite aussi fragile qu'il est ? Non, non, nous serons semblables aux Anges, & nous en aurons la nature. C'est à lui à voir qui sont ces femmes qu'il met en jeu, & si elles méritent les railleries qu'il en Hier. ut sup.

fait ; car pour moi je n'en connois point de telles parmi nous. Mais croit-il, parce qu'il se rend le premier accusateur, être exempt de la peine du talion ? Helas ! si on vouloit dire ici tout ce qui se passe parmi les femmes de leur cabale, il ne seroit pas nécessaire d'avoir recours aux fictions, ni d'imaginer des choses supposées, on en diroit assez pour le mettre de mauvaise humeur : mais pour nous, nous ne sçavons ce que c'est que de rendre le mal pour le mal.

Cependant, à l'entendre parler, il est visible que cette femme, qui a dit qu'après la résurrection son corps ne sera plus sujet à tant de foiblesses, ne lui plaît pas, & que pour avoir ses bonnes graces il faudroit dire que ce corps ressuscité sera encore aussi fragile qu'il est en cette vie : mais si cela est, que deviendra donc l'oracle de S. Paul ? *Il est mis en terre plein de foiblesse, & il ressuscitera plein de vigueur, il est mis en terre comme un corps tout animal, & il ressuscitera comme un corps tout spirituel.* Quelle fragilité veut-il encore trouver dans un corps tout spirituel ? Quelle foiblesse peut accompagner un corps plein de vigueur ? Avoüez donc que ces femmelettes, dont vous faites tant de railleries,

parlent plus correctement que vous, lorſqu'elles diſent que la foibleſſe ne dominera plus ſur leur corps après la réſurrection ; ceſſez de vous mocquer de celles qui diſent avec l'Apôtre ; *Ce corps tout corruptible qu'il eſt, ſera revêtu de l'incorruption ; ce corps tout mortel qu'il eſt, ſera revêtu de l'immortalité.* Non, jamais les Apôtres n'ont enſeigné que notre corps, lorſqu'il ſera reſſuſcité, ſera encore foible & fragile ; ils diſent au contraire qu'il ſera plein de gloire & de vigueur.

Informez-nous, s'il vous plaît, de qui vous avez appris une telle Théologie ? Sans doute que c'eſt de ces Juifs que vous fréquentez ; car ils avoüent bien que nous reſſuſciterons : mais comment ? afin que nos corps, diſent-ils, joüiſſent en paix de tous les plaiſirs de la chair. Eſt-ce là votre ſentiment ? Il faut bien dire que oui ; car quelle autre foibleſſe peut-on trouver dans le corps, de quelle autre fragilité peut-il être capable, ſi-non de voir encore ſes membres ſujets à la corruption, de ſentir les deſirs de boire & de manger, & les aiguillons de la chair ?

Souffrez qu'on vous diſe, s'il vous reſte encore quelque amour pour J.-C.

qu'après que nous ferons ressuscitez, nos corps ne seront plus sujets à toutes ces foiblesses. Croyons si nous voulons être orthodoxes, que dans ce bienheureux état, il n'y aura plus d'embrassemens licites, de crainte que la pensée des illices ne vint encore troubler la serenité de notre esprit, si les autres n'étoient pas entierement abolis. Pourquoi donc nous venir faire tant de questions honteuses & ridicules, tantôt sur le ventre, tantôt sur les parties qui sont sous le ventre? & après cela vous nous traitez de gens charnels, qui vivent dans les délices, vous, qui par votre doctrine paroissez ne pas bannir même de l'état de la résurrection toutes les voluptés charnelles? Il faut éviter les deux extrêmitez. Ne pas nier que nous ressusciterons dans la même chair dans laquelle nous vivons actuellement, mais aussi se donner bien de garde de dire que cette chair ressuscitera avec toutes ses foiblesses & ses convoitises. Oui, cette chair ressuscitera, ce sera elle-même, & non pas une autre qui ressuscitera, elle ne perdra rien ni de sa nature, ni de son intégrité, elle ne laissera dans le tombeau que sa corruption & ses vices: autrement, on ne pourroit pas dire que ce corps fragile

ſera revêtu de l'immortalité. Ainſi vous voyez que nous ne ſommes hérétiques ni avec vous, ni ſans vous.

La foi de l'Egliſe, dont nous ſommes les enfans, tient le milieu entre ces deux extrêmitez ; elle ne nie point la verité de la chair qui reſſuſcitera, mais elle ne dit pas auſſi, contre la doctrine de ſaint Paul, que la corruption poſſedera l'incorruption de ce royaume éternel. Ceſſez donc de divulguer partout que notre ſentiment eſt, que le corps reſſuſcitera après avoir perdu une partie de ſes membres. Non, il reſſuſcitera tout entier avec tous ſes membres, après avoir été dépoüillé de ſon ignominie, de ſa fragilité, & generalement de tous les vices qui accompagnoient ſa mortalité, en ſorte qu'à ce corps devenu ſpirituel par la réſurrection, il ne manquera rien de tout ce qui lui eſt naturel, que la corruption.

Je me ſuis étendu plus que je ne voulois ſur cet article de la réſurrection, dans la crainte que ſi j'abregeois les matieres, je ne donnaſſe encore par ma brieveté, quelqu'entrée à la calomnie: & c'eſt pour ce ſujet que je ne me ſuis pas ſeulement ſervi du nom de corps, mais plus ſouvent de celui de chair. Car

c'eſt là-deſſus qu'ils nous chicannent. (*a*) Non-ſeulement nous avons mis le terme de *chair*, mais nous avons encore ajouté celui de *cette chair*, & pour plus grand éclairciſſement, nous avons dit : *Cette chair dans ſa nature.* Non contens de toutes ces précautions, nous avons dit que cette réſurrection ſe fera avec tous les membres de notre corps, ſans qu'il en manque aucun. De telle ſorte néanmoins que ſelon la parole de ſaint Paul, ce corps de corruptible qu'il étoit, deviendra incorruptible, ce corps honteux deviendra glorieux, ce corps fragile deviendra immortel, ce corps tout animal deviendra tout ſpirituel, & quoiqu'il poſſede tous ſes membres, il ne reſſentira pas cependant la moindre atteinte ou de fragilité ou de corruption.

J'ai donc expliqué ma croyance ſur la Trinité, ſur l'Incarnation, ſur la paſſion & la réſurrection du Fils de Dieu, ſur ſon glorieux avénement, & ſur le jugement dernier. Je me ſuis expliqué ſur la

(a) *Saint Ierôme & les Anti-Origeniſtes diſoient, que les deffenſeurs d'Origene affectoient de ne ſe ſervir jamais du terme de chair, mais de dire toujours la reſurrection des corps, parce que le corps qu'ils nous donnoient après la reſurrection, n'eſtoit qu'un corps aërien, & non point un corps de chair.*

réſur-

résurrection de notre chair, & je ne pense pas avoir laissé la moindre ambiguité. Que faut-il davantage ? voilà certainement tout ce qui peut regarder la foi.

Ce que je blâme en vous, nous dit-il, c'est que vous avez traduit Origene qui prétend qu'à la fin des siecles toutes choses seront rétablies dans leur ordre, en sorte que non-seulement les pécheurs, mais le diable même & tous les Anges apostats après de longues souffrances seront retirez de l'enfer, ne croyant pas que sans cela cette parole de l'Ecriture puisse être veritable : *Il rétablira toutes choses*. C'est Origene qui dit que les ames ont été créées avant les corps, & que Dieu les envoye du ciel pour animer les corps. *Matt. 17. & Marc 9.*

Je ne m'engage point présentement à justifier Origene : Ce n'est pas son apologie que je fais ici. Il est devant le Seigneur ; qu'il soit tombé, qu'il soit demeuré ferme, cela regarde son maître ; ce sont ses affaires. Mais je me vois ici dans l'obligation de parler de lui sur quelques choses ; car notre Rhétoricien sous prétexte d'en vouloir à Origene, m'attaque ici tout ouvertement, & me poursuit l'épée dans les reins. Que dis-je, il m'attaque ! Pour pouvoir se déchaîner *Rom. 14.*

contre moi avec plus de violence, il ne pardonne pas même à ſon Auteur, s'imaginant qu'il va m'accabler, parce que j'ai eu la préſomption de traduire quelques-uns de ſes ouvrages.

Le premier crime dont il m'accuſe ſur ce ſujet, eſt que j'ai affecté de choiſir le livre des Principes d'Origene, préférablement à tout autre, pour le mettre en Latin, parce que ni lui, ni aucun des anciens n'avoit encore travaillé à cette traduction. Un autre que moi diroit qu'il y a un peu de jalouſie dans cette accuſation. Mais puiſque cet endroit le touche ſi fort au cœur, je ferai voir en peu de mots, mais très-veritables, ce qui m'a engagé dans cette traduction: quoique cela ſoit fort inutile à votre égard, mon très-cher fils, vous qui ſçavez comment les choſes ſe ſont paſſées: mais je le ferai en faveur de ceux qui l'ignorent; d'autant plus que lui & tous ſes partiſans publient dans le monde que nous n'avons pas fait cette traduction de la maniere que nous l'avions promis dans notre Préface. Il faut donc s'expliquer, ſoit pour ceux que cette accuſation ſcandaliſe, ſoit pour ceux qui paroiſſent ne la former que par un eſprit de jalouſie.

Macaire cet homme ſi recommanda-

ble par la pureté de sa foi, par son érudition, par sa noblesse, & par la sainteté de sa vie avoir entrepris de composer un livre contre le destin, & comme la matiere est difficile, & que la conduite de la divine providence sur ses créatures lui paroissoit impénétrable; Dieu lui fit voir en songe un navire en pleine mer, & lui fit entendre que lorsque ce navire seroit au port il y trouveroit le dénoüement de toutes les difficultez qui l'embarrassoient. J'arrivai, comme il étoit encore tout occupé de ce songe, il m'en fit le récit, me dit ce qui l'arrêtoit dans l'ouvrage qu'il avoit entrepris, & me demanda ce qu'Origene, dont les Grecs faisoient tant d'estime, avoit dit sur toutes ces questions: Je lui répondis que je n'étois pas assez versé dans la lecture d'Origene pour pouvoir le satisfaire, mais qu'il trouveroit une partie de ce qu'il souhaittoit dans l'Apologie que le saint Martyr Pamphile avoit faite pour Origene. Aussi-tôt il me pria de lui traduire en Latin cette Apologie. Je m'en excusai sur le peu d'usage que j'avois de la Langue Latine, depuis près de trente ans que je ne parlois que Grec: mais il me pressa si fort que je ne pus le refuser. Cet essai ne fit qu'augmenter le desir de

voir les sources d'où S. Pamphile avoit tiré ces traits, il me fit toutes les instances possibles pour lui traduire le Periarchon, sans vouloir écouter aucune de mes excuses, enfin ayant reconnu que ses desirs étoient purs, & qu'il ne cherchoit en ceci que la gloire de Dieu, je me mis à travailler à cette traduction.

Mais dans les Préfaces de ces deux ouvrages, & surtout dans la traduction de l'Apologie de S. Pamphile, je n'ai pas manqué de donner ma profession de foi, & j'ai protesté que telle étoit ma croyance, comme l'enseignoit l'Eglise Catholique, & que tout ce qu'on trouveroit dans ces traductions, c'étoit sans préjudice de ma foi que je venois d'exposer.

Dans celle du Periarchon, j'ai averti le Lecteur qu'on trouvoit dans ce Livre des choses conformes à la doctrine de l'Eglise, & d'autres qui lui étoient contraires, sur un même article; que cela m'avoit obligé de passer celles-ci, comme y ayant été inserées par d'autres, ainsi qu'Origene s'en plaint si souvent dans ses lettres, n'étant pas possible qu'un Auteur dit le oui & le non, le blanc & le noir sur une même difficulté, & se contredit d'une maniere si grossiere.

Et afin qu'on ne croye pas que je dis

ceci en l'air & sans aucunes preuves, je vais rapporter les endroits de mes Préfaces où cela est dit expressément. Dans celle de la traduction de l'Apologie de Pamphile, je parle ainsi : *On verra dans la suite de ce Livre quels sont les sentimens d'Origene, & s'il se trouve qu'il se contredise quelquefois, nous en découvrirons la cause dans une Dissertation qui sera à la fin du Livre. Pour nous, formés par les saints Docteurs de l'Eglise, voici quelle est notre foi. Les personnes de la sainte Trinité sont coëternelles, & n'ont qu'une vertu & une substance. Le Fils de Dieu dans ces derniers temps s'est fait homme, a souffert pour nos pechez, & est ressuscité avec la même chair dans laquelle il avoit souffert. C'est le fondement qu'ont tous les hommes de ressusciter un jour. Or, cette résurrection ne se fera pas par des prestiges & des enchantemens comme quelques-uns le disent faussement, mais dans la même chair dans laquelle nous vivons actuellement, on ne nous donnera pas une autre chair, ni un autre corps different de celui que nous avons.*

Soit donc que nous disions que le corps ressuscitera, nous parlons comme l'Apôtre, car il s'est servi de ce terme, soit que nous disions que la chair ressuscitera, nous parlons comme l'Eglise, puisqu'elle employe ce terme

dans son Symbole : & il faut bien aimer la calomnie pour dire que ce n'est pas la même chose, & que le corps de l'homme n'est pas chair. Or ce corps, comme dit l'Apôtre, ou cette chair comme chante l'Eglise, lorsqu'elle ressuscitera, il faut croire que ce sera de la maniere que dit saint Paul, c'est à dire, qu'elle ressuscitera pleine de vigueur, de gloire & d'incorruption, & que ce sera un corps tout spirituel. Ainsi en sauvant ces prérogatives de la résurrection des corps, l'intégrité & la perfection de leur nature s'y conserve, & l'état spirituel d'un corps glorieux n'est point alteré ; car il est écrit : la cor-
1. Cor. 15. *ruption ne possedera jamais l'incorruption. Voilà la doctrine que le saint Evêque de Jerusalem prêche dans son Eglise : & c'est ce que nous disons & croyons aussi avec lui : Si quelqu'un croit ou enseigne autrement, ou soûtient que ce n'est pas là notre croyance qu'il soit anathême. C'est ainsi que je parlois dans ma Préface.*

C'est là où ceux qui veulent sçavoir quelle est ma croyance, devoient la chercher, & non pas dans les livres que je puis lire ou traduire, puisque je n'épouse point les sentimens des livres qui sont
1. Thes. 5. contraires à ma foi. *J'éprouve tout*, comme dit l'Apôtre, *mais je n'approuve que ce qui est bon, m'abstenant même de l'ap-*

parence du mal. Ceux qui suivront cette regle, vivront toûjours en paix. Galat. 6.

Etant donc certain que j'ai parlé en ces termes, avant même que les langues médisantes eussenr tâché de rendre ma foi suspecte dans le monde ; en sorte qu'on ne peut pas dire que cela y ait été ajoûté après coup, ou que pressé par leurs reproches je change aujourd'hui de sentiment ; ayant même ajoûté dans cette Préface, que si la nécessité où je me trouvois de traduire ce livre d'Origene, m'obligeoit à dire quelque chose qui ne fut pas conforme aux sentimens de l'Eglise, je ne prétendois point que cela portât préjudice à ma foi que je venois d'exposer, comment est-ce que les hommes peuvent encore trouver occasion de me calomnier, puisque ma premiere profession de foi faisoit assez connoître qu'on ne pouvoit plus m'imputer aucun dogme qui y fût contraire? Le Seigneur ne nous a-t-il pas dit que chacun sera jugé, c'est-à-dire, justifié ou condamné par ses propres paroles, & non pas par celles des autres ? & aujourd'hui on veut me juger sur les paroles d'autrui, & persuader au monde que j'ai mal parlé, parce qu'Origene a peut-être mal parlé !

Ma Préface ſur le Périarchon prouve la même choſe, & rend auſſi témoignage en ma faveur. Il eſt juſte, puiſque c'eſt principalement de ce livre dont il s'agit ici, que nous en diſions quelque choſe. Après y avoir fait une honorable mention de la perſonne que vous ſçavez, & qui me fait aujourd'hui un crime d'avoir dit qu'il avoit traduit avant moi pluſieurs ouvrages d'Origene ; après l'avoir loüé ſur ſon éloquence, ſur ſon habileté à traduire les Auteurs Grecs, & ſur pluſieurs autres choſes ſemblables. J'ai ajoûté, *quoique nous ne puiſſions pas nous flatter de parler ſi bien que lui, nous tâcherons néanmoins de le ſuivre dans les regles qu'il nous a preſcrites, je veux dire en ſupprimant tout ce que nous trouverons dans Origene qui ſera contraire à lui-même.*

Je vous prie, mon cher Lecteur, de ne pas oublier ce petit mot : Souvenez vous, s'il vous plaît, que je ne promets autre choſe, ſi-non de ſupprimer à ſon exemple ce que je trouverai de contraire à lui-même ; car je n'ai point promis en général que je retrancherois tout ce qui ſeroit contraire à la foi, mais ce qui ſeroit contraire à l'Auteur, & à ce qu'il a enſeigné ailleurs clairement & diſtinctement. Qu'ils ceſſent donc de me ca-

ſommier & de dire que m'étant engagé de ſupprimer tout ce que je trouverois contraire à la foi orthodoxe, ou d'avertir le Lecteur dans les endroits qui ne ſeroient pas d'une ſaine doctrine, je n'en ai rien fait. Quand je l'aurois pû faire, je n'aurois pas osé le promettre. Si vous trouvez que je l'aye fait, attachez-vous-y : Et ſi je ne l'ai pas fait, ne m'en faites point un crime, puiſque vous ne ſçauriez prouver que je me ſois engagé à le faire.

Continuons à examiner cette Préface : *Nous avons fait voir*, diſois-je, *d'où vient cette diverſité, dans une Diſſertation que nous avons ajoûté à la traduction de l'Apologie de ſaint Pamphile, & je croi y avoir montré, par des raiſons convaincantes, que les ouvrages d'Origene avoient été corrompus en pluſieurs endroits par les hérétiques ou par les envieux de ſa gloire, & ſurtout ceux que nous traduiſons actuellement, & qui portent pour titre :* Des Principes. *J'avouë qu'ils ſont très-obſcurs & très-difficiles, parce que l'Auteur y traite de ces matieres ſublimes où la plûpart des Philoſophes n'ont rien compris après les avoir étudiées toute leur vie. Origene s'applique à y établir partout les droits du Créateur & ceux de la créature, confondus par ces Philoſophes, &*

remplis d'impiétez & de blasphêmes. Remarquez que nous disons les droits du Créateur & ceux de la créature, parce que tout ce qui regarde Dieu appartient à la foi & à la Religion ; & ce qui concerne la créature appartient à la raison naturelle.

J'ajoutois : *Lors donc que nous avons trouvé quelque chose dans ce Livre, sur le sujet de la sainte Trinité, contraire à ce qu'il en avoit dit ailleurs avec beaucoup de pieté & de religion, où nous l'avons retranché, comme un endroit supposé & corrompu, où nous l'avons rétabli conformément à ses principes répandus dans tous ses autres ouvrages.* Y a-t-il en cela quelque chose de contraire à l'équité & à la raison ? Trouvez-vous que j'aye dit, que je n'avancerois rien que de très-orthodoxe ? Etoit-ce là le devoir d'un traducteur ? J'ai dit que je n'avancerois rien que conformément aux principes & aux sentimens de l'Auteur.

Je disois encore : *Comme il parloit à des personnes sçavantes & éclairées, il a passé legerement sur certaines choses, & cette brieveté a rendu ces endroits un peu obscurs. Pour les éclaircir nous y avons ajoûté ce qu'il dit ailleurs sur le même sujet avec plus d'étenduë, sans y rien ajoûter de notre fond.*

Je ſuis ſûr que des Juges pour peu équitables qu'ils fuſſent ſeroient ſatisfaits d'un tel aveu. Je n'ai rien dit de moi, je n'ai fait que rapporter les ſentimens & les paroles de l'Auteur. Me ſuis je rendu reſponſable du reſte ? Ai-je dit que je donnerois mes ſentimens particuliers ? Que deviennent donc à préſent toutes leurs accuſations ? Que deviennent toutes leurs calomnies ? Avec quel front peuvent ils dire que je me ſuis engagé à retrancher de ce Livre tout ce qui étoit mauvais, & à ne rien dire que de très-orthodoxe ? Qu'ils rougiſſent de leur malignité s'ils en ſont capables, & qu'ils ceſſent enfin de débiter tant de menſonges, & de faire l'office du démon, qui eſt appellé dans les Ecritures, *le Calomniateur des Freres*. Qu'ils apprennent s'ils ne le ſçavent pas, ou plutôt s'ils font ſemblant de l'ignorer; qu'ils apprennent, je ne puis trop le repeter, que dans cette traduction il n'y a rien de moi, & que c'eſt l'Auteur qui parle toujours.

Une marque viſible que Dieu nous aſſiſtoit de ſa grace & de ſa protection dans cet Ouvrage, c'eſt que dès lors il nous a fait prévoir tout ce qu'ils font aujourd'hui. Car ſur la fin de cette Préface, je diſois au Lecteur : *J'ai crû, mon*

cher Lecteur, être obligé d'avertir ici de toutes ces choses, de crainte que les mauvaises langues ne prennent encore quelque prétexte de nous calomnier. Pourquoi ai-je dit: *Encore?* Parce qu'ils n'avoient pas manqué d'accuser déja le saint Evêque de Jerusalem d'être un hérétique, à cause que dans sa Lettre à Téophile, parlant de la résurrection, il s'étoit servi du mot de *corps* & non pas de celui de *chair*, prétendans que le corps humain étoit autre chose que la chair. C'est à ces malicieux qui ne cherchent qu'à chicanner, à voir ce qu'ils auront à répondre au jugement de Dieu sur leur méchanceté. *Pour nous*, ajoûtois-je, *nous avons entrepris un si grand travail avec le secours du Ciel, que nous esperons par l'entremise de vos saintes prieres, non pas pour fermer la bouche aux calomniateurs, car cela ne se peut faire sans un miracle, mais pour donner le moyen de s'avancer dans l'étude des sciences divines, à ceux qui n'entendent pas le Grec.* Et afin, mon cher Apronien, que vous connoissiez que nous avons prévû, & même que nous avons prédit, qu'ils ne manqueroient jamais de falsifier cette traduction, écoutez je vous prie les dernieres paroles de ma Préface. *Nous prions tous ceux qui liront ou qui transcriront ce*

livre, nous les prions en presence de Dieu le Pere, du Fils, & du saint Esprit, & nous les conjurons par la foi qui nous est commune d'un bonheur éternel en l'autre vie, & par l'esperance que nous avons de ressusciter un jour, de ne rien ajouter à cet écrit, de n'y rien retrancher, de n'y rien inserer, & de n'y rien changer, s'ils veulent éviter de tomber dans ce lieu d'horreur, où il n'y a que pleurs & grincemens de dents, où le feu qui devore ne s'éteindra jamais, & où le ver qui ronge ne peut mourir.

Cependant après des conjurations si terribles, des Chrétiens qui font profession de croire la résurrection des hommes, n'ont pas appréhendé de corrompre & de falsifier ce livre ; ce que n'auroient pas osé faire des gens qui croiroient seulement qu'il y a un Dieu !

Je prie cet ami de vouloir bien me dire en quel endroit de ma préface j'ai élevé Origene jusques au ciel, comme il le publie ? M'a-t-il vû luy donner les qualitez d'Apôtre & de Prophete, comme il l'a fait luy-même. Je me suis contenté de commencer par ma profession de foi, telle sans doute que tout bon Catholique l'approuvera. J'ai ensuite declaré quelles étoient les regles qu'un fidele Interprete devoit ob-

ſerver, regles qu'il nous a appriſes lui-même par ſon exemple ; j'ai averti de quelle maniere je me conduirois dans cette verſion. C'eſt au Lecteur équitable à voir ſi j'ai bien rempli le deſſein que je m'étois propoſé ; à ce Lecteur, dis-je, qui a coûtume d'approuver ce qu'il trouve de juſte dans une traduction, ou de rire de ce qu'il trouve un peu mal traduit ; mais non pas d'en faire un crime, & d'en former des chefs d'accuſation.

Mais puiſque nous parlons ici de ces perſonnes équitables qui ne s'aviſent point de prendre au criminel tout ce qu'ils trouvent dans un livre, à moins que ce ne ſoient des héréſies manifeſtes, il eſt à propos d'inſerer dans cette Apologie le chef capital des accuſations qu'ils intentent contre moi, afin qu'ils ne croyent pas que je paſſe ſous ſilence une addition maligne qu'ils ont faite à mon livre pour avoir prétexte de me calomnier.

Il s'agiſſoit dans un endroit de ce livre que j'ai traduit, de l'opinion de ceux qui croyent que Dieu eſt corporel, & qu'il a des pieds, des mains, & un viſage comme nous ; ce qui eſt une héréſie des Valentiniens & des Antropomor-

phites ; hérésie à laquelle il me semble que nos accusateurs sont un peu trop favorables. Origene pour défendre la foi de l'Eglise contre ces hérétiques, prouve par de très-fortes raisons, que Dieu n'est point corporel, & par conséquent qu'il est invisible ; la suite du discours l'a obligé de dire plusieurs autres choses sur cette question contre ces hérétiques, & enfin il conclud par ces paroles que j'ai traduites ainsi.

Il se pourra faire que tout ce que je viens de dire ne trouvera pas avoir beaucoup de poids & d'autorité dans l'esprit de ceux qui veulent qu'on leur prouve par le témoignage des saintes Ecritures tout ce qui regarde la Religion, & ainsi ils me demanderont où j'ai trouvé dans l'Ecriture, que Dieu n'a point de corps ; qu'ils l'apprennent de l'Apôtre, lorsque parlant de Jesus-Christ il dit, qu'*il est l'image du Dieu invisible, & qu'il est né avant toutes les créatures.* Car la nature divine n'est pas visible aux uns & invisible aux autres, comme quelques-uns se l'imaginent. L'Apôtre n'a point dit que J. C. est l'image du Dieu invisible aux hommes ou aux pecheurs, mais absolument *du Dieu invisible*, conformément à ce qui est dit dans l'Evangile,

Ex Lib. I. Periarc.

Colôs. 1.

Joa. 1. *personne n'a jamais vû Dieu.* Il déclare donc manifestement à tous ceux qui sont capables de l'entendre, qu'il n'y a aucune nature qui puisse voir Dieu, & non pas qu'étant visible de sa nature, il devienne invisible à notre foiblesse ; mais parce qu'il est impossible que naturellement on puisse voir Dieu. Que si vous me demandez ce que je pense du Fils unique de Dieu ? Ne regardez pas comme une impieté ou comme une absurdité, si je vous dis qu'il ne voit pas même cette nature divine, qui d'elle-même est invisible, car nous vous en allons donner la raison. Autre chose est de voir, autre chose est de connoître. Voir & être vû ne convient qu'aux natures corporelles. Connoître & être connu, est le propre des natures spirituelles. Ainsi ce qui est propre aux corps ne peut convenir au Pere ni au Fils ; mais tout ce qui convient à la nature divine est commun au Pere & au Fils. C'est pourquoi dans l'Evangile il n'est pas dit : Personne ne voit le Pere que le Fils, & Personne ne voit le Fils que le Père ; mais J. C. dit :
Matth. 11. *Personne ne connoît le Fils que le Pere, & personne ne connoît le Pere que le Fils*, pour nous apprendre que ce que nous disons voir & être vû en parlant des cho-

ses corporelles, s'appelle à l'égard de Dieu connoître & être connu. Comment donc être connu ? Par la force de son intelligence, & non pas par la foiblesse de notre vûë. Puis donc qu'à proprement parler on ne peut pas se servir des termes de voir & d'être vû, quand il s'agit des natures spirituelles & invisibles, c'est pour cela que dans l'Evangile il n'est point dit que le Pere voit le Fils, ou que le Fils voit le Pere, mais seulement qu'il le connoît.

Que si on nous objecte : pourquoi donc il est dit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu?* Je réponds que ce passage même confirme ce que nous disons. Car qu'est-ce que voir Dieu du cœur, si ce n'est le connoître par l'esprit & par l'entendement ? *Matt.5.*

Voilà cet endroit de ma version sur lequel des gens qu'on avoit envoyez d'Orient (*a*) pour me dresser des embûches, ont tâché de me diffâmer, non-seulement en y donnant des sens hérétiques ; mais, ce qui est de plus odieux, en falsifiant même mes paroles. Je n'ai pas ce-

(a) *Ces gens, selon Rufin, étoient Paulinien frere de saint Ierôme, & les deux Prêtres Eusebe & Vincent. (Voyez ce que nous en avons dit au commencement de ce Livre, art. 7.)*

pendant crû devoir l'obmettre, parce que je ne pouvois pas me figurer qu'on m'en dût faire un crime, d'autant qu'il ne s'agissoit pas en cet endroit d'aucune comparaison entre le Pere & le Fils, comme si Origene eût voulu dire que le Fils ne voyoit pas le Pere, mais seulement de sçavoir si le mot de *voir* pouvoit convenir proprement à une nature purement intellectuelle, telle qu'est la nature divine. Or j'avois crû qu'il étoit à propos de rapporter ce passage tout entier pour confondre les hérétiques dont je viens de parler, qui croyent que Dieu est visible parce qu'il est corporel, d'autant que la vûë ne peut convenir qu'aux corps. C'est pourquoi les Valentiniens par la generation du Fils de Dieu entendent une action corporelle.

Origene donc, comme je croi, voulant éviter ce terme de vûë ou de vision qui paroît suspect lorsqu'on parle de Dieu, a dit qu'en cette occasion il étoit plus à propos de se servir des termes de J. C. même, & de dire avec lui : *Personne ne connoît le Fils que le Pere, & personne ne connoît le Pere que le Fils.* De crainte de laisser aux hérétiques quelque occasion de soutenir leur erreur par des termes qui leur paroissoient favorables,

en disant que Dieu étoit donc un corps puisqu'il étoit visible.

Comme j'ai vû que cela ne portoit aucun préjudice à l'égalité des trois Personnes divines, je n'ai pas crû devoir obmettre ce chapitre. C'est au Lecteur équitable à juger s'il peut servir, comme je croi, à réfuter les heresies dont je viens de parler, ou s'il ne sert de rien pour cela. Mais supposons qu'il ne serve pas de beaucoup à ce dessein, est-ce un crime d'en avoir donné un extrait ? Je parle à ceux qui sont habiles dans ces matieres, qui ont toujours avec beaucoup d'érudition la crainte de Dieu devant les yeux, qui ne font rien par vanité, par émulation, par esprit de jalousie ; à ceux dont le cœur est exempt de haine, d'envie & de rancune contre leurs freres, qui ne cherchent point la faveur des Grands, & qui n'aiment que la verité. Je ne croi pas que de telles personnes regardent comme un crime d'avoir traduit un passage qui sert moins à faire voir que les trois Personnes divines sont également invisibles aux yeux du corps. Non seulement ces gens pieux & sçavans sont persuadez que ce passage peut avoir cette utilité, mes accusateurs mêmes sont obligez de l'a-

voüer, autrement se seroient-ils avisez de corrompre le texte, & de changer les paroles dont je m'étois servi dans ma traduction.

Or écoutez ce qu'ils ont fait, & voyez s'il y a jamais eu de fourberie semblable à celle-ci à l'endroit où il est dit : *Que si vous me demandez ce que je pense du Fils unique de Dieu, ne regardez pas aussi-tôt comme une impieté ou une absurdité, si je vous réponds que la nature de Dieu même n'est pas visible, puisque Dieu est naturellement invisible : car je vais vous en donner la raison.* Au lieu de ces dernieres paroles : *je vais vous en donner la raison*, ils ont mis : *ne regardez pas comme une impieté ou une absurdité de ce que le Fils ne voit point le Pere, comme le saint Esprit ne voit point le Fils.* Si la personne qui a été envoyée contre moi du monastere de Bethléem à Rome comme la plus experimentée dans l'art de calomnier, eût commis une telle falsification dans les écritures lorsqu'elle étoit encore dans le Bareau, & qu'elle manioit les affaires seculieres, quelle punition n'en auroit-on point fait ? Vous sçavez ce que les loix ordonnent contre ceux qui se trouvent coupables de pareils crimes. Mais à present qu'il a abandonné

le monde, & tous les détours de la chicane du Palais, pour se faire moine sous la discipline d'un maître de conséquence, il a appris de lui non pas la modestie religieuse, mais à s'élever comme un furieux contre ses freres; non pas à goûter le repos d'une cellule, mais à exciter par tout des séditions; non pas à demeurer en paix dans son monastere, mais à faire des guerres ouvertes aux uns & autres; non pas à entretenir l'union & la charité entre les freres, mais à les diviser les uns des autres par des querelles outrées; non pas à garder la bonne foi & la fidelité qu'on se doit réciproquement, mais à être un perfide; non pas à aimer la verité pardessus toutes choses, mais à être un faussaire.

Croïez moi, mon cher Apronien, nous aurions encore pardevers nous la preuve autentique de cette fourberie, par le premier exemplaire falsifié de leur propre main, si cette Jesabel n'avoit promptement pris les devans pour vous l'enlever; car c'est elle qui a tissu toute cette malheureuse intrigue; c'est elle qui a mandé à ces Prêtres d'iniquité, de porter faux témoignage contre Naboth, comme s'il eût blasphêmé contre Dieu & contre le Roi. Mais qui est le plus à

plaindre en ceci, ou de celle qui fait cet injuste commandement, ou de celui qui y obéït? J'avoüe que ce fait est odieux, & je ne sçai si dans l'Eglise de Dieu on a jamais oüi parler d'une telle méchanceté. Mais il y a quelque chose de plus. Vous demandez ce que c'est. Le voici. C'est que les criminels en cette affaire deviennent nos Juges; ceux qui nous ont dressé ces embuches portent sentence contre nous: car qu'un Auteur se soit trompé en quelque chose, ou qu'il lui soit échapé dans ses écrits quelque terme mal conçû, cela n'est point nouveau, & rien n'est plus digne de pardon: mais dans le manuscrit d'un Auteur y inserer des choses qui n'y sont pas, y inserer des blasphêmes pour diffamer son frere, pour le rendre odieux aux peuples, pour troubler l'esprit des personnes simples, enfin pour le faire noter comme un heretique parmi le monde; jugez vous-même si ce n'est pas là l'ouvrage de celui qui dès le commencement du monde a été un menteur, en calomniant ses freres, & qui pour ce sujet a toujours été appellé le calomniateur.

En effet, m'étant trouvé en ce tems-là à Milan dans une compagnie celebre,

où cette perſonne étoit auſſi, & y liſoit cet endroit de mon livre, je me récriai contre la fauſſeté de ce qu'il diſoit. Preſſé par la compagnie de dire qui lui avoit donné cet exemplaire, il avoüa que c'étoit une certaine Dame de Rome. Je n'en veux pas dire davantage, telle qu'elle ſoit, je l'abandonne à ſa conſcience & au jugement de Dieu.

Pour moi, mon cher Apronien, il me ſuffit d'avoir le témoignage de Dieu & le vôtre. Non ſeulement le vôtre, mais encore celui du ſaint homme Macaire, pour qui j'avois fait cette traduction. Vous avez l'un & l'autre lû mes cahiers avant qu'ils viſſent le jour, avant même que l'ouvrage fut achevé, & lorſque j'y eus mis la derniere main je vous les donnai. Vous les avez encore, dites ſi vous y trouvez en aucun endroit que le Fils de Dieu ne voit point ſon Pere, & que le ſaint Eſprit ne voit point le Fils. Non ſeulement je ne l'ai jamais dit, mais je fais voir qu'ils y ont eux-mêmes inſeré ce blaſphême ; ainſi ſi quelqu'un dit que le Fils de Dieu ne voit pas ſon Pere, comme le Pere voit ſon Fils, & que le ſaint Eſprit ne voit pas le Pere & le Fils, comme le Pere voit le Fils & le ſaint Eſprit, qu'il ſoit anathême. Car

certainement ils se voyent, mais comme un esprit saint peut voir, non par les yeux du corps, mais par la vertu de sa divinité. Quiconque nie cela, je le dis encore, qu'il soit pour jamais anathême. *Et celui qui vous trouble en portera* Gal. 5. *la peine tel qu'il soit*, comme dit l'Apôtre.

Je me souviens qu'un jour comme on faisoit de vifs reproches en ma presence à un de ces Messieurs, de ce qu'ils avoient si honteusement falsifié mon livre, il me répondit hardiment que l'original Grec le portoit ainsi, & que j'avois moi-même falsifié le livre en le mettant autrement dans ma traduction. Je ne m'arrête point ici à dire que cela est faux, & qu'ils m'en imposent : mais supposons que ce qu'ils disent soit véritable, n'avois-je pas promis dans ma Préface que j'en agirois de la sorte, & que si je trouvois quelque chose dans le Grec qui ne s'accordât pas avec les sentimens de l'Eglise, je le redresserois dans ma traduction, en me servant de ce que je trouverois ailleurs dans les ouvrages d'Origene qui y seroit plus conforme? Vous avez donc tort ici de m'insulter, puisque je n'ai fait que dégager ma parole. Mais vous qui n'avez rien trouvé de

de ſemblable dans mes exemplaires Latins, comment eſt-ce qu'il ſe trouve dans les vôtres ? Moi qui ai fait la traduction, je ne l'ai point mis. Vous qui êtes mon accuſateur, & qui cependant ne pouvez trouver cela dans mes écrits, ſur quoi fondez-vous votre accuſation? Quoi ! parce que vous mentez, & que vous m'en impoſez, je ſuis coupable ; la choſe parle d'elle-même.

Cet ouvrage que j'ai traduit contient quatre livres où il eſt ſouvent parlé de la Trinité ; qu'on liſe tous ces quatre livres, on n'y trouvera pas un ſeul endroit ſur ce myſtere auquel j'aye donné un auſſi mauvais ſens qu'ils donnent à celui-ci. N'eſt-ce pas un préjugé contre eux que je me ſuis expliqué de même dans l'endroit dont il s'agit ? Car ce ſeroit une extravagance inconcevable de dire qu'en mille endroits de cet ouvrage j'ai combattu cette difference impie qu'ils ſuppoſent ici entre les Perſonnes de la ſainte Trinité, & qu'en ce ſeul endroit j'ai voulu la ſoûtenir & l'établir. La conſequence maintenant eſt facile à tirer à une perſonne ſage & déſintereſſée.

Je vais plus avant, & je dis : Suppoſons que l'héréſie dont ils m'accuſent ſe

fut véritablement trouvée dans ma version, & que mon accusateur en la lisant s'en fut trouvé offensé, nous étions l'un & l'autre à Rome en ce temps-là, vous le sçavez, mon cher Apronien, comment ne me venoit il pas trouver, & en m'apportant mes écrits, me montrer ma faute, me demander à confronter la version avec l'original Grec, & s'éclaircir ainsi avec moi de la verité; car jusques à ce moment il n'avoit cessé de me rendre visite presque tous les jours, de me saluër quand il me rencontroit, & de venir avec moi aux stations. N'auroit-ce pas été un assez grand sujet de gloire pour lui d'avoir été cause que ma traduction seroit plus correcte? Ou si la fureur & la malignité le portoient non pas à corriger ma faute, mais à la rendre publique pour m'en faire plus de confusion, pourquoi a-t-il attendu que je fusse hors de Rome pour m'accuser & me décrier, puisqu'il le pouvoit faire bien plus efficacement en ma présence, sans que j'eusse eu rien à dire? il n'avoit qu'à montrer mes propres écrits. Mais comme sa conscience lui reprochoit qu'il étoit un faussaire, il n'a eu garde ni de me les apporter, ni de les faire voir devant moi. Il alloit secre-

tement de maisons en maisons; de monasteres en monasteres, rendoit visite à toutes les Dames de la ville, & se contentant de leur dire ce qu'il avoit mis lui-même dans mon livre, il tâchoit ainsi de me rendre odieux à tout le monde. Après cette manœuvre il disparut aussi-tôt de Rome pour n'être pas obligé de rendre compte de sa conduite, & alla dans toutes les autres villes d'Italie faire la même chose, selon l'ordre qu'il en avoit reçû de son maître, comme il y a bien de l'apparence. Ce fut là qu'il mit le trouble dans toutes les Eglises, qu'il souleva les peuples contre moi, & qu'il n'eût pas de honte de soüiller les oreilles des Evêques par tous les blasphêmes qu'il m'imputoit, jusqu'à dire que je les reconnoissois moi-même, prenant mon silence & la retenuë avec laquelle je me défendois pour un aveu de ces prétendus crimes. Voilà ce que firent les disciples de ce grand maître de la vie spirituelle.

Cependant que faisoit-il lui-même en Orient? Cet homme qui s'étoit vanté dans ses lettres à Vigilance, que c'étoit par son moyen que les Latins avoient connoissance de toutes les bonnes choses qu'il y avoit dans Origene,

& qu'ils ignoroient ce qu'il y avoit de mal, fit lui-même une traduction du Periarchon, & y insera tout ce que j'avois retranché ou comme faux, ou comme improbable, afin qu'à present les Romains sçûssent par son moyen tout le mal qu'il y avoit dans Origene, & ignorassent ce qu'il y avoit de bon. Soûtenez-vous donc vous-même. Il accompagna cette traduction d'un écrit où il tâche de faire voir & qu'Origene, & moi, & une infinité d'autres personnes qu'il luy plaît de joindre avec moy comme disciples d'Origene, sommes des hérétiques. Peut-on trouver une conduite plus extraordinaire & plus dissemblable à elle-même.

Du fond de sa retraite il lâche contre moi une troupe de ses émissaires, qui comme autant de chiens me déchirent par-tout où ils passent, & parcourant sans cesse les villes, les bourgs, & les campagnes, y publient contre moi les choses les plus horribles qu'ils peuvent inventer. Mais, dites-moi je vous prie, quelle faute avons-nous commise, si nous avons fait ce que vous avez fait vous-même? Est-ce donc un crime que de vous imiter & de suivre votre exemple? Si c'en est un, jugez-vous vous-

même, & avant que de nous condamner, portez contre vous l'arrêt de votre condamnation.

Souffrez presentement, illustre Docteur, que je vous adresse la parole. Dites-moi, je vous supplie, s'il y a quelque faute dans ce livre, est-ce sur le lecteur ou sur l'interprete qu'on doit la rejetter? A Dieu ne plaise, dit-il, vous voulez me surprendre : car j'ai lû moi-même ce livre, & je l'ai aussi traduit. Mais lisez aussi ma traduction, & voïez si vous y trouverez quelque chose de ce que je reprends dans la vôtre. Enfin, ajoute-t-il, si vous voulez connoître l'horreur que j'ai toujours eue des dogmes d'Origene, lisez mes commentaires sur l'Epître de saint Paul aux Ephesiens, c'est là que vous connoîtrez quels ont été mes sentimens (*a*) lorsque j'ai lû ou traduit les œuvres d'Origene.

(a) *Voici la reflexion que M. de Tillemont fait sur cette réponse de saint Jerôme. On ne peut s'empêcher d'être étonné que ce Saint ait établi ce livre comme la regle du jugement qu'il vouloit que l'on fit de sa foi, & des sentimens qu'il avoit d'Origene. On ne voit aucun endroit dans ce livre où il condamne aucune des erreurs qui faisoient le dogme de l'Origenisme, & on y en voit au contraire plusieurs qui établissent des erreurs qu'on attribuoit à Origene.* (*Till. t. 12. p. 115*)

Eſt-ce donc là où aboutit toute votre ſageſſe & votre gravité, incomparable Docteur ? Quoi, loüer une perſonne dans un temps, & la condamner dans un autre ! Publier ſes loüanges dans un écrit, & la décrier dans un autre ; l'appeller le Maître des Egliſes dans vos préfaces, & le traiter ici d'hérétique ? O l'incomparable ſageſſe ! Je ne ſçavois pas encore que notre foi varioit ſelon les temps. Qui a jamais oſé dire qu'un hérétique étoit le premier Maître de toutes les Egliſes après les Apôtres ? Je me ſuis trompé en cela, dit-il, de quoi vous aviſez-vous de m'objecter mes Préfaces ? Liſez les commentaires que je viens de vous marquer. En verité y a-t-il là du bon ſens ? Cet homme qui a tant compoſé de livres où il éleve Origene juſques au ciel par les louanges qu'il lui donne ; ces livres qui depuis tant d'années ſont entre les mains de tous les Fideles, dont pluſieurs ſont déja decedez avec ce ſentiment qu'ils y avoient trouvez, qu'Origene étoit le plus grand Docteur de l'Egliſe après les Apôtres. Ah ! qu'ils ſe trouveront bien trompez en l'autre vie ! Au lieu de le voir dans le ciel avec les Apôtres, ils le trouveront en enfer avec les impies &

les hérétiques. Voyez dans quelles extrêmitez & dans quelles contradictions la dispute le pousse, d'être obligé de mettre aujourd'hui au nombre des hérétiques un Auteur qu'il lit continuellement depuis près de trente ans, & qu'il avoit toujours jusques ici comparé aux Apôtres ? A-t-il donc découvert depuis peu quelques nouveaux ouvrages de cet Auteur qu'il n'eût pas encore lû ? Non certainement. Mais sur la lecture des mêmes livres il fait aujourd'hui un hérétique de celui dont il a fait un Apôtre il n'y a que peu d'années : & c'est ce qui fait un renversement de raison qui n'est pas concevable. Car ou il parloit juste en ce temps-là, & veut aujourd'hui par des vûës d'interêt, & par dépit contre ses freres dire tout le contraire de ce qu'il a avancé autrefois, & alors il ne doit pas seulement être écouté ; ou il parloit mal en ce temps-là, & se condamne aujourd'hui. Qu'il choisisse, il n'a qu'un de ces deux partis à prendre. Mais en ce dernier cas, quel jugement peut attendre de tout le monde un homme qui se condamne lui-même, & prononce sentence contre lui ? Mais quoi, répond-il, est-ce qu'il n'est pas permis de se repentir

d'avoir mal fait ? Sans doute, cela est permis. On peut quelquefois tomber en faute, & il est juste d'en faire penitence. Mais où a-t-on jamais vû un pénitent, dans le temps même qu'il gémit de sa faute s'élever contre les autres, les accuser, les juger, les condamner ? C'est comme si une femme débauchée, pour avoir seulement passé une nuit ou deux sans offenser Dieu, vouloit aussi-tôt se mêler de faire des loix sur la chasteté, se déchaîner contre toutes les autres femmes qu'elle soupçonneroit de mener une vie semblable à la sienne, sans épargner même celles dont il n'y a plus que les cendres dans le tombeau.

En faisant penitence de ce que vous avez été heretique, vous faites fort bien. Mais quelle consequence en pouvez vous tirer contre moi qui n'ai jamais été hérétique ? Si vous faites penitence de votre faute, à la bonne heure, pourvû que vous la fassiez d'une maniere canonique & legitime, non pas en accusant les autres, mais en les suppliant de prier Dieu pour vous ; non pas en les condamnant, mais en gémissant. Car quelle plaisante penitence est celle-là, où le pénitent dicte luy-

même la ſentence de ſon abſolution ?
Celui qui fait penitence pour avoir mal parlé, doit ſe taire, & non pas s'imaginer pouvoir guérir en parlant encore plus mal. Car il eſt écrit : *Vous avez peché, demeurez dans le ſilence.* Mais aujourd'hui vous vous confeſſez coupable, vous vous donnez auſſi-tôt l'abſolution, & en même temps vous vous érigez en Juge des autres ! Oſerois-je dire que voilà l'état déplorable où vous êtes ? Non. Puiſque c'eſt vous qui nous inſultez & qui vous raillez de nous. Il faut donc dire que c'eſt le nôtre, à nous qui ſouffrons avec patience vos inſultes & vos railleries.

Eccle. 21
Iſai. 30.

Venons preſentement à ces deux livres qu'il excepte de tous ſes autres ouvrages, ſur leſquels il veut bien paſſer condamnation, & voyons dans ces deux commentaires quelle eſt la pureté de ſa foi, & combien il s'eſt éloigné des opinions d'Origene : car il veut que ce ſoit uniquement ſur ces deux ouvrages que nous en jugions, il n'y a que ces deux-ci qui lui plaiſent de tant de livres qu'il a compoſez. L'un eſt un Commentaire diviſé en trois livres ſur l'Epitre de ſaint Paul aux Epheſiens, & l'autre eſt ſur l'Eccleſiaſte, qui ne contient ſi

je ne me trompe, qu'un seul livre. Je veux bien m'en rapporter à ces deux témoins qu'il produit. Commençons par le Commentaire sur l'Epître aux Ephesiens. Nous avons vû les plaisanteries qu'il fait de ces femmes qui disent qu'elles n'auront plus de corps fragile après la resurrection, mais qu'elles seront semblables aux Anges. Voyons ce qu'il pense de ce sentiment qu'il leur attribuë. C'est dans son troisiéme livre sur cette Epître de saint Paul, à l'endroit où il est dit : Celui qui aime sa femme s'aime lui-même, car personne n'a jamais haï sa propre chair, voici ce qu'ajoute notre Docteur : *Aimons donc nos femmes comme nos ames. aiment nos corps, afin que nos femmes soient changées en hommes, & nos corps en ames, & qu'il n'y ait plus aucune difference de sexes, mais que comme parmi les Anges il n'y a ni hommes ni femmes, ainsi parmi nous qui devons un jour être semblables aux Anges, nous commencions sur terre à être en quelque sorte ce que nous serons effectivement dans le ciel, selon les promesses qui nous en ont été faites.*

Texte de saint Jerôme.

Comment se peut-il faire presentement, que dans la connoissance que vous avez de ce qui est écrit dans ce Commentaire, vous veniez nous le proposer

pour la regle de votre foi & pour refuter ce que disent ces femmes que vous traitez d'hérétiques ? De plus, y en a-t-il aucune parmi elles qui ait jamais poussé l'extravagance jusqu'à dire, comme vous faites ici, qu'après la résurrection les femmes seront changées en hommes, & les corps en ames ? Si les corps sont changez en ames, donc selon vous il n'y a ni resurrection de la chair, ni resurrection des corps. Vous avoüez cependant que ces personnes que vous traitez d'hérétiques confessent la resurrection des corps, elles sont donc moins hérétiques que vous sur ce point de notre croyance.

C'est en vain qu'on cherche un corps, s'il a été réduit en ame, car ce sera certainement une ame, & non pas un corps; & si les femmes, comme vous dites, sont changées en hommes, afin qu'il n'y ait plus de difference de sexe, comme si vous vouliez dire que le sexe féminin périra, & qu'il ne restera plus que le sexe masculin, c'est à ces femmes à qui vous en voulez, à voir si elles vous laisseront passer ce nouveau dogme. Mais supposé qu'elles vous l'accordent, comment pourrez-vous prouver après cela que le sexe masculin restera dans

un état dont le ſexe féminin ſera banni ? Car il y a une telle liaiſon entre les deux ſexes, que là où l'un des deux n'eſt pas neceſſaire, l'autre ne l'eſt pas auſſi.

Que ſi vous dites que l'homme dans la reſurrection ne recevra autre choſe que ce corps de chair que Dieu lui a donné dans ſa premiere production, lorſqu'il l'a formé de terre dans le Paradis terreſtre, avez-vous oublié qu'il eſt dit, que Dieu les créa mâle & femelle, & qu'il les bénit ? Et ſi vous & ces femmes que vous accuſez, vous vous réduiſez les uns & les autres à dire que ces corps reſſuſcitez ne ſeront ni hommes ni femmes, ni mâles ni femmelles, comment donc ſe peut-il faire que ces corps ſeront changez en ames, & que ces femmes ſeront changées en hommes, puiſque, ſelon vous, il n'y a point de ſexe dans le ciel, & qu'on y eſt ſemblable aux Anges dont la nature ne ſouffre point de ſexe ? En verité je ſuis ſurpris que vous veniez preſſer les autres à feu & à ſang, pour les obliger de dire s'ils croyent qu'on reſſuſcitera avec diverſité de ſexe, & vous-même lorſque vous voulez vous mêler de traiter cette queſtion, vous vous embarraſſez dans un labyrinthe dont vous ne ſçauriez

plus ſortir. Vous feriez bien mieux de ſuivre la conduite que nous tenons en cela, & au lieu de nous accuſer & de nous condamner, confeſſer comme nous, que vous n'en ſçavez rien, & que vous en laiſſez la connoiſſance à Dieu qui ſeul le ſçait : car ne vaut-il pas bien mieux reconnoître ſon ignorance que d'écrire des choſes qu'on eſt obligé dans la ſuite de deſavoüer ?

Je voudrois bien préſentement qu'il me dit, en mettant la main ſur ſa conſcience. S'il eût trouvé pareille choſe de moi, je ne dis pas dans mes ouvrages que j'ai donnez au Public, mais ſeulement dans quelqu'une de mes lettres écrites avec négligence & précipitation à quelque ami, qu'il y eût trouvé dis-je, que les corps ſeront changez en ames, & les femmes en hommes, auroit-il tardé un moment de le faire graver au-deſſus de toutes les portes des Villes ? Ne l'auroit-il pas fait publier à ſon de trompes dans le Palais, dans les Places publiques, dans les Marchez ? Combien de volumes auroit-il écrit contre moi pour faire voir que je ſuis hérétique ? combien de traits, combien de fléches auroit-il lancé contre ma perſonne ? Il auroit épuisé cette poitrine, ce cœur. G.

fécond en injures & en invectives. On l'auroit entendu s'écrier, Ne vous avois-je pas bien dit, que tandis qu'il confesse que les corps ressusciteront, il nie que la chair ressuscitera, ou, que quand il avoüe que la chair ressuscitera, il nie en même temps qu'elle ressuscitera avec tous ses membres & avec les marques de son sexe, si vous ne voulez pas me croire, venez, & voyez le contenu de sa lettre, voyez comme il y dit en des termes formels, Que les corps seront changez en ames, & les femmes en hommes.

Et nous, nous avons vû toutes ces choses écrites dans des livres donnez au Public, & bien loin de nous porter contre vous pour accusateurs, bien loin de vous traiter d'hérétiques, nous voulons bien encore vous rendre compte aujourd'hui de notre foi, comme si vous aviez droit de l'exiger ; mais ces femmes de pieté dont vous faites des railleries si mordantes, s'éleveront au jugement de Dieu contre vous, elles y montreront votre doctrine si bien expliquée dans ces Commentaires, elles y feront voir ces écrits honteux & diffamans que vous répandez aujourd'hui dans le monde contre leur honneur, par un étrange

oubli de votre état & de votre profeſſion. Toutes ces choſes ſeront luës devant ce Tribunal redoutable où la faveur des hommes ne vous ſervira plus de rien, où les vains applaudiſſemens de vos flatteurs ceſſeront, & où vous ſerez jugé avec elles par J. C. ce juſte Juge, ſur tout ce que vous avez dit & écrit.

Continuons à examiner ſa doctrine ſur toutes ces queſtions qui regardent la foi, & nous verrons ſes variations honteuſes, auſſi bien ſur la réſurrection de la chair que ſur les autres articles.

Dans le premier livre de ſes Commentaires ſur l'Epître aux Ephéſiens, là, où l'Apôtre dit : *Il nous a élus en lui, avant la création du monde, par l'amour qu'il nous a porté, afin que nous fuſſions ſaints & irrépréhenſibles devant ſes yeux*, notre Docteur y a fait ce Commentaire. [Comment peut-il nous avoir élûs avant la création de toutes choſes ? Car élire, dit faire un choix entre pluſieurs perſonnes exiſtantes. Il y en a qui prétendent que cela ſe rapporte à la preſcience de Dieu, à qui les choſes futures ſont préſentes ; & auſſi connuës que ſi elles étoient, comme ſaint Paul lui-même ſe dit prédeſtiné dès le ventre de ſa mere, & Jeremie avant que de venir au monde eſt

Ephеſ. 1.

Texte de ſaint Jerôme.

élû, est fortifié contre les ennemis de Dieu, & envoyé ici comme un Prophete qui devoit être la figure de J. C.]

Voilà la premiere opinion dont il ne dit pas l'Auteur, mais il fait assez voir qu'il ne l'approuve pas, puisqu'il ajoûte, *Il y en a une autre qui rend Dieu plus juste & plus équitable ;* donc cette premiere opinion rend Dieu injuste, & impie. Voyons donc quelle est cette autre opinion qui rend Dieu plus juste, & qu'il propose aux Fideles comme la seule qu'il faut embrasser.

Texte de saint Jerôme. [Un autre, dit-il, pour faire voir que Dieu est juste dans toute sa conduite, attribuë notre élection, non pas à la prescience de Dieu, mais au mérite des personnes qui sont élûës ; car, ajoûte-t'il, avant que Dieu eût créé tout ce monde visible, le ciel, la terre, les mers & tout ce qu'ils renferment, il y avoit d'autres créatures invisibles parmi lesquels étoient les ames, que Dieu, pour des raisons qui ne sont connuës que de lui, a jetté dans cette vallée de larmes, dans ce lieu d'affliction où nous sommes comme des étrangers : & c'est de ce lieu que le Prophete poussoit ces cris pitoyables vers le ciel pour engager Dieu à le faire retourner à son ancienne demeure.

Helas que mon exil est long ! je vis ici parmi les habitans de Cedar, il y a long-temps que mon ame est dans une terre étrangere. Psal. 119.
Et ailleurs : *Miserable que je suis ! qui me délivrera de ce corps mortel ?* Et encore ailleurs : *Il m'est bien plus avantageux de m'en retourner dans ma patrie, afin d'être avec J. C.* Et enfin dans un autre endroit : *Helas j'avois déja peché avant que d'être réduit à cet état d'humiliation où je me trouve.* Ainsi ils disent qu'avant que les ames fussent exilées en ce monde.] Docteur je vous arrête ici, qui sont ces gens-là qui disent que les ames existoient déja avant que d'être exilées en ce monde ? Car vous ne les nommez point. Bête que vous êtes, n'avois-je pas bien dit que vous êtes une taupe qui n'avez point d'yeux ? Ne vous ai-je pas dit ci-dessus que ceux qui tiennent cette opinion, sont ceux qui font Dieu juste & équitable dans toute sa conduite ? Si vous étiez moins stupide vous comprendriez aussi-tôt que je veux parler de moi, car je ne suis pas assez impie pour n'être pas du nombre de ceux qui font Dieu juste & équitable, & tout esprit raisonnable se rangera toujours de ce parti. Ah ! je comprens. Dites-nous donc presentement, notre très-sage maître, que

Rom. 6.
Philip. 1.
Psal. 118.

disent ces gens-là du nombre desquels vous êtes ? [Ils disent qu'avant que les ames fussent exilées en ce monde, & que Dieu eût résolu pour les punir, de les envoyer faire leur demeure sur la terre ; il choisit S. Paul dont l'ame étoit avec toutes les autres ames dans l'impureté, & il le choisit avec plusieurs autres élûs qui étoient saints & sans tache, pour l'envoyer aussi sur la terre ; car où il y a une élection, pour que cette élection soit juste, il faut qu'il se trouve des personnes d'un plus grand mérite, & d'autres d'un moindre mérite.

Texte de saint Jerôme.

Comme donc dans la captivité de Babylone, lorsque Nabuchodonosor envoya en Chaldée le peuple de Dieu, les Prophetes Ezechiel, Daniel, Aggée, Zacharie & les trois jeunes hommes si renommez dans l'Ecriture, furent aussi envoyez avec eux, non pas qu'ils méritassent la captivité, mais pour être la consolation des captifs, de même dans cette premiere captivité du monde, Dieu envoya ceux qu'il avoit choisis avant la création de ce monde, & les envoya avec ses ames pécheresses pour les instruire, pour les consoler & pour les exhorter à rentrer par la pénitence dans ce lieu saint dont elles avoient été

bannies pour leurs pechez : & c'est ce que Moyse a voulu dire par ces paroles : *Seigneur, vous avez été notre réfuge depuis le cours de tous les siecles, avant que les montagnes fussent créées, & que vous eussiez formé la terre & le monde.* Car il y marque distinctement que Dieu étoit le réfuge de ces Saints avant qu'il eût créé le monde, & qu'on y vit le commencement de cette suite de générations qui le font subsister.] Psal. 89.

Voilà ce que vous dites dans ces deux opuscules que vous avez choisis pour être la regle de votre foi, & que vous voulez qu'on lise & qu'on relise à l'exclusion de tous vos autres ouvrages que vous condamnez. Vous y dites donc qu'avant que ce monde visible fut créé il y avoit un autre monde invisible, dont les principaux habitans étoient les Anges & les ames ; que ces ames pour des raisons connuës de Dieu seul, sont envoyées dans les corps pour les animer, & qu'ainsi celles, qui avant la création de ce monde visible habitoient le ciel, habitent présentement la terre, pour punition de quelques fautes qu'elles ont commises durant la vie qu'elles menoient dans le ciel. Vous ajoûtez que de siecle en siecle Dieu leur a envoyé des Saints,

comme un S. Paul, & d'autres grands hommes pour les instruire, & par leurs prédications leur faire rechercher avec empressement leur premiere demeure dont elles avoient été chassées ; ce que vous tâchez d'établir par plusieurs passages de l'Ecriture. Eh ! n'est-ce pas là le pur Origenisme ? N'est-ce pas pour des opinions semblables que vous vous élevez contre cet Auteur, & que vous demandez aujourd'hui sa condamnation ? Et si de telles opinions, comme vous voulez aujourd'hui le persuader au monde doivent être condamnées, vous devez être condamné le premier, & subir la sentence que vous voulez qu'on porte contre les autres. Il n'y a pas moyen d'éviter ce coup, ni de vous tirer de ce mauvais pas.

Depuis votre conversion, & depuis que vous avez cessé, dites vous, d'être Origeniste, vous avez donné à ces deux ouvrages toute l'autorité qu'ils pouvoient avoir, afin qu'on pût juger ce que vous pensiez veritablement des dogmes que vous soûtenez qu'il faut condamner. Ainsi nous devons prendre ce que nous trouvons dans ces livres, comme si vous veniez de le définir actuellement & de dire, voilà mon sentiment. Cepen-

dant c'eſt dans cet endroit que vous établiſſez, comme autant d'articles de foi, ce que vous voulez condamner aujourd'hui. Mais ce n'eſt pas moi, dites-vous, qui établis ces dogmes, je ne fais que rapporter les opinions des autres, & ce ſont ces autres perſonnes que je dis aujourd'hui qu'il faut condamner. Repetons donc, s'il vous plaît cet endroit, voyons qui eſt celui qui ſoûtient ces opinions & qui les veut établir comme autant de dogmes inconteſtables. Voici ce vous dites : *Il y en a un autre qui pour montrer que Dieu n'eſt pas injuſte, avance telle & telle choſe que nous avons rapportée ci-deſſus.* Je vous demande preſentement ſi cet autre qui, comme vous dites, fait voir par l'expoſition de ſon ſentiment que Dieu n'eſt pas injuſte, & que cet autre ne ſoit pas vous, qui êtes-vous donc ? Que penſez-vous de vous-même? Soutenez-vous que Dieu ſoit injuſte ? Docteur, permettez-moi de vous le dire, vous qui êtes ſi clairvoyant, & qui accuſez les autres d'être des taupes qui ne voyent pas clair, vous êtes tombé vous-même dans la foſſe, & vous êtes pris de toutes parts. Car où il faut que vous niez que Dieu ſoit juſte, afin que vous ne ſoyez pas celui dont vous avez

rapporté le sentiment, ou si vous confessez avec toute l'Eglise que Dieu est juste, vous êtes celui qui soutenez cette opinion, & par conséquent c'est contre vous-même que vous prononcez la sentence de condamnation que vous portez contre les autres, & vous vous percez de votre épée.

Je croi que cela suffit pour des Juges équitables & craignans Dieu, c'en est assez pour leur faire connoître la verité du fait. Non pas que nous exigions d'eux qu'ils condamnent celui qui voit une paille dans l'œil de son frere, & ne voit pas une poutre qui lui creve les yeux; mais pour les engager à travailler à son amandement, & à luy faire faire penitence de sa faute.

Mais peut-être n'a-t-il pas fait reflexion à cet endroit de son livre qu'il nous propose comme le modele de la pureté de sa foi, après avoir condamné tous ses autres ouvrages. Peut-être ces paroles lui étoient-elles échapées lorsqu'il a mis la derniere main à ce chef-d'œuvre, où il vouloit renfermer tous les véritables points de sa Religion. Examinons donc la suite.

Dans ce même livre où il est dit: *C'est par un pur effet de sa bonne volonté*

qu'il nous a prédestinez, afin que la loüange & la gloire en soit donnée à sa grace, &c. voici ce qu'il ajoute. [Ceux qui prétendent que les ames étoient dans la celeste Jerusalem avec les Anges & les autres Esprits avant la création du monde, se servent de ce passage pour fortifier leur sentiment. Car se pourroit-il faire, disent-ils, que Dieu tira sa louange & sa gloire de cette grande diversité que nous voyons parmi les hommes, dont les uns dans toutes les parties du monde, naissent pauvres, miserables, esclaves, maladifs, barbares, & presque sauvages; les autres riches, nobles, libres, pleins de santé & de courage, si les mérites & les démerites des uns & des autres n'avoient precedé, en consequence desquels ils ont eu un sort si différend? Il en est de même, disent-ils, de cet autre passage: *Le Potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire de la même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables, & un autre destiné à des usages vils & honteux?* Il y a bien des gens qui s'imaginent l'entendre, & qui ne l'entendent point, à moins qu'ils n'y donnent le même sens que nous venons de donner à celui de l'Epître aux Ephesiens. Car comme ce seroit en vain que les uns en

Ephes. 1.

Hier. in hunc loc.

Rom. 9.

ce monde meneroient une vie douce & facile, & les autres une vie dure & laborieuse; les uns s'étudieroient à reprimer toutes leurs passions & à les contenir dans les bornes de la justice, les autres leur lâcheroient la bride, & s'abandonneroient à toutes leurs convoitises, s'il n'y avoit point de jugement de Dieu à attendre, de même ce seroit en vain qu'on chercheroit quelque apparence de justice en Dieu dans cette étrange diversité de biens & de maux où naissent les hommes en ce monde, si aucun mérite dans ces ames n'avoit précedé. Si nous ne l'entendons pas de la sorte, jamais ce que dit l'Apôtre ne sera veritable, que Dieu a fait voir la bonté de sa volonté, sa gloire & sa grace, en choisissant les uns avant la création du monde pour être saints & devenir les enfans adoptifs de J. C. & en condamnant les autres non-seulement à une condition vile & miserable, mais encore à des peines éternelles; en aimant Jacob avant qu'il vint au monde, & en haïssant Esaü avant qu'il eût rien fait en ce monde qui méritât cette haine, si la diversité des mérites des uns & des autres n'avoit precedé dans le ciel.]

Que peut-on dire de plus fort sur ce sujet?

jet ? Jamais Origene & ceux que vous traitez aujourd'hui d'Origeniſtes, & que vous prétendez faire condamner, ſe ſont-ils expliquez plus clairement que vous faites ? N'y dites-vous pas expreſſément que l'inégalité des conditions des hommes en ce monde eſt un effet de la juſtice de Dieu ? N'y dites-vous pas que chaque ame a donné ſujet à ſa prédeſtination ou à ſa réprobation par la differente maniere dont elle s'eſt conduite auparavant dans le ciel, qui eſt la ſource, & pour ainſi dire la mere de tous les vivans. Oui, dites-vous, je l'ai dit, mais je parlois en la perſonne d'un autre, c'eſt pourquoi je me ſuis ſervi de ces termes : *Il y en a qui prennent occaſion de ce paſſage, &c.* J'avoüe que vous paroiſſez parler en la perſonne d'un autre. Mais avez-vous dit que vous n'étiez pas d'accord avec cet autre ? Avez-vous dit que vos ſentimens étoient fort éloignez des ſiens? Avez-vous réfuté cet autre ? Avez-vous fait voir en aucune maniere que ſon opinion vous déplaiſoit ? Partout ailleurs lorſque vous rapportez les ſentimens des autres ſans les nommer, comme ceux de Marcion, de Valentin & d'Arius. Vous les combattez auſſi-tôt & vous détruiſez leurs erreurs par de très fortes raiſons.

Mais quand on vous entend dire. *D'autres ſoûtiennent, &c.* & qu'en même temps on vous voit fortifier cette opinion par de très-bonnes raiſons, & par un grand nombre de paſſages de l'Ecriture, nous croyez-vous aſſez ſtupides, quoique nous ſoyons des taupes ſelon vous, pour ne pas connoître que *cet autre* dont vous rapportez l'opinion eſt vous-même, & que ſous cette figure de Rhétorique, vous étalez vos propres ſentimens? C'eſt ainſi qu'en agiſſent les bons Orateurs, lorſqu'ils craignent d'offenſer quelqu'un, ou qu'ils veulent éviter l'envie ou la jalouſie de certaines perſonnes; car ſi vous vous croyez bien à couvert pour avoir dit: *Un autre ſoûtient.* Cet autre, ſi vous prétendez que c'eſt Origene, eſt ſans doute plus excuſable que vous, puiſque non content de s'exprimer ainſi: *Il y en a qui prétendent, d'autres qui ſoûtiennent, &c.* Il ajoute auſſi-tôt: Je ne veux rien définir ſur ces queſtions, je ne fais que propoſer les ſentimens, c'eſt au Lecteur à les rejetter ou à les approuver comme il jugera plus à propos. Voyez-vous toutes les précautions qu'a priſes Origene pour ne pas donner à entendre qu'il approuve l'erreur & cependant avec toutes ces précautions qu'il a priſes, vous

le condamnez comme s'il avoit étalé ses propres opinions ; & vous sans avoir pris aucune de ces précautions vous vous croyez bien absous pour avoir dit seulement. *Un autre croit?* Tout ce qu'on en peut tirer de plus favorable pour vous, est de dire que vous le condamnez dans les choses où vous le suivez & l'imitez. Mais avançons dans l'examen de son Commentaire, de crainte qu'en nous arrêtant trop à quelques particularitez nous ne soyons obligez d'obmettre des choses plus importantes. Là où il est dit : *Afin que nous soyons le sujet de la gloire & des loüanges de J. C. nous qui auparavant avons esperé en lui.* Voici ce que notre Docteur ajoute. [Si l'Apôtre eût dit simplement nous qui avons esperé en lui, le passage seroit facile à expliquer : le sens seroit que ceux qui ont esperé en J. C. ont été appellez & prédestinez selon le décret de celui qui opere toutes choses selon la sagesse de sa volonté : mais en ajoutant cette particule *auparavant*, il nous oblige nécessairement d'avoir recours à cette opinion que nous venons d'expliquer en donnant le sens de ces paroles : *Il nous a comblez de bénédictions pour le ciel, ainsi qu'il nous a élûs en lui avant la création du monde, afin*

Ephes. 1. 12.

Texte de saint Jerôme.

que nous fussions saints & irreprehensibles devant ses yeux. En sorte qu'il faut dire que comme avant la création du monde, il nous avoit bénis de toutes sortes de benedictions pour le ciel, & nous avoit élûs ; aussi avions-nous déja esperé en lui, dès le temps même que nous avons été élûs & prédestinez.]

Arrêtons-nous ici un moment, car ce qui suit est encore plus de consequence. Mais en attendant que nous l'exposions, je ne puis me dispenser de rendre graces à mon Dieu de ce qu'il m'a délivré d'un fâcheux soupçon qu'on auroit pû avoir contre moi. Peut-être s'en seroit-il trouvé quelques-uns qui auroient crû que c'est par un esprit de contention & de calomnie que j'ai dit que sous cet *autre* il avoit voulu par une figure de Rhétorique parler de lui même ; mais à present pour ne plus laisser à ses lecteurs aucun doute sur ce sujet, il s'explique, & comme un bon maître qui ne veut pas que les disciples trouvent aucune difficulté dans ses écrits, il leur apprend distinctement qui est celui dont il a voulu parler sous ces termes, *un autre.* Reprenons donc ses propres paroles. [Mais l'Apôtre en ajoûtant cette particule *auparavant*, il nous oblige

d'avoir recours à cette opinion que nous venons d'expliquer.] Voyez-vous presentement que c'eſt de nous que cela ſe doit entendre, nous qui avons donné cette explication, nous qui avons appris le ſens de ce paſſage de ſaint Paul. Les moins intelligens s'imaginoient ſans doute que nous parlions d'une tierce perſonne ; ils ſe trompoient : c'eſt de nous-même que nous parlions ; c'eſt nous qui vous diſions que comme Dieu nous avoit benis de toutes ſortes de benedictions ſpirituelles dans le ciel, & nous avoit élûs & prédeſtinez avant la création du monde pour être ſaints, nous avions auſſi dès ce temps-là eſperé en J. C. Ainſi par ſon propre témoignage il fait aſſez connoître que je ne l'ai point calomnié lorſque j'ai dit que par cette autre perſonne il s'entendoit lui-même.

La ſuite, comme je vous l'ai promis, nous fera voir encore quelque choſe de plus ſingulier ; car après avoir dit que nous avions eſperé en J. C. avant la création du monde, & qu'avant que d'entrer dans nos corps nous avions été bénis dans le ciel de toutes les benedictions ſpirituelles, il introduit encore ſon perſonnage ſuppoſé, en diſant :

[Il y en a un autre qui ne pouvant souffrir cette opinion que nous avons été avant que d'animer nos corps, & que dès lors nous avons esperé en J. C. expliquant ce passage d'une autre maniere.]

Tel que puisse être *cet autre* dont il veut parler ici, il va découvrir le mystere, & faire voir la mauvaise foy du Rhétoricien. Car, dites-moi je vous prie, quel est *cet autre* qui ne peut souffrir qu'on dise que nous étions déja, & que nous esperions en J. C. avant la création du monde? opinion que vous attribuez à Origene, & sur laquelle vous demandez avec tant de clameurs, qu'il soit condamné; est ce une personne qui soit contraire à votre sentiment? Répondez, Docteur, car voila de ces sortes de dilemmes contre lesquels, selon que vous l'enseignez si souvent à vos disciples, il faut toujours être en garde. Si *cet autre* est vous-même, voilà le mystere découvert, ce mystere que vous aviez tant pris de peine à cacher dans les commencemens, en parlant toujours de vous sous ces termes *un autre*, afin de faire passer sous ce nom inconnu les dogmes que vous voulez aujourd'hui qu'on condamne; si au con-

traire par cet autre vous ne vous êtes pas entendu vous-même de crainte qu'on ne vous attribuât des opinions que vous déteſtez, vous n'êtes donc point auſſi cet autre qui dans ces dernieres lignes ne peut ſouffrir qu'on diſe que les ames étoient avant les corps. Choiſiſſez auquel des deux vous voulez qu'on s'en tienne. Ou par cette perſonne dont vous parlez ſi ſouvent dans ce commentaire ſous ce terme *un autre*, vous voulez parler de vous-même, ou d'une perſonne qui vous eſt oppoſée, & contraire à vos ſentimens; & pour m'expliquer encore plus clairement, ou vous voulez parler d'un catholique ou d'un hérétique. Si *cet autre* eſt un catholique qui diſoit ci-deſſus qu'avant la création de ce monde viſible il y avoit déja des Anges & des ames dans le ciel qui par la difference de la conduite qu'elles y avoient tenuë, avoient mérité les differentes fortunes où elles ſe trouvent ſur la terre dans les corps qu'elles animent, ces dogmes ſeront donc catholiques, & vous êtes vous-même un impie de demander aujourd'hui qu'on condamne des dogmes catholiques. Si au contraire par *cet autre* vous avez entendu un hérétique, vous faites voir que celui qui

rejette cette opinion, & qui ne veut pas qu'avant la création de ce monde il y ait eu des ames qui ayent esperé en Jesus-Christ, est un hérétique. Par où sortirez vous d'ici, habile homme que vous êtes? Y a-t-il moyen d'échaper? De quel côté que vous vous tourniez, il faut malgré vous en demeurer là. Je ne dis pas seulement que vous ne pouvez plus vous tirer d'intrigue; mais je dis que vous voilà étoufé, & qu'il ne vous est plus possible de respirer un moment. Est-ce donc là le profit que vous avez tiré de la lecture de votre Alexandre l'Aristotelicien? Est-ce là de quoi vous a servi votre étude de la Logique de Porphyre? Falloit-il passer toute votre vie à lire tant de Philosophes Grecs. Latins, & Juifs, pour vous venir jetter dans un labyrinthe dont vous ne pouvez plus sortir?

Mais pardonnons-lui, quoi qu'il ne pardonne jamais à personne, & qu'il ait assez de religion pour faire de sa plume & de sa langue un foüet armé de pointes, dont il frappe à tort & à travers sur tous ceux qui ne luy plaisent pas. Cessez-vous un moment de le flater, ou de vanter sa doctrine & ces opinions? Aussi-tôt il vous fera passer pour héré-

tique par ses lettres & par ses écrits, dont il fera faire des centaines de copies pour les répandre par tout le monde & vous diffamer. Plus justes & plus équitables que lui, avoüons qu'il faut pardonner quelque chose aux gens de lettres ; qu'il est impossible que dans un grand ouvrage on ne s'endorme quelquefois. Ne suivons donc pas son mauvais exemple, mais imitons plûtôt la douceur du saint Patriarche David, qui ayant surpris Saül son ennemi dans une caverne où il ne pouvoit éviter la mort s'il eût voulu le tuer, aima mieux le laisser aller, & lui pardonner. Il sçait dans sa conscience que c'est ainsi que nous en avons agi quelquefois avec lui, quoi qu'il n'ait pas assez d'humilité pour l'avoüer, crainte d'être obligé à quelque reconnoissance. Il sçait, dis-je, que non-seulement nous lui avons souvent pardonné les outrages qu'il nous avoit faits, mais que nous lui avons encore plusieurs fois sauvé la vie. (*a*) Ainsi par-

(a) *Cela pourroit être arrivé durant les troubles de l'Eglise de Jerusalem, lorsque saint Jerôme se souleva contre son Evêque, dont Rufin & Melanie soutenoient les interêts. Il paroît aussi que Rufin & Melanie empêcherent l'execution des ordres de la Cour que ce Prélat avoit obtenus pour envoyer*

donnons encore de bon cœur à celui qui ne ſçait ce que c'eſt que de pardonner à perſonne, à celui qui juge des écrits des autres ſans aucune miſericorde, & qui prend tout à la rigueur. Tirons-le par pitié de la caverne où il eſt, juſqu'à ce qu'il y retombe de lui-même, & ſi avant que tous nos efforts, toute notre bonne volonté ne feront plus capables de l'en tirer.

Qu'il nous diſe donc comment il ſe peut faire que dans cet endroit, où le dogme de la préexiſtence des ames étoit ſolidement établi pour ne pas rendre Dieu cruel & injuſte dans ſa conduite, l'Auteur de cette opinion ſoit dans les ſentimens de ceux qu'il veut faire condamner aujourd'hui ; & que celui qui lui eſt contraire, & qui ne veut pas recevoir le dogme de la préexiſtence des ames, ne ſoit pas Jerôme : car enfin toutes ces choſes paroiſſent autant de paradoxes. Mais poſons qu'il ne ſe ſoit pas bien expliqué, & qu'il ait dit tout le contraire de ce qu'il vouloit dire, pardonnons-lui pour cette fois, & ſuppoſons que celui qui rejette la préexi-

ſaint Jerôme en exil. Enfin il eſt certain que c'eſt Rufin & Melanie qui l'ont reconcilié avec ſon Evêque.

ſtence des ames ſoit Jerôme. Voyons le but de tout ce grand narré, & ce qu'il veut conclure. Voici la ſuite de ſon diſcours. [Un autre ne pouvant pas ſouffrir qu'on diſe que nous avons été avant que d'animer nos corps, & que dès lors nous avons eſperé en J. C. dit que ce paſſage de l'Apôtre doit s'entendre du dernier avenement de notre Sauveur, lorſque tout genoüil fléchira devant lui, tant au ciel qu'en la terre & aux enfers, & que toute langue confeſſera que notre Seigneur J. C. eſt véritablement dans la gloire de ſon Pere, d'autant qu'on verra à cette heure que tout lui eſt ſoumis ; les uns par bonne volonté, & les autres par neceſſité. Ceux donc qui auront eſperé en J. C. avant ſon dernier avenement, feront le ſujet de ſa louange & de ſa gloire, & feront appellez d'un mot Grec qui ſignifie préeſperans : mais ceux qui ſe trouveront ne croire en lui que par neceſſité, dans un temps où le Diable même & ſes anges ne pourront nier que J. C. ne ſoit dans ſa gloire, ſeront appellez ſeulement eſperans, mais non pas pour être un ſujet de gloire à Jeſus-Chriſt. Nous voyons même quelque choſe de tout cela dans la vie preſente, puiſque autre

Texte de ſaint Jerôme.

Προηλπικότες.

est la recompense de celui qui suit Dieu volontairement, & autre de celui qui ne le suit que par necessité. Mais qu'importe que J. C. comme dit l'Apôtre, soit annoncé par occasion ou autrement; pourvû qu'on sçache, & que celui qui espere & que celui qui a esperé avant les siecles recevront leur recompense selon la diversité de leur esperance, cela suffit.]

Il n'y a plus moyen ici de pouvoir en imposer à personne. Cet endroit est décisif. Vous avez dit que ces préesperans en J. C. étoient ceux qui avant que de venir en ce monde pour y vivre dans des corps mortels, avoient esperé en J. C. lorsqu'ils étoient dans le ciel. Mais de crainte qu'on ne vous attribuât cette opinion, vous en produisez aussitôt une autre qui dit: Que dans le tems que toutes les créatures fléchiront les genoüils devant J. C. tant dans le ciel que sur la terre & dans les enfers, & que tout lui sera soumis, soit volontairement, soit par necessité; volontairement pour ceux qui auront crû en lui par les prédications qu'on leur fait tous les jours & qui pour ce sujet seront appellez préesperans; necessairement pour ceux qui refusent aujourd'hui de croire en lui

après avoir entendu les Prédicateurs de son Evangile, mais qui y seront contraints malgré eux au jour du Jugement, aussi bien que le diable & tous les anges; que ceux-ci à la verité ne seront pas appellez préesperans comme les autres, mais seulement esperans, cependant que les uns & les autres ne laisseront pas de recevoir leur recompense selon la diversité de leur foi & de leur esperance. Ainsi il est clair que vous admettez une récompense pour tous ceux qui ne croyent point presentement en J. C. tels que sont les démons; & quoi que cette récompense, selon vous, ne soit pas si magnifique que celle de ceux qui auront crû volontairement, cependant les uns & les autres seront dans le ciel, & joüiront de Dieu; parce que, dites-vous, comme il importe peu que J. C. soit annoncé pour de bonnes fins, ou seulement par occasion, de même il n'importe pas qu'on croye en J. C. volontairement ou par necessité. Voilà votre doctrine. Ainsi, chose surprenante! vous voulez aujourd'hui qu'on condamne Origene pour avoir dit seulement que les peines que souffrent les démons ne seront pas éternelles, & pour l'avoir dit, non pas comme son sentiment,

mais comme une opinion qui pouvoit avoir ſa vrai-ſemblance, tandis que vous enſeignez poſitivement que le diable & tous ſes anges apoſtats ſeront ſauvez après le jugement univerſel, & qu'ils jouïront de Dieu auſſi-bien que les élus & les prédeſtinez, quoi que dans un degré de gloire inferieur au leur, parce qu'ils n'ont pas crû en J. C. volontairement comme eux, mais par contrainte & par neceſſité.

Telle eſt la doctrine que vous voulez que nous puiſions dans vos commentaires. Voilà les regles de foi que vous nous enſeignez. Vous nous apprenez à condamner en public ce que nous faiſons profeſſion de croire dans nos maiſons. Car ſi vous êtes celui qui rejette le dogme de la préexiſtence des ames, vous êtes certainement celui qui non-ſeulement fait miſericorde au diable & à ſes anges & à tous les incrédules, mais qui les mettez encore dans le ciel pour les recompenſer; & ſi vous dites que vous rejettez cette ſeconde opinion, il faut par neceſſité que vous ſoûteniez la premiere, puiſque vous les oppoſez l'une à l'autre.

Je me ſuis étonné plus d'une fois que tous ces habiles gens qui ont lû les écrits

qu'il vient de publier contre nous, se mettent à rire en voyant qu'il nous traite de taupe, & qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils passent eux-mêmes pour des taupes dans l'esprit de cet admirable Docteur, puisqu'ils n'ont pas assez de lumiere pour découvrir les contradictions honteuses qui se trouvent entre ce qu'il condamne dans ses écrits modernes, & ce qu'il dit dans son commentaire sur l'Epître aux Ephesiens, où il nous renvoye pour sçavoir ses veritables sentimens ; car sans doute s'il les croyoit capables de découvrir le fin de ses sentimens, qu'il s'imagine avoir bien cachez dans ces beaux commentaires, il ne seroit pas assez temeraire que de leur en envoyer un exemplaire, puisqu'il est certain qu'il y établit tout le plan d'une doctrine qu'il veut faire condamner aujourd'hui.

Je croi donc avoir montré suffisamment que dans ces livres favoris qu'il a choisis entre tous les autres pour être les Juges de ses veritables sentimens, il y enseigne ce qu'il veut nous obliger de condamner dans les livres des autres. Je veux dire, & que les ames étoient déja dans le ciel avant qu'elles vinssent sur la terre pour y animer ces corps ter-

reſtres, & que tous les pecheurs & les incrédules, le diable même & ſes anges, non-ſeulement recevront miſericorde, mais encore une ample recompenſe, quoi qu'inferieure à celle des élus & des prédeſtinez, lorſque J. C. viendra pour s'aſſujettir toutes les créatures, & que tout genouïl fléchira devant lui, auſſi-bien dans le ciel que ſur la terre & dans les enfers.

Mais parce qu'une telle nouveauté aura peine à trouver croyance dans les eſprits, & que pluſieurs perſonnes ne pourront ſe perſuader qu'il condamne d'un côté ce qu'il établit d'un autre, je voi bien que vous deſireriez de moi que je tiraſſe de ces mêmes livres des preuves ſi évidentes & ſi palpables, qu'il n'y eût plus aucun lieu d'en douter. C'eſt ce que je vais faire, en ne me ſervant que des endroits où il parle en ſon propre nom, ſans ſe déguiſer davantage ſous ces termes captieux, *un autre dit*, *&c.* Nous allons donc voir dans ces mêmes livres par ſes propres paroles, que J. C. à la fin des ſiecles ſera aſſis avec tous ſes élûs au deſſus des démons, & que ces mêmes démons ne ſe conduiront plus alors que conformément à ſes ſaintes volontez, & à

celles de ses élus qui seront au dessus d'eux. C'est dans l'endroit où l'Apôtre dit que J. C. a voulu faire voir à tous les siecles futurs l'abondance des richesses de sa grace, & l'excès de sa bonté sur nous. Notre Docteur parle ainsi : [Elle sera si grande cette bonté de Dieu, que nous, qui autrefois étions condamnez à l'enfer à cause de nos vices & de nos pechez, qui nous avoient rendu les esclaves de la chair, & dignes de toutes sortes de supplices, nous regnerons cependant avec J. C. & serons avec lui, non pas dans un lieu bas & peu élevé, mais au dessus de toutes les Principautez, de toutes les Puissances, de toutes les Dominations, & generalement de tout ce qui se peut nommer non-seulement dans le siecle present, mais encore dans le siecle futur ; parce que si J. C. est ressuscité des morts, & assis dans le ciel à la droite de Dieu son Pere, au dessus de toutes les Principautez, de toutes les Puissances, de toutes les Dominations, & de tout ce qui se peut nommer non-seulement dans le siecle present, mais encore dans le siecle futur, il faut par une suite necessaire que nous regnions avec lui, & que nous soyons assis comme lui au dessus de toutes ces Puissances.

Texte de saint Jerôme.

Mais quoi, dira ici un lecteur éclairé, est-ce que l'homme, & l'homme pecheur & criminel, sera au dessus des Anges & de toutes les Puissances celestes? Et comme cela ne peut pas se soûtenir, il faut bien dire que par ces Anges l'Apôtre entend les anges apostats, celui qu'il appelle ailleurs le Prince de ce monde, ce Lucifer qui brilloit dès le matin, selon le langage de l'Ecriture, & que c'est au dessus de toutes ces Puissances que J. C. avec tous ses Saints sera assis à la fin des siecles, en accordant la même grace à ceux qui dans ce monde abusent de leur liberté, & se précipitent de crime en crime par une vie dissoluë & toute charnelle: & lorsqu'ils auront au dessus d'eux tous ces Saints, dont ils seront pour ainsi dire le siege, ils commenceront à se conduire en toutes choses par leur volonté.]

Eh bien, avons-nous besoin ici d'un interprete? Peut-on parler plus clairement? Reste-t-il dans tout ce passage la moindre ambiguité? Il y dit, non point parlant sous le nom d'une tierce personne, mais en parlant de lui-même, & en son propre & privé nom, que les Anges apostats, celui qui est appellé le Prince de ce monde, ce Lucifer qui brilloit au-

trefois feront à la fin des fiecles participans du Royaume de J. C. lorfqu'il fera affis au deffus d'eux avec tous fes Saints, & qu'ils n'auront plus qu'une même volonté avec lui ; ce qui eft la plus grande de toutes les perfections, & le fouverain bonheur, conformément à ce que J.C. nous a enfeigné dans la priere qu'il veut que nous adreffions à fon Pere : Que votre volonté foit faite en la terre comme au ciel.

Je vous prie cependant de ne point vous impatienter. Ecoutez encore, non point tous les dogmes erronez que nous pourrions trouver dans fes ouvrages, car il faudroit pour cela faire de gros volumes, mais au moins autant qu'il en faut pour fatisfaire le lecteur, & lui montrer que ce n'eft point par hazard ou par furprife que ce fentiment lui eft échapé, mais qu'il le repete & le confirme en plufieurs endroits. J'en choifis encore un de ce commentaire fur l'Epitre aux Ephefiens, puifqu'il veut que ce foit à celui là que nous nous arrêtions pour juger de fes véritables fentimens. Nous y allons voir que les hommes non-feulement dans cette vie, mais auffi dans l'autre, croiffent & décroiffent en perfection. C'eft à l'endroit où

l'Apôtre dit : *au dessus de toutes les Principautez, de toutes les Puissances , &c.*[S'il y a là , dit-il , des Puissances, des Vertus , des Principautez , & des Dominations , il faut necessairement qu'elles ayent des sujets , des gens qui les craignent , qui les servent , & dont la foiblesse soit fortifiée par leur force ; sans doute que la distribution de tous ces emplois se trouvera dans l'autre vie comme elle se trouve dans celle-ci , afin qu'à la faveur de tous ces differens degrez les uns croissent & les autres décroissent , les uns s'avancent & les autres reculent , & passent ainsi à differens honneurs sous chaque Puissance , sous chaque Vertu, sous chaque Principauté, sous chaque Domination.]

Texte de saint Jerôme.

De grace, Monsieur notre Maître, étoit-il necessaire, pour me servir de vos propres paroles, après plus de 400 ans que l'Eglise de J. C. est établie, de venir apprendre de telles choses aux Romains, qui vivoient dans la simplicité de la Foi ? Pourquoi nous venir faire des contes que les Apôtres n'ont jamais débitez, & dont nous n'avions jamais entendu parler ? Epargnez, je vous prie, l'Eglise Romaine , épargnez cette foi que l'Apôtre y a plantée, & dont il a

fait lui-même l'éloge, & ne la corrompez pas. S. Pierre & saint Paul ne nous ont point assurément enseigné toutes ces fables. Nous nous en sommes bien passez jusques à present, & nous nous en passerions bien encore. De quoi, m'étois-je mêlé, disiez-vous, de traduire Origene? Et de quoi vous mêliez vous, pourrois-je vous dire aujourd'hui, d'écrire tant de fadaises, comme si le monde ne pouvoit pas être Chrétien, à moins que vous ne lui eussiez appris que dans l'autre vie il y aura des accroissemens & des décroissemens, que les uns s'avanceront, & les autres reculeront; que les uns monteront & les autres descendront? Vous rêvez donc lorsque vous dites à present que dans ce siecle ou l'on perd ou l'on acquiert la vie bienheureuse. Ou bien vous cachez sous ces expressions quelque mystere inconnu: car bien loin de vous repentir d'avoir écrit vos commentaires sur saint Paul, vous nous les proposez comme autant d'oracles de la Religion.

Nous y trouvons encore dans ces commentaires, que l'Eglise presente est un corps composé non-seulement de tous les hommes, mais encore des Anges & des Vertus celestes. C'est à l'endroit où

ſaint Paul dit que Dieu a établi J.C. pour être le chef de l'Egliſe. Il nous falloit un Docteur comme vous pournous apprendre que l'Egliſe eſt inviſible, ou que les Anges ſont partie de cette Egliſe viſible.

On y trouve encore que ces ames qui durant la premiere vie qu'elles menoient dans le ciel, avoient connu Dieu, lorſqu'elles viennent en ce monde elles commencent à le connoître, non pas comme un objet dont elles n'avoient jamais entendu parler, mais dont elles ne ſe ſouvenoient plus. Cela eſt ſubtil, écoutons tout le paſſage. [Pour ce qui eſt de ces paroles de l'Apôtre, *in agnitione ejus*, quelques-uns prétendent qu'il y a cette difference entre ces deux termes *notio*, & *agnitio*, que le premier ne ſe dit que des choſes que nous n'avons jamais ſçûës, & que nous commençons d'apprendre. L'autre eſt pour les choſes dont nous nous ſouvenons après les avoir oubliées ; ce qui nous oblige de reconnoître une autre vie qui a precedé celle ci, après laquelle ayant été envoyez dans les corps, nous avons entierement oublié Dieu le Pere, & nous le connoiſſons ici derechef par revelation : ainſi qu'il eſt écrit : *Toutes les Na-*

Texte de ſaint Jerôme.

tions de la terre se ressouviendront du Seigneur, & se convertiront à luy. Et ailleurs en plusieurs autres endroits de l'Ecriture.]

Je croi avoir assez fait connoître ci-dessus, que ces paroles dont il se sert souvent, *quelques-uns prétendent*, ne doivent point nous arrêter, comme si c'étoit d'autres que lui qui parlâssent; car outre, comme nous l'avons déja remarqué, qu'il ne manque pas de combattre aussi-tôt l'opinion qu'il rapporte, quand ce n'est pas la sienne; ici il fait assez voir que c'est la sienne, puisqu'il ajoute: *ce qui nous oblige de reconnoître une autre vie qui a precedé celle-ci*, & que d'ailleurs j'ai déja rapporté plusieurs passages où il établit le même sentiment sans parler en tierce personne.

Qu'il nous dise presentement ce qui lui déplaît encore dans les autres. Les Origénistes, dit-il, prétendent que les Astres & les cieux sont des créatures raisonnables, capables de pecher. Voyons ce qu'il pense lui-même de cette opinion qu'il attribuë aux autres, à l'endroit où saint Paul dit: *Il faut que J.C. regne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds.* Notre Docteur ajoute. [On peut répondre à cela, qu'il n'y

a perſonne ſans peché, que les Aſtres ne ſont pas ſans peché devant Dieu, & que generalement toute creature a ſujet de trembler à l'arrivée de ſon créateur. C'eſt pourquoi on aſſure que la croix de Jeſus-Chriſt n'a pas ſeulement purifié ce qui étoit ſur terre, mais auſſi ce qui étoit au ciel.]

Texte de ſaint Jerôme.

Voici encore quelque choſe de fort curieux, & que nous ne ſçavions pas. C'eſt que les hommes ſont appellez dans l'Ecriture enfans de colere, à cauſe que leurs ames ſont dans ce corps de mort & d'humiliation. On entend bien ce langage ; un Origeniſte ne parleroit pas mieux. C'eſt pourtant ce qu'il dit en termes formels ſur ce paſſage de l'Apôtre : (*a*) *Nous étions comme tous les autres hommes par notre naiſſance enfans de colere.*

Voulez-vous voir encore ce qu'il penſe de la préexiſtence des ames ? Il vous dira que les ames ont été créées les premieres, & enſuite les corps ont été formez de terre : c'eſt au même endroit qu'il le dit en ces termes : [Remarquez ſoigneuſement que ſaint Paul ne dit pas:

Ibid.

(a) *Nos vero dicamus eſſe primum omnes homines natura filios iræ, propter corpus humilitatis & corpus mortis.* Hier. ibid.

Nous

Nous sommes la figure de Dieu, & nous sommes pétris de ses mains, mais seulement nous sommes faits de Dieu, parce que ce terme *faits de Dieu*, marque notre origine, qui a été à son image & ressemblance, & cet autre terme *pétris de ses mains*, marque ce qu'il a fait ensuite, lorsqu'il a formé nos corps avec du limon. C'est pourquoi il est dit dans le Pseaume 118. *Seigneur, vos mains m'ont fait, & elles m'ont pétri*; ce qui a été fait est mis le premier, & ce qui a été pétri vient après.]

Y a-t-il encore quelque chose qu'il veüille que nous condamnions? Qu'il le dise franchement: & nous le trouverons aussi-tôt dans ses livres; aussi-bien que dans le fond de son cœur. Je ne puis souffrir, dit-il, qu'on dise que les ames & les Anges sont d'une même nature. Voyons donc ce qu'il en pense lui-même dans ces livres qu'il nous propose comme les regles de sa foi, & les juges de ses veritables sentimens. Là où l'Apôtre dit: *Il est venu en ce monde pour annoncer la paix à ceux qui étoient éloignez, & à ceux qui étoient proches.* Notre Docteur après avoir remarqué que ce passage doit s'entendre des Juifs & des Gentils, ajoute ceci: [Au reste, cette expli-

cation est fort commune, & n'est bonne que pour le peuple, mais celui qui fera attention à ce que saint Paul a dit un peu plus haut, que J. C. avoit pacifié par son sang répandu sur la croix, & ceux qui étoient sur la terre, & ceux qui étoient dans les cieux, & tout ce qui est rapporté dans cet endroit, n'aura pas de peine à comprendre que l'Apôtre n'a jamais prétendu entendre parler des Juifs, par ceux qui sont proches, ni des Gentils, par ceux qui sont éloignez, puisque les Juifs ne sont appellez Israël que selon la chair, & nous Israël selon l'esprit: mais il verra bien que tout ce passage s'entend des Anges & des ames qui étant en guerre ont été reconciliez par le sang de J. C. dont il est dit, qu'il a réüni par son sang les choses celestes avec les terrestres, & que c'est ainsi que le Sauveur a accompli à la lettre la parabole du bon Pasteur, qui a reporté sur la montagne cette brebis malade pour la remettre avec les autres, & qui a réüni aux dix dragmes la dragme qui avoit été perduë.] Vous voyez donc qu'il ne met pas plus de difference entre la nature des Anges & celle des Ames, qu'il y en a entre une brebis & d'autres brebis, entre une dragme & d'autres dragmes.

Texte de saint Ierôme.

Quelques lignes après il ajoute : [Que si l'Apôtre dit encore, que J.C. en a agi de la sorte, afin de deux peuples de n'en faire plus qu'un seul qui soit un homme nouveau, ce qui a quelque rapport à cette premiere explication des Juifs & des Gentils, le lecteur judicieux aura soin neanmoins de l'entendre de telle sorte qu'il dise, que l'homme ayant été fait à l'image & ressemblance de Dieu, a recouvré par sa reconciliation cette forme qui lui est commune avec les Anges, & qu'ils ont à present ; forme qu'il avoit perduë par son peché ; & que cet homme nouveau est celui qui se renouvelle tous les jours, & qui doit dans la suite demeurer dans ce monde nouveau qui nous est promis.] *Texte de saint Jerôme.*

Ainsi il est constant par tout ceci, que selon notre Docteur, il n'y a pas plus de difference entre une ame & un Ange, qu'il y en a entre une brebis & une brebis, entre une dragme & une dragme & que cette même forme dont les Anges sont revêtus presentement, & que nous avions perduë par notre faute, nous la recouvrerons dans le ciel. Si donc une Ame & un Ange, selon vous, ne different ni en nature, ni en espece ; ni dans la forme, comment est-ce qu'-

un homme d'érudition tel que vous l'ê-tes, n'a point de honte de condamner ses propres sentimens sous le nom d'un autre ; sur-tout après avoir declaré que l'explication que vous donnez à ce passage de saint Paul, est le véritable sens de l'Apôtre, & non pas le sens qu'on lui donne communément ?

Texte de saint Jerôme. Mais voyons ce qu'il dit encore au même endroit [Le rétablissement du nouvel homme, ajoute t-il, sera alors parfaitement accompli, lorsque l'union des choses celestes avec les terrestres sera faite, & que nous approcherons tous de Dieu le Pere dans un même esprit, & dans une parfaite conformité de sentimens ; c'est ce que saint Paul veut faire entendre adroitement aux lecteurs sages & prudens dans une autre de ses Epîtres, qui n'est pas reçûë de tout le monde, *(a)* où il dit : Toutes ces *Hebr.* 11 personnes à qui l'Ecriture rend un témoignage si avantageux de leur foi, n'ont point reçû la recompense promise, Dieu ayant voulu par une faveur particuliere qu'il nous a faite, qu'ils ne reçûssent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur. C'est pourquoi toutes les créatures gémissent ici avec

(a) *Il veut parler ici de l'Epître aux Hebreux.*

nous qui gémissons dans cette demeure corporelle, & qui sommes dans la douleur depuis le moment de notre conception, en attendant la manifestation des enfans de Dieu; ce sera alors qu'elle sera délivrée de la vanité dont elle est esclave, & qu'il n'y aura plus qu'un troupeau & un Pasteur, & qu'on verra l'accomplissement de cette priere: Que votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel.]

Vous dites dans tous ces endroits que les choses celestes & les terrestres, c'est-à-dire, comme vous l'expliquez, les Anges & les hommes, qui n'avoient autrefois qu'une même forme, qui ne faisoient qu'une bergerie sous un même Pasteur, seront rétablis dans cet état après cette vie, parce que J.C. est venu en ce monde pour ne faire qu'un seul troupeau des uns & des autres, & qu'ainsi les hommes, c'est-à-dire les ames, seront ce que les Anges sont à present, & ce qu'elles avoient été autrefois. Comment donc après cela pouviez vous faire des railleries si fades & si ridicules de ces femmes que vous disiez battre leur ventre & leurs cuisses, en assurant qu'après la résurrection elles n'auroient plus un corps fragile, mais

qu'elles feroient femblables aux Anges, ou qu'elles feroient ce que font les Anges, puifqu'on trouve mot pour mot les mêmes chofes dans vos écrits, & dans ces écrits favorits que vous préferez à tous les autres ? Votre conduite en cela n'eft-elle pas femblable à celle d'un homme qui accuferoit un autre d'avoir fait un larcin, & qui cacheroit fous fon habit le larcin dont il accufe l'autre ? Si après avoir declâmé fortement contre ce prétendu voleur, après avoir produit des témoins contre lui, aprés avoir affuré avec ferment qu'il eft le voleur, après avoir triomphé infolemment devant les Juges, comme fi cet homme eût parfaitement été convaincu, on venoit à tirer de deffous fa robe le vol dont il s'agit, quelle confufion feroit-ce pour cet accufateur ? C'eft le cas où vous vous trouvez.

Un autre chef d'accufation que vous intentez contre nous, eft que lorfqu'on nous interroge fur toutes ces particularitez de la refurrection, au lieu de répondre promptement, nous paroiffons héfiter, & donner notre réponfe plûtôt par des fignes que par des paroles. N'eftce pas la conduite que vous attribuez à faint Paul même ? L'Apôtre, dites-vous,

paroît dans une de ses Epîtres insinuer quelque chose de semblable aux lecteurs prudents & avisez. Si saint Paul ne le declare point, mais l'insinuë seulement, & cela non pas à tout le monde, mais au lecteur prudent & avisé, quel sujet avez-vous, ô illustre Pénitent, de vous railler de nous autres, pauvres ignorans que nous sommes, si nous avoüons que nous ne sçavons pas, ou qu'il nous reste bien des doutes sur des choses que ce grand Apôtre n'a pas voulu déclarer manifestement; & si à son exemple nous insinuons seulement que cela peut être ainsi, sans oser l'assurer?

Que si on vous a revelé ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, & ce qui n'est point encore entré dans l'esprit de l'homme; si ce qui est parfait est déja accompli en vous; si ce que le reste des mortels ne voit qu'en partie, vous le voyez tout entier, à la bonne heure; élevez votre voix, prêchez-le par toute la terre, & declarez manifestement ce que l'Apôtre n'a fait qu'insinuer. Ce personnage conviendra parfaitement à un homme comme vous qui condamne aujourd'hui des choses qu'il avoit dites il y a quelques années, avoir été non-seulement insi-

nuées, mais declarées & confirmées par ſaint Paul; car tout ce que vous voulez qu'on anathématiſe preſentement, c'eſt ce que vous aviez écrit il y a quinze ans, en expliquant cette Epître de ſaint Paul, & que vous nous aviez aſſuré être la véritable penſée de cet Apôtre.

Trouverons-nous encore quelque choſe qui ſoit l'objet de ſa cenſure & de ſa condamnation? Ces gens-là, dit-il, prétendent que notre corps eſt la priſon de notre ame, & notre chair comme autant de liens dont elle eſt enchaînée. Ils diſent encore que notre ame après cette vie ne va pas au ciel, mais qu'elle s'y en retourne ſeulement comme dans un lieu où elle étoit autrefois.

Faiſons voir par ſon propre témoignage qu'il eſt lui-même dans ces ſentimens. C'eſt dans le ſecond livre de ſon commentaire ſur l'Epître aux Epheſiens,
Ephes. 3. là où l'Apôtre dit: *C'eſt pour ce ſujet que moi Paul qui ſuis le priſonnier de Jeſus-Chriſt.* Notre Docteur ajoute: [Comme il paroît par pluſieurs paſſages de l'Ecriture que le corps eſt le lien de l'ame où elle eſt renfermée comme dans une priſon, nous diſons conformément à cette vérité, que Paul étoit enchaîné par les liens du corps, & qu'il ne lui étoit pas

permis de s'en retourner dans le ciel, *nec reverti*, afin que par son moyen la prédication de l'Evangile fut portée chez toutes les Nations.]

Dans le troisiéme livre du même commentaire, là où l'Apôtre dit : *J'exerce la legation de l'Evangile dans les chaînes*. Sous le nom de *cet autre*, qu'il introduit si souvent quand il veut parler de lui-même, voici ce qu'il dit : [Un autre prétend que saint Paul a parlé de la sorte en faisant allusion à ce corps mortel qui est une prison qui nous enferme, & une chaîne qui nous tient arrêtez, qui nous empêche de sçavoir ce que nous devrions sçavoir, & qui fait que nous ne voyons les choses qu'en énigme ; mais que quand il sera sorti de cette prison, & qu'il aura brisé ses chaînes, alors il annoncera avec liberté tous les mysteres de l'Evangile. Si ce n'est que celui-là quoique captif, soit sans chaînes, sa conversation étant toujours dans le ciel, en sorte qu'on puisse dire de lui, pour vous, vous n'êtes point en prison, ni enfermé dans la chair, mais l'Esprit vous environne, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en nous.]

Dans son commentaire sur l'Epître à Philemon, là où l'Apôtre dit : *Epaphras*

qui est captif avec moi, vous saluë. Après quelques explications, notre Pénitent ajoute: [Si ce n'est peut-être, qu'il y eût ici quelque chose de mysterieux, comme quelques-uns le penseront, & que sous ce terme de captivité S. Paul voulut faire voir que lui & Epaphras étoient de veritables captifs, depuis qu'ils ont été envoyez dans cette vallée de larmes.]

Texte de saint Jerôme.

Voyez-vous comme il reconnoît cette opinion pour quelque chose de sacré & de mysterieux dans la pensée de certaines personnes, dont assurément il est du nombre, comme nous l'avons fait voir en une infinité d'endroits; mais il parle ici figurément pour éviter l'envie & la jalousie qu'on porte à ceux qui font profession de cette science mystique. Le presse-t-on de dire comment il peut accorder tant de contradictions? Voici la réponse qu'il fait. Ce sont vos affaires, dit-il, c'est à vous à voir ce qui en est. Ai-je dit que toutes choses seroient rétablies dans leur premier état? Pouvez-vous montrer un seul endroit de mes livres où il soit dit, que les hommes, les Anges, & les démons reviendroient dans leur premier poste, & neferoient plus qu'un corps sous un seul chef?

Qu'on ne fasse point violence à mes paroles. Si j'ai dit quelque chose de semblable sous le nom d'un autre, c'est sur son compte : mais si vous le trouvez sans qu'il soit attribué à une tierce personne, je veux bien qu'on me l'impute. Il faut être bien hardi pour parler de la sorte ! Qu'avons-nous donc fait dans toute cette apologie, depuis le commencement jusqu'à la fin, que de montrer distinctement ce qu'il veut qu'on lui montre à present ? Pretexte admirable pour rendre inutiles tous nos travaux ! Mais enfin accordons-lui encore ce qu'il veut, non pas pour rendre la chose plus évidente, car elle est suffisamment prouvée ; mais pour le convaincre lui-même par ses propres paroles. Dans le second livre du même commentaire, sur ces paroles de l'Apôtre : *Travaillez avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix ; vous n'êtes tous qu'un corps & un esprit ; comme vous n'avez tous été appellez qu'à une même esperance.* [On demande, dit notre Auteur, comment il se peut faire que nous ayons tous été appellez à une même esperance, puisqu'il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Pere celeste ? Et nous disons que cette unique

Ephes. 4.

Texte de saint Jerôme.

esperance est le Royaume des cieux, qui fait comme une seule maison du Pere de famille, ce qui n'empêche pas que dans une même maison il n'y ait plusieurs logemens : car autre est l'éclat du Soleil, autre est l'éclat de la Lune, & autre est l'éclat des étoiles ; ou plûtôt l'Apôtre a voulu nous marquer d'une maniere plus subtile, qu'à la fin du monde, & après la consommation des siecles, toutes choses seront rétablies dans leur premier état, lorsque tous ensemble nous ne ferons plus qu'un corps, après avoir été reformez, & devenus des hommes parfaits, & qu'on verra l'accomplissement de cette priere du Sauveur : Mon Pere, faites s'il vous plaît, que comme vous & moi ne sommes qu'un, de même ils ne soyent qu'un en nous.]

Avez-vous entendu son veritable sentiment touchant l'état où nous serons après la resurrection ? Cela est clair & net. Je pourrois rapporter une infinité d'autres passages qui en disent autant, mais je me contente d'un seul, avec lequel je finirai ce premier livre de mon Apologie.

Dans le même livre où il est dit : *C'est de lui que tout le corps dont les parties sont*

jointes & unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit par tous les vaisseaux & toutes les liaisons qui portent l'esprit & la vie, l'accroissement qu'il lui communique par l'efficace de son influence, selon la mesure qui est propre à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi, & s'édifie par la charité.

L'Interprete commence ainsi son explication. [Lorsqu'à la fin du monde nous commencerons de voir Dieu face à face, & que nous serons arrivez à la mesure de la plénitude de l'âge de J.C. lui de la plénitude duquel nous avons tous reçû, en sorte que J. C. ne sera plus en nous par parties, mais tout entier; lors, dis-je, qu'après avoir abandonné l'enfance, nous serons devenus cet homme parfait dont le Prophete parle en ces termes : *Voici un homme qui s'appelle l'Orient* ; & Jean-Baptiste en ceux-ci : *Après moi viendra un homme qui a été fait devant moi, parce qu'il étoit avant moi.* Alors nous n'aurons plus qu'une foi & une seule connoissance à l'égard du Fils de Dieu, que nous avions connu en ce monde, non pas par une même connoissance, d'une seule foi, mais selon la diversité de nos esprits & de nos entendemens : tout ce grand

Texte de saint Ierôme.

corps qui avoit été durant le temps de la vie presente, dissipé, ou plûtôt déchiré en mille pieces, sera parfaitement réuni dans toutes ses jointures: en sorte que une seule operation, une seule assistance, une seule operation d'un âge complet, fera croître également tout ce corps immense; & tous ses membres conformément à leur aptitude, recevront l'accroissement de l'âge qui leur est dû. Or tout ce grand édifice par le moyen duquel le corps de l'Eglise sera augmenté dans toutes ses parties, n'aura que la charité pour appui & pour perfection. Pour mieux comprendre ceci, posons un exemple, & supposons que toutes les creatures raisonnables sont renfermées dans un seul homme, & que tout ce qui convient à chaque partie de cet homme, convient à chaque creature raisonnable. Suposons encore que cet homme a été tellement mis en pieces, que tous ses membres n'ont plus aucune liaison. Ici sont les nerfs, là sont les os, d'un côté sont les chairs, d'un autre sont les veines; on voit les pieds jettez dans un endroit, les mains & les yeux dans un autre; en sorte que tous ses membres generalement soient dispersez & divisez; que sur ces entre-

faites il vienne un Medecin ſi habile, qu'il vaille bien l'Eſculape de la Fable pour donner la vie à ceux qui l'ont perduë, la premiere choſe qu'il fera, ſera de raſſembler tous ces membres, de les remettre dans la place que chacun doit occuper, & de les rejoindre enſemble par quelque baûme merveilleux qui nous eſt inconnu, afin de n'en faire qu'un corps. Juſqu'ici, ce me ſemble, la comparaiſon eſt aſſez juſte pour faire entendre une partie de ce que nous voulons; ſervons-nous d'un autre exemple pour faire comprendre le reſte. On voit un enfant croître & arriver d'une maniere imperceptible à un âge parfait. Les mains s'allongent, les pieds reçoivent leur accroiſſement, le ventre ſe dilate, les épaules s'élargiſſent, ſans que les yeux s'en apperçoivent; enfin toutes les parties du corps croiſſent de telle maniere juſqu'à ce qu'elles ayent acquis leur juſte proportion, qu'elles paroiſſent neanmoins croître plûtôt pour tout le corps que pour elles-mêmes. Il en ſera ainſi lorſque Dieu à la fin du monde rétablira toutes choſes dans leur état, lorſque J.C. le veritable Medecin viendra pour guérir ce grand corps de l'Egliſe, dont toutes les par-

ties sont presentement dechirées & mises en pieces, chacun sera guéri selon la mesure de sa foi, & de la connoissance qu'il aura euë du Fils de Dieu, de cette connoissance, dis-je, qu'il avoit euë autrefois, mais qu'il avoit ensuite cessé d'avoir lorsqu'il a été envoyé en ce monde, & il commencera d'être tout de nouveau ce qu'il avoit déja été auparavant, non pas comme quelques-uns le prétendent, que les hommes deviennent des Anges, mais que chaque membre de ce grand corps reprenne sa place & son emploi; par exemple, le diable sera tout de nouveau ce qu'il avoit été dans le moment de sa création; l'homme qui avoit été chassé du paradis, y rentrera tout de nouveau pour en avoir soin, comme il faisoit auparavant. Or toutes ces choses s'accompliront de telle maniere, que tous ces membres mystiques seront unis ensemble par la charité comme par un baûme celeste, & tandis qu'un membre se réjoüit de voir un autre membre parfaitement guéri, le corps de J. C. c'est-à-dire, toute la premiere Eglise habitera dans la Jerusalem celeste, que l'Apôtre dans un autre endroit appelle la mere des Saints.]

Voilà, M. le Docteur, l'excellente

doctrine que tous les Romains lisent aujourd'hui dans vos ouvrages, & que vous leur ordonnez de lire. Vous voulez qu'ils apprennent que toutes les créatures raisonnables, qu'on doit, dites-vous, se figurer comme un seul homme, doivent être tellement rétablies & réünies en un seul corps, comme le pourroient être les membres d'un homme déchiré & mis en pieces, si un sçavant Esculape avoit entrepris de les réünir. Vous assignez divers emplois à tous ces membres qui ne font qu'un corps d'une seule nature, & ce grand corps general il vous plaît de l'appeller le corps de J.C. & l'Eglise primitive. Vous n'oubliez pas de donner place dans ce corps à l'Ange apostat & à tous les diables, qui, selon vous, seront rétablis dans cet heureux état où ils étoient au moment de leur création. L'homme aussi qui est un autre membre de ce corps mystique, reprendra ses premieres occupations dans le paradis terrestre, qu'il cultivera comme il faisoit autrefois; & vous dites toutes ces choses non plus sous des noms empruntez, ni sous une tierce personne, comme vous aviez coûtume de faire lorsque vous vouliez vous dérober à la vûë du

lecteur vos opinions secretes, mais hardiment, & sans aucun détour, afin que tout le monde sçache qu'il ne vous reste plus aucun doute sur des choses si sublimes & si mysterieuses, comme en avoit temoigné en traitant de ces matieres cet Origene dont vous ne sçauriez plus nier que vous ne soyez le disciple, dans le temps même que vous dites l'avoir abandonné. Vous, beaucoup plus éclairé, vous prononcez ces oracles avec autant de hardiesse & d'assurance que si c'étoit un Ange qui parlât par la bouche de Daniel, ou J.C. même par celle de saint Paul. Vous êtes cet Esprit celeste que Dieu a envoyé en ce monde pour reveler aux mortels les secrets les plus impénétrables de l'autre vie.

Mais en agissant de la sorte, n'est-ce pas comme si vous disiez : Ecoutez-moi, peuple fidele choisi par J.C. Ne croïez rien de tout ce que les anciens vous ont dit : Ne vous amusez point à recevoir ce qu'Origene toujours plein de doutes, vous a laissé touchant la conduite de Dieu sur ces creatures ; si Clement ; si cet autre Disciple des Apôtres, ou cet ancien Théologal de l'Eglise d'Alexandrie, qui a été le maître d'Origene ; si Gregoire du Pont, ce modele de toutes

les vertus apoſtoliques ; ſi cet autre Gregoire de Nazianze, ſi ce Didime ſi éclairé, qui ont été l'un & l'autre nos premiers maîtres, & les plus ſçavans hommes en Théologie qui ayent jamais paru dans l'Egliſe ; ſi, dis-je, tous ces grands hommes vous ont enſeigné quelque choſe ſur les myſteres dont nous venons de parler, ne les croyez pas, ils étoient dans l'erreur auſſi-bien qu'Origene : mais ils méritent qu'on leur pardonne, parce que moi-même j'ai erré autrefois comme eux, & comme j'en fais pénitence aujourd'hui, on doit auſſi me le pardonner. Pour ce qui eſt d'Origene, quoi qu'il n'ait dit que ce que je viens de dire, quand même il s'en ſeroit repenti, il ne mérite aucun pardon. Au contraire il faut qu'il ſoit puni pour tous, parce qu'il eſt la cauſe de tout le mal. C'eſt de lui que nous avons pris tout ce que nous diſons, tout ce que nous écrivons, tout ce qu'il y a de ſçavant dans nos ouvrages ; & ſi d'un bon original Grec nous en avons fait un méchant livre Latin ; c'eſt lui auſſi qui en eſt la cauſe. Que perſonne donc n'écoute tous ces rêveurs. Recevez ſeulement ce que vous trouverez dans mes commentaires, & ſur-tout dans ceux

que j'ai faits ſur l'Epître aux Epheſiens.
C'eſt là-où aprés avoir refuté ſolidement toutes les opinions d'Origene, j'ai declaré comme autant d'articles de foi dont vous ne pouvez vous écarter ſans être hérétiques : Que la reſurrection de la chair ſe fera de telle ſorte, que les corps ſeront changez en ames, & les femmes en hommes ; que les ames étoient déja dans le ciel avant la création du monde, & qu'elles en ont été tirées pour être envoyées dans ce corps de mort, & dans cette vallée de larmes, à cauſe de certaines raiſons que Dieu ſeul connoît ; qu'à la fin des ſiecles toutes les créatures raiſonnables ſeront réünies en un ſeul corps comme elles étoient auparavant, en ſorte que l'homme retournera dans le paradis terreſtre dont il avoit été chaſſé, & tous les Anges apoſtats ſeront rétablis dans leur gloire, & par conſequent ſeront au deſſus des Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, qui n'étant que des hommes, ſeront comme le premier homme dans le paradis terreſtre, afin que tous enſemble ne faſſent qu'une Egliſe celeſte, telle qu'elle étoit au commencement, & que chaque membre de ce corps myſtique exerce l'emploi qui convient à ſa nature.

C'eſt par là que le corps de J. C. ſera parfait. Si vous croyez fermement toutes ces choſes, ô mes fideles diſciples, & qu'en même temps vous condamniez Origene pour en avoir dit de ſemblables, tenez-vous aſſûrez de votre bonheur éternel, vous êtes les plus prudens de tous les hommes. Demeurez fermes ſur ce que je vous dis. Adieu, portez-vous bien.

A-t on jamais vû de pareilles momeries? Quoi! vous vous imaginez qu'on ne s'apperçoit pas, que vous ne dites dans votre dernier écrit adreſſé à Pammaque, que vous vous repentez d'avoir été Origeniſte, qu'afin d'en impoſer à ceux à qui vous écrivez, & les tromper plus facilement? Car ſi vous vous repentiez veritablement de votre faute, comme vous le devriez, que ne feriez-vous point pour retirer de la damnation tant d'ames que vous avez ſéduites durant pluſieurs années par des ouvrages empoiſonnez & pleins d'erreurs, comme vous le reconnoiſſez? Mais quel moyen que votre penitence puiſſe profiter à d'autres, puiſque dans ce même écrit où vous faites en même temps le perſonnage de pénitent, d'accuſateur, & de juge, vous renvoyez encore vos au-

diteurs à la lecture des choses que vous condamnez ? Enfin quand cela ne seroit pas ainsi, vous vous êtes fermé vous-même toutes les voyes de pardon depuis même votre repentir. Car que faites-vous ? D'un côté, vous dites qu'Origene s'est repenti d'avoir avancé toutes ces erreurs, & qu'il en a demandé pardon à Fabien qui étoit alors assis sur la chaire de saint Pierre, par un écrit qu'il luy a adressé; d'autre part, après une pénitence si publique, & cent cinquante ans après la mort de cet illustre pénitent, vous l'appellez encore en justice, vous lui faites son procès, vous le condamnez. Comment donc voulez-vous qu'on vous pardonne des erreurs que vous avancez comme lui, quoi que vous disiez aussi comme lui, que vous vous en repentez. Si ce prétendu coupable après son repentir ne mérite pas de pardon; vous avez écrit comme lui, vous vous êtes repenti comme lui; vous devez donc ou être absous ensemble, ou être condamnez ensemble nonobstant vos repentirs.

Souvenez-vous de ce qui est dit dans l'Evangile. Les Juifs presenterent à J.C. une femme convaincuë d'adultere, afin de voir le jugement qu'il en feroit. Le

Sauveur du monde plein de misericorde & de bonté envers les pecheurs, ne fit autre chose que de dire : Celui d'entre vous qui est sans peché lui jette la premiere pierre. Ces Juifs quoi qu'impies & incrédules, ne purent souffrir les reproches de leur conscience, & ils eurent honte, étant eux-mêmes pecheurs, de s'élever contre une pecheresse, de crainte qu'en la condamnant ils ne se condamnassent eux-mêmes. Ainsi ils se retirerent tous les uns après les autres. Un des voleurs qui étoit attaché à la croix auprès de J. C. voyant son compagnon insulter à ce divin Sauveur, lui fit ce reproche : N'as-tu point de honte d'insulter à un homme qui est condamné comme toi à un même supplice ? Et vous, moins équitable que ces Juifs & que ce voleur, vous condamnez impitoyablement dans les autres ce qui se trouve en vous, sans pouvoir rougir avec ceux-là, ni vous adoucir avec celui-ci.



Second livre de l'Apologie de Rufin.

APOLOGIE POUR RUFIN Prêtre d'Aquilée.

SECONDE PARTIE.

NOus avons fait voir dans la premiere partie de cette Apologie qu'il est lui-même coupable de toutes les erreurs qu'il nous impute touchant la foy; & pour l'en convaincre, nous n'avons eu besoin que de son propre témoignage. Il nous sera plus facile presentement de passer aux autres chefs d'accusation qu'il intente contre nous.

Un des principaux, est que nous sommes des parjures, & que pour ne point reveler les secrets de notre secte qui nous unit, dit-il, à Origene, nous ne faisons point difficulté de faire de faux sermens; que c'est même un des points de notre doctrine; que dans ces occasions il en faut faire; & qu'il a découvert ce mystere d'iniquité dans le sixiéme livre des Stromates, ce que personne avant lui depuis tant de siecles n'avoit jamais pû découvrir.

Je le ferois rire sans doute si je faisois ici serment sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que je suis innocent de ce reproche.

proche. Il ne manqueroit pas de dire que les gens de notre ſexe ſont accoûtumez aux faux ſermens. Mais j'ai une voie plus courte & plus facile pour le convaincre de menſonge : car je puis prouver très-aiſément que je n'ai jamais vû ce ſixiéme livre des Stromates dont il parle, & que perſonne ne me l'a jamais prêté. Ainſi comme je ne puis pas m'excuſer ſur une choſe que je ne ſçai pas, il eſt auſſi impoſſible qu'on m'accuſe d'une choſe que j'ignore entierement juſqu'à ne pas ſçavoir ſi elle eſt au monde.

Il pouſſe la calomnie plus loin, & prétend que ce précepte qui oblige tout le monde de dire la verité à ſon prochain ne nous regarde pas, parce que nous ne donnons la qualité de prochain qu'aux parfaits, c'eſt-à-dire à nos diſciples; par conſéquent nous ne ſommes point tenus de dire la veritéaux autres; ce ſeroit jetter le Saint aux chiens, & les perles précieuſes devant les pourceaux. Telle eſt l'accuſation, voyons ſi elle ne convient pas mieux à l'accuſateur qu'à nous.

Dans le ſecond Livre de ce Commentaire choiſi entre tous les autres, ſur ces paroles de ſaint Paul : *Eloignez-vous*

Ephes. 4. *de tout mensonge, & que chacun parle à son prochain dans la verité, parce que nous sommes membres les uns des autres*, voici ce que dit notre accusateur. [Comme l'Apôtre étoit parfait, il ne parloit de la sagesse, comme il dit lui-même dans une de ses Epîtres, qu'aux seuls parfaits. Ce qu'il ordonne donc ici, est que chacun s'entretienne des véritez éternelles avec son prochain, & qu'il lui explique les mysteres de la Religion, conformément à cette parole du Prophete, *le jour a annoncé la parole au jour, & la nuit a appris la science à la nuit.* C'est-à-dire, que les choses claires & lumineuses, il faut les faire entendre à ceux qui méritent d'être appellez *la lumiere du monde.* Mais pour ceux qui ne sont que ténébres, & qui vivent dans la nuit & dans l'épaisseur des nuages, il ne faut leur dire que des choses obscures, cachées sous un voile mysterieux : car c'est d'eux qu'il est dit : *le nuage est sous ses pieds*, sans doute sous les pieds de Dieu, puisque nous voyons que Moyse sur le mont Sinaï entra dans la nuée obscure où étoit Dieu. Ainsi le sens de l'Apôtre est que chacun parle à son prochain des mysteres divins avec verité, mais aussi avec cette précaution qu'on ne donne

Texte de saint Jerôme.

pas le Saint aux chiens, ni les perles précieuses aux pourceaux, parce qu'il ne faut introduire aux noces de l'Epoux que ceux qui sont bien fournis de l'huile de la vérité.] Voyez presentement si dans tout ce qu'il écrit contre nous il condamne autre chose que lui-même & ses propres ouvrages. Si ses ennemis vouloient décrier sa personne & ses livres, ils n'auroient qu'à se servir de ses propres paroles. Changez seulement les noms, & sa lettre à Pammaque est une juste accusation contre lui-même ; il n'y a personne à qui les crimes qu'il impose aux autres conviennent mieux qu'à lui. Il nous en fait un de ce que nous ne voulons pas, dit-il, parler des mysteres les plus relevez de notre Religion aux ignorans & aux petits esprits ; de ce que nous parlons obscurement des choses obscures & indécises qu'il n'a pas encore plû à Dieu de nous reveler ; & vous venez d'entendre que c'est ce qu'il enseigne lui-même qu'il faut faire. Ainsi il condamne ce qu'il veut qu'on observe, il reprend ce qu'il fait lui-même ; il déteste une conduite qu'il veut qu'on tienne. Heureux les disciples d'un tel maître !

Mais puisqu'il s'agit ici de parjure, &

qu'il n'a point de honte de m'en accuser, comme si j'en étois coupable, & que j'enseignasse aux autres que ce crime est permis ; sans m'amuser à ce qu'il dit, ni à ce qu'il fait, je l'abandonne à son propre jugement, & je vais manifester à toute la terre ce que je pense du parjure. Je declare donc devant Dieu & devant les hommes, qu'après que Notre Seigneur Jesus-Christ a dit dans son Evangile : *On vous a enseigné autrefois qu'il ne falloit point être parjure, mais qu'on étoit obligé d'accomplir les sermens qu'on avoit faits : & moy je vous dis, de ne point jurer du tout.* Quiconque après cela enseigne qu'on peut se parjurer pour quelque cause que ce puisse être, je dis que c'est un hérétique & un excommunié, & je lui dis anathême.

Mais après avoir declaré si autentiquement mes sentimens sur le parjure, je vous prie d'avoir la patience de considerer attentivement la conduite de cet homme, qui n'a point de honte de publier que dans nos assemblées secretes, nous enseignons qu'on peut se parjurer. Car cette parole de J. C. est véritable : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres :* & ailleurs, *l'arbre se connoît par ses fruits.* Si donc nous avons été élevez

dans cette abominable doctrine, si nos maîtres nous ont appris que c'étoit un point de Religion que de se parjurer; si cet arbre pestilentiel du parjure a été planté parmi nous, il est impossible que depuis tant de siecles, depuis la mort d'Origene & de Clément Alexandrin, qu'il veut que nous regardions en ce point comme nos maîtres, cet arbre n'ait produit quelques fruits. Or on lui donne ici le défi à la face du ciel & de la terre, de pouvoir produire aucune preuve autentique, qu'aucun des nôtres ait jamais été trouvé en parjure. Quant à moi à qui il en veut particulierement dans ses écrits, & qu'il tâche de diffâmer par toutes ces calomnies, je ne veux pas rendre aucun témoignage en ma faveur, je ne dirai pas que bien loin de faire un parjure, lorsqu'il s'agit seulement dans quelque necessité pressante, de faire un serment, je tremble de toutes les parties de mon corps, & si je viens à le faire, je me croi coupable d'une grosse faute, Je ne dirai point toutes ces choses; mais enfin soit qu'en cela je sois dans l'erreur, soit que de mon naturel je sois trop timide, je le défie de prouver que je sois coupable du crime dont il m'accuse. . . .

Il ne me sera pas si difficile de prouver qu'il en est lui-même coupable. Je n'aurai recours pour cela ni à la calomnie, ni à des bruits populaires, ni à des preuves équivoques, comme il fait à notre égard, je ne ferai que produire ses propres écrits, & le convaincre par luy-même, afin que de la honte qui lui en reviendra il ne puisse en rejetter la cause sur ses ennemis.

Du temps qu'il demeuroit à Rome il s'avisa d'adresser à Eustoquie un petit livret, sous pretexte de lui apprendre à bien garder sa virginité. Cet ouvrage ne parut pas plûtôt dans le monde, que les payens, les apostats, les ennemis de l'Eglise, & generalement tous ceux à qui le nom Chrétien est odieux, s'empresserent d'en tirer copie, parce qu'il y déchiroit tellement toutes les differentes professions du Christianisme, sans épargner ni les Prêtres, ni les Moines, ni les Vierges consacrées à Dieu, ni les veuves, ni les personnes mariées, que tous les crimes dont les payens nous avoient autrefois faussement accusez, paroissoient non-seulement veritables, mais qu'on eût dit qu'il s'en commettoit encore de beaucoup plus grands parmi nous,........ Or c'est dans cet

ouvrage qu'on voit que non-seulement les parjures lui sont permis, mais qu'il n'a pas même de honte de faire connoître qu'il en commet, & de les publier; car ayant dit à Eustoquie qu'il n'est pas permis à un Chrétien de lire les Auteurs profanes, il s'écrie : Qu'il fait beau voir un Horace avec un Pseautier, un Virgile avec les saints Evangiles, un Ciceron avec les Epîtres de saint Paul? Ne seriez-vous pas un sujet de scandale à vos freres, si en entrant dans votre chambre ils vous voyoient appliquée à de telles lectures, & couchée pour ainsi dire entre les bras de l'idolatrie? Là-dessus il rapporte une chose qui luy étoit arrivée à lui-même. Il dit que quelque temps après sa conversion, quoi qu'il eût entierement renoncé au monde, il n'avoit pû cependant renoncer à la lecture des Auteurs prophanes. Mais qu'un jour il fut ravi en esprit devant le Tribunal de J. C. & frappé en même temps d'un si grand éclat de lumiere qui provenoit de la gloire de tous ceux qui environnoient son trône, qu'il se jetta par terre, sans oser lever les yeux. On lui demanda aussi-tôt qui il étoit, & il répondit qu'il étoit Chrétien. Chrétien! reprit le Juge, vous mentez. Vous êtes

Hier. ep. 22. nunc 18.

Ciceronien, & non pas Chrétien : car votre cœur est là où est votre trésor. A ce reproche, dit-il, je demeurai interdit, & parmi les coups d'étrivieres qu'on me donnoit, (car le Juge avoit déja ordonné qu'on déchirât mes épaules à coups de foüet,) j'étois encore plus tourmenté par les reproches de ma conscience. Je me mis pourtant à crier de toutes mes forces : Pardon, misericorde, Seigneur, ayez pitié de moi, & l'on n'entendoit que ces cris qui faisoient presque autant de bruit que les coups qu'on me donnoit : enfin tous les assistans s'étant jettez aux pieds du Juge, ils demanderent pardon pour moi, disant que c'étoit une faute de jeunesse, qu'il falloit me donner du temps pour en faire pénitence, & que si à l'avenir je lisois jamais des livres profanes, on me puniroit sans misericorde. Moi, qui pour me délivrer du triste état où je me trouvois en aurois promis beaucoup davantage, je commençai à jurer & à faire ce serment : Oui, Seigneur, si jamais on trouve chez moi aucun Auteur profane, & si jamais j'en lis aucun, dites que je suis un apostat : je veux passer pour un homme qui vous a renié, qui a renié sa foi & sa religion. A ces paroles on me laissa al-

ler, & je revins à moi-même. (*a*)

L'avez-vous entendu ce nouveau, cet horrible serment sorti de sa propre bouche ? Aux pieds de J. C. devant le tribunal de son Juge, en présence de tous les saints Anges qui ont demandé pardon pour lui, au milieu des grands coups qu'on frappoit sur ses épaules ? Il jure que non-seulement il ne lira plus de livres profanes, mais qu'il n'en gardera même aucun chez lui ; cependant qu'on lise tout ce qu'il a écrit depuis ce temps-là, y trouvera-t-on une seule page qui ne fasse voir qu'il est encore Ciceronien ? Y a-t-il aucun de ses ouvrages où l'on ne trouve ces belles expressions, si dignes d'un Docteur Catholique, *notre Tullius, notre Flaccus, notre Virgile.* On le voit par-tout, pour se donner du relief, & passer pour un homme d'une grande érudition, citer un Chrisippus, un Aristide, un Empedocle, & tant d'autres Auteurs Grecs qu'il jette aux yeux des lecteurs comme de la fumée pour les aveugler. Il ne fait pas

(a) *Saint Jerôme n'avoit rapporté ceci que comme un songe qui avoit fait quelque impression sur lui, mais qui n'étoit toujours qu'un songe. Ainsi Rufin a tort de s'en servir pour l'accuser de parjure.*

même difficulté de citer des livres qu'il n'a jamais lûs, & qu'il n'a jamais pû lire, puiſqu'ils n'ont jamais été, tels ſont les livres de Pythagore, comme ſi ce n'étoit pas encore aſſez violer ſon ſerment que de lire les livres profanes que nous avons, & qu'il fallut pour mettre le comble à ſon parjure citer même ceux que nous n'avons pas? Choſe étrange! On trouve preſque plus de paſſages & de citations d'Auteurs profanes dans ſes écrits, qu'on n'en trouve des Prophetes & des Apôtres. Dans ſes lettres mêmes à de jeunes filles & à de petites femmelettes qui ne devroient être inſtruites que par les oracles des ſaintes Ecritures, & qui ne peuvent être édifiées d'autres choſes, il n'a pas de honte d'y inſerer des extraits de ſon Ciceron & de ſon Virgile.

Venons preſentement à ſon Traité, De la meilleure maniere de traduire, où à l'exception du titre il n'y a rien de bon, puiſqu'il y traite d'hérétique ceux avec qui il a aujourd'hui plus de liaiſon que perſonne, & tombe par là dans la malédiction fulminée par notre Apôtre contre ceux qui mangent des viandes qu'ils ont reconnu être défenduës par la loi de Dieu. Je dis notre Apôtre; car

pour ses Apôtres à lui, c'est Flaccus, c'est Tullius. Dans ce Traité donc où il entreprend de prouver qu'il est contre la raison & contre le bon sens de vouloir traduire un Auteur mot à mot, comment a-t-il osé y inserer des chapitres entiers de Ciceron ? N'est-ce pas lui qui avoit dit : Quel scandale de voir Horace avec un Pseautier, Virgile avec les saints Evangiles, Ciceron avec les Epîtres de saint Paul. Quelle édification pour un Chrétien qui entreroit dans votre chambre, & qui vous verroit lire des livres payens ? Paroles qui l'accusent & le convainquent d'idolâtrie ; car si c'est un crime à un Chrétien de lire seulement ces sortes de livres, c'en est un sans doute beaucoup plus grand de les transcrire.

Mais parce que celui qui panche du côté de l'idolâtrie n'est pas pour cela censé tout d'un coup être un profane & un payen, à moins qu'il n'ait renoncé à J. C. afin qu'il ne manquât rien à son idolâtrie, rien qui pût l'excuser d'être un payen, il declare avec serment, en presence de J. C. même, devant son tribunal, devant tous ses Anges qui sont les ministres de ses volontez ; il declare donc, dis-je, qu'on le prenne pour un

apoſtat qui a renoncé à J. C. s'il lit jamais les livres des payens, ou s'il en retient un ſeul dans ſa maiſon : & maintenant on voit que non ſeulement il les a chez lui, & qu'il les lit, mais qu'il les tranſcrit, & ce qui eſt de plus ſcandaleux, il les fait pour ainſi dire aller de pair avec les livres ſacrez, & par un honteux mêlange du ſaint & du profane, il farcit des livres qui traitent des dogmes de la Religion & de matieres purement eccleſiaſtiques, d'une litterature toute payenne. Quelle édification ! Ce que j'avance eſt ſi public, & ſi connu de ceux qui liſent ſes ouvrages, que je croirois perdre le temps que de m'amuſer à en apporter d'autres preuves.

Un homme ainſi convaincu de parjure, & du plus ſcandaleux parjure qui fut jamais, eſt bien dans la neceſſité de chercher quelque excuſe pour couvrir ſa honte. Que dit-il donc à cela ? Il eſt vrai, répond-il, que dans ma jeuneſſe je m'amuſois à lire ces ſortes de livres, mais à préſent je ne les lis plus. Si on trouve donc tant d'extraits des Auteurs payens dans mes ouvrages, c'eſt que j'ai la memoire heureuſe, & que je pourrois rapporter des pages entieres des livres

que j'ai lûs autrefois. Quelle excuse ! En vérité si quelqu'un exigeoit de moi presentement que je luy prouvasse qu'il faisoit nuit avant le lever du Soleil, ou que cet astre avoit éclairé cet hémisphere avant son coucher, ne serois-je pas plûtôt en droit de lui demander moi-même raison de son doute, que lui, de me demander des preuves d'une chose dont personne ne doute ?

Je pourrois donc en agir de même dans cette occasion, puisque tout ce que je viens d'avancer n'est pas moins connu de tout le monde que lever du Soleil avant qu'il se couche. Mais comme l'affaire est de consequence ; qu'il s'agit ici de l'honneur & de la réputation d'une personne ; qu'il s'agit d'une accusation de parjure ; qu'il s'agit de sçavoir si un Chrétien a renoncé J. C. il est juste de ne le pas condamner legerement, & sans des preuves si évidentes qu'elles soient sans replique. Ainsi nous nous garderons bien de suivre son exemple, & de l'imiter dans sa conduite, lui qui condamne les personnes sans les avoir interrogées, & sans avoir reçû leur réponse. Non-seulement sans avoir reçû leur réponse, mais sans qu'elles soient presentes. Non-seulement sans qu'elles soient presentes,

mais lorsqu'elles ne sont plus en ce monde. Non seulement lorsqu'elles ne sont plus en ce monde, mais après qu'il les a élevées durant toute sa vie jusques au ciel par les loüanges qu'il leur a données. Non seulement après leur avoir donné autrefois tant de loüanges, mais après s'être glorifié de les avoir eu pour maîtres, & d'avoir été leur disciple. Comment est-ce que de tels juges ne redoutent pas cette terrible sentence de Notre Seigneur: *Vous serez mesurés avec la même mesure dont vous vous êtes servis pour mesurer les autres?* Mais quoi! Tout inutile qu'est un surcroît de preuves, sur-tout à ceux qui ont lû ses ouvrages, je ne laisserai pas en faveur des autres que d'en apporter de nouvelles, & de produire ici un témoin qu'il ne pourra plus recuser, car c'est lui-même. Ecoutons ceci, rien n'est plus curieux.

Après qu'il eut composé son livre contre Jovinien, je pris la liberté de lui remontrer que je m'étonnois que dans un livre qui devoit être tout de pieté, & où il s'agissoit de défendre la virginité de la Mere de Dieu, on n'y vit que des autoritez profanes, des extraits continuels des livres des payens, & presque rien des livres sacrez. Le venerable

vieillard Domnion d'heureuse memoire lui fit les mêmes remontrances ; & voici la réponse qu'il lui fit : Qu'il n'étoit pas possible qu'un homme comme lui qui possedoit toutes les sciences, fut tombé dans l'erreur ; & après lui avoir fait une longue énumeration de toutes les differentes especes de sillogismes, & des differentes méthodes de composer un discours d'Orateur, inconnuës, dit-il, à son censeur, il ajoute : [Suis-je donc un insensé d'avoir crû que je ne pouvois apprendre toutes ces choses sans le secours des Philosophes Payens ? Ai-je eu tort de choisir dans cet ouvrage un style plus capable de confondre mon adversaire, que d'instruire les autres ? Ce seroit donc en vain que j'aurois tant sué à traduire les Commentaires d'Alexandre ? Voudriez-vous que le sçavant Porphyre mon maître ne m'eût rien appris en m'instruisant dans sa Logique ? Et pour ne plus parler des sciences humaines, ce seroit donc aussi en vain que j'aurois eu pour maîtres dans les saintes Ecritures Gregoire de Nazianze, & le celebre Didyme ?]

Texte de saint Jerôme dans sa lettre à Domnion.

Voilà cet homme qui avoit promis avec serment à J.C. qu'il vouloit passer pour un apostat & pour un parjure

s'il lisoit jamais les livres des Payens; non seulement s'il les lisoit, mais s'il en conservoit même un seul dans sa cellule ! Au moins devoit-il pour son honneur ne point parler de Porphyre qu'on sçait avoir été l'ennemi particulier de J. C. & avoir fait tous ses efforts pour renverser la Religion Chrétienne par ses écrits. C'est pourtant ce malheureux qu'il se glorifie d'avoir eu pour maître, & pour introducteur dans la Logique. Il ne peut pas dire ici, qu'il avoit déja appris toutes ces sciences profanes dans ces Auteurs avant le serment qu'il fit à J. C. puisque ces Auteurs sont Grecs, & qu'il ne sçavoit pas alors, non plus que moi, un seul mot de Grec. C'est depuis son serment, depuis ces promesses si solemnelles faites à J. C. qu'il a lû Porphyre & Alexandre. Mais pourquoi nous amuser ici à tous ces vains raisonnemens ? On ne se moque point deDieu, & tous les syllogismes d'Alexandre ne lui serviront de rien pour se défendre à son jugement.

Je m'apperçois, mon cher frere, que vous avez fort mal pris vos mesures en choisissant Porphyre pour votre introducteur. Hélas ! où voulez-vous que ce perfide vous conduise ? Là où il est ! Ce

n'eſt que pleurs & grincemens de dents en ce lieu. C'eſt là où les apoſtats, les ennemis de Dieu & les parjures ſont releguez. Croyez-moi, vous avez pris là un très-mauvais introducteur. Nous ferions bien mieux l'un & l'autre de prendre pour introducteur celui qui conduit ſes enfans au Pere celeſte; & qui a dit: *Personne ne peut venir au monde que par moy.* Si vous le croyez, mon cher frere, je vous plains; & ſi vous ne le croyez pas, je vous plains encore dávantage de voir les peines que vous vous donnez d'aller chercher dans de vieux parchemins pourris des raiſons qui faſſent ſoupçonner les autres d'être des parjures, tandis que ce crime ne ſort pas de votre bouche, & que vous êtes vous-même coupable de ce crime depuis tant d'années. Ne pourroit-on pas vous appliquer avec juſtice ces paroles de l'Apôtre: Vous qui portez le nom de Juif, qui vous repoſez ſur la loi, qui vous glorifiez des faveurs de Dieu, qui connoiſſez ſa volonté, & qui étant inſtruit par la loi, ſçavez diſcerner ce qui eſt de plus utile. Vous vous flatez d'être le conducteur des aveugles, la lumiere de ceux qui ſont dans les tenebres, le Docteur des ignorans, le maître des ſimples &

Ioan. 14

Rom. 2.

des enfans, comme ayant dans la loy la regle de la ſcience & de la verité : & cependant vous qui inſtruiſez les autres, vous ne vous inſtruiſez pas vous même; vous qui publiez qu'on ne doit point dérober, vous dérobez; vous qui dites qu'on ne doit point commettre d'adultere, vous commettez des adulteres; vous qui avez en horreur les idoles, vous faites des ſacrileges, & le plus horrible des ſacrileges, un parjure aux yeux de J. C. même, & êtes cauſe par là, ce qui eſt digne de larmes, que le ſaint nom de Dieu eſt blaſphêmé parmi les nations.

Paſſons à d'autres choſes, pourvû qu'il veuille bien avoüer qu'il eſt lui-même ſuffiſamment atteint & convaincu de parjure. Sa propre conſcience l'en convainc aſſez : mais ſi malgré tant de preuves il perſiſtoit encore à le nier, nous avons des témoins irreprochables qui le lui ſoutiendront en face, ce ſont tous nos freres du monaſtere du mont des Olives, qui lui ont ſouvent tranſcrit pluſieurs dialogues de Ciceron pour ſon uſage. J'en ai moi-même tenu les cahiers entre mes mains, & les ai relûs & corrigez à la priere qu'il m'en a faite. J'ai même appris d'eux qu'il les

païoit plus grassement pour ces sortes d'écritures, qu'il ne faisoit pour transcrire des livres sacrez. Niera-t-il encore qu'étant venu un jour de Bethléem à Jerusalem, il laissa son porte-feüille dans ma chambre, où je trouvai un dialogue de Ciceron, & un autre en Grec de Platon, & que ce porte-feüille est resté long-temps dans mon cabinet? Mais pourquoi m'amuser à prouver des choses qui sont plus claires que le jour? Comme si tout le monde ne sçavoit pas que ces dernieres années il enseignoit encore la Grammaire à des enfans dans son monastere de Bethléem, & leur faisoit expliquer Ciceron, Virgile, & tous les Poëtes profanes, quoi que ces enfans ne lui eussent été confiez que pour les former dans la pieté & dans la crainte de Dieu, afin que personne n'ignorât sur la terre que celui qui s'étoit engagé à J. C. par un serment solemnel de ne jamais lire d'Auteurs payens, étoit devenu le maître des sciences profanes, & faisoit gloire de les enseigner aux autres.

Voyons ce qu'il a encore à nous reprocher. Il dit que toutes ces opinions dont nous avons parlé dans la premiere partie de cette Apologie, sont des opinions de Payens. Mais voici sa condam-

nation. Il appelle opinions de Payens, des ſentimens répandus dans tous ſes ouvrages. Il ſe trompe; mais prêtons-lui la main, pour ſe relever, car il ne faut pas trop le preſſer; & tandis qu'il eſt tout occupé à remplir ſes écrits de fleurettes de Rhétorique, & à chercher des calomnies pour perdre ſes freres, il ne ſe ſouvient plus de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait. N'allez pas, mon cher frere, porter contre vous temerairement une ſentence de condamnation où il n'eſt point neceſſaire. Non, non, ni vous, ni Origene, vous ne ſerez point Payens pour avoir dit, dans la vûë de défendre la cauſe de Dieu, & démontrer ſon équité dans toute ſa conduite contre ceux qui attribuent tous les évenemens de cette vie à une fatalité chimerique; que l'inégalité des conditions des hommes en cette vie vient de l'inégalité des mérites que les ames avoient déja dans le ciel avant de venir en ce monde, ni d'avoir avancé, qu'il étoit de la bonté de Dieu, de rétablir toutes les creatures à la fin du monde dans l'état où elles étoient avant leur chûte, en ſe contentant de les avoir punis durant pluſieurs ſiecles par de longs ſupplices proportionnez à leurs fautes, mais qu'il fera

enfin cesser, parce qu'il les punit en pere, & comme un Medecin charitable, pour les guérir, & non pas comme un furieux qui ne met point de bornes à sa colere; Dieu n'étant point sujet à toutes ces passions. C'est au Seigneur à voir si toutes ces choses que vous venez d'avancer sont conformes à la vérité. Mais permettez-moi de vous dire, que pour les avoir avancées je ne vous regarderai pas comme un impie, ni comme un Payen, sur-tout si vous ne l'avez fait, ainsi que vous nous en assurez, que dans la vûë de défendre la Justice divine, & d'empêcher les hommes de blasphêmer contre elle.

Ainsi, mon cher frere, ne vous troublez point, ne vous condamnez point si vîte, & n'allez pas vous accabler de pénitences pour un crime & pour une impieté aussi mal fondée que celle-là. Vous en avez commise un autre dont j'avouë que vous ne pouvez vous défendre, comme je ne puis moi-même vous en excuser, impieté qui passe tout ce qui a été dit de plus ridicule parmi les Payens. C'est dans cette lettre adressée à Eustoquie, où vous dites que Dieu a une belle-mere. Y a-t-il jamais eu de Poëte parmi les Gentils qui ait avancé une tel-

le impieté, & une nouveauté si profane? Je ne m'arrête point à vous demander en quel endroit des Ecritures saintes vous avez trouvé ce langage, mais je vous demande si votre Flaccus, si votre Virgile, si votre Plaute tout comique qu'il est, si votre Terence; si enfin aucun Auteur payen, & les plus satyriques qui ayent été, ont jamais avancé parmi toutes les ordures & les impuretez dont leurs livres sont remplis, aucun blasphême contre Dieu qui approche de celui-là. Je croi que ce qui vous a trompé en ceci est que la jeune fille à qui vous adressiez la parole étoit appellée épouse de J. C. Vous vous êtes imaginé que par la même raison vous pouviez donner à la mere charnelle de cette fille la qualité de belle-mere de Dieu; & vous ne sçaviez pas que cette qualité d'épouse de J. C. ne se donne point selon l'ordre de la chair, mais selon la grace de l'esprit. Une ame qui s'unit à Dieu en embrassant ses divins conseils, & ses plus pures maximes, est appellée à cause de cette union qu'elle contracte avec sa divine parole, l'épouse de Dieu; & si la mere de la fille contracte une telle alliance avec Dieu par l'ardeur de sa foi & de sa charité, elle sera aussi-bien que sa fille l'épouse

de Dieu, mais non pas sa belle-mere, autrement le pere de la fille devroit être aussi appellé le beau-pere de Dieu, & ses sœurs les cousines de Dieu; vous auriez dû aussi appeller la fille la brû de Dieu le Pere. Ainsi tandis que vous êtes tout occupé à imiter l'éloquence de Plaute & de Ciceron, vous oubliez que toute l'Eglise, c'est-à dire les parens avec leurs enfans, les meres avec leurs filles, les freres avec leurs sœurs ne faisoient tous qu'une vierge, & une chaste épouse de J. C. Mais vous qui vous glorifiez d'avoir un Porphyre pour introducteur, & non pas un saint Paul, en suivant ce Porphyre qui a composé tant de livres sacrileges & impies contre J. C. & contre Dieu, vous êtes tombé dans ce blasphême où il vous a conduit.

Si donc vous êtes resolu de faire pénitence, comme vous le dites, pour tout ce que vous avez dit & écrit de mauvais. Si vous parlez sincerement lorsque vous promettez de faire cette pénitence, & que ce ne soit point ici un de vos détours, ou une de ces figures de Rhétorique pour diffamer davantage votre prochain, en faisant voir qu'on a été hérétique avec vous : car les gens de votre sorte se mettent peu en peine de se dif-

famer eux-mêmes, pourvû qu'ils deshonorent aussi ceux qu'ils haïssent. Si, dis-je, vous êtes sincere dans ce que vous promettez, faites sur-tout pénitence pour ce blasphême que vous avez commis contre Dieu même. Errer en parlant des créatures, sur-tout lorsqu'on n'a en vûë que de défendre les droits de la justice de Dieu, comme vous le dites, & non point de faire tort à personne, c'est une faute, mais qui est pardonnable. Mais élever sa bouche sacrilege contre le ciel, proferer un blasphême contre Dieu même, c'est un crime qui veut être expié par une pénitence d'autant plus grande que le mal paroît plus incurable; car qui est celui qui se trouvant accablé d'une maladie mortelle qui va au plûtôt lui ôter la vie, se mettra à crier & à se plaindre qu'on ne panse pas une petite écorchûre qu'il a au pied ou à la main?

Il y a dans ses écrits contre moi un autre article qui ne mériteroit presque pas de réponse. Après avoir fait le catalogue de tous les Docteurs qu'il a tirez de la Synagogue à force d'argent pour venir lui apprendre quelque chose, il ajoute: [Car je ne suis pas comme certaines gens qui n'ont jamais eu d'autres maîtres qu'eux-mêmes.] Voulant sans doute

doute parler de nous, puiſque tout le poids de ſon invective depuis le commencement juſqu'à la fin tombe ſur ma perſonne. Il avoit lieu ici de me traiter beaucoup plus mal, & je m'étonne qu'il n'ait pas plûtôt dit, qu'après avoir demeuré ſi long-temps ſous la diſcipline de tant d'excellens maîtres, j'en ai ſi peu profité, & qu'on ne trouve rien en moi qui ſoit digne de l'érudition de ces grands hommes qui ont pris la peine de m'inſtruire. Voilà ce qu'il devoit me reprocher, & ce que j'avoüe être très-véritable. Mais auſſi à mon tour il me permettra bien de lui dire, qu'il eſt encore plus ſurprenant que pour avoir demeuré vingt huit ou trente jours au plus à Alexandrie, où étoit Didyme, il ſe vante dans preſque tous ſes ouvrages d'avoir été le diſciple de ce grand homme, & d'avoir appris de lui à bien entendre les ſaintes Ecritures, quelle vanité ! Si pour un mois de ſéjour à Alexandrie, vous avez lieu de vous glorifier d'être le diſciple du fameux Didyme, moi qui ai demeuré ſix ans de ſuite auprès de lui, qui dans un ſecond voyage y ſuis encore reſté un temps conſiderable ; qui ai fréquenté outre cela pluſieurs ſaints & ſçavans perſonages qui

n'étoient point inférieurs en mérite à Didyme, & que vous n'avez seulement jamais vûs, sçavoir Serapion & Menites deux freres également pieux & habiles dans les saintes Ecritures, Paul l'ancien, disciple de Pierre le Martyr, & pour dire quelque chose, des Maîtres du desert que nous n'abandonnions pas un seul moment, Antoine, les Macaires, Isidore, & Pambon, ces hommes si vénérables par leur sainteté & par leurs grandes communications avec Dieu, & qui avoient la bonté de nous apprendre ce qu'ils avoient appris de Dieu même: Quel sujet de gloire & de vanité ne pourrois-je pas tirer de toutes ces circonstances, s'il étoit bien séant à des persones de notre profession de se loüer, ou de chercher à être loüé des autres?

J'ai honte de parler de ces choses, & je les tiendrois volontiers ensevelies dans un éternel silence, si je ne me trouvois dans la necessité de vous faire voir que nous ne sommes point nous-mêmes nos maîtres, comme vous nous le reprochez, mais (ce qui fait le sujet de ma douleur) que la petitesse de notre esprit est la seule cause qui nous a empêché de profiter autant que nous au-

rions souhaité, des peines que tant de sçavans hommes ont prises pour nous instruire. Mais à quoi pensai-je, insensé que je suis, de mettre ici sur les rangs des persones de cette distinction? Ce n'est pas à cause d'elles qu'il nous a reproché que nous étions nous-mêmes nos maîtres, mais parce que nous n'avons point voulu nous servir de son maître qui est un certain Juif qu'on nomme Barrabas, qu'il a tiré de la Synagogue pour lui venir apprendre la Logique de Porphyre. Voilà ce qui l'irrite si fort contre nous. Pardonnez-le moi, mon cher frere, si j'ai mieux aimé passer pour un ignorant que d'être disciple de Barrabas; & si J.C. & Barrabas ayant été mis en compromis, j'ai été assez mal avisé que de me declarer pour J. C. Pour vous, à ce que je voi, vous êtes du nombre de ceux qui crient insolemment: Nous ne voulons point de lui, nous demandons Barrabas : *Non hunc, sed Barrabam.* Dites-nous, s'il vous plaît, qu'est-ce que votre Porphyre vous a appris de bon, ce Porphyre qui a écrit des volumes entiers pleins de blasphêmes contre J.C. & contre sa Religion? Que vous ont appris ces deux grands personnages dont vous vous vantez si fort, ces

deux ministres de Sathan, dont l'un vous est venu de la Synagogue, comme vous le dites, & l'autre du fond de l'idolâtrie & de l'école des démons? Encore un coup que vous ont-ils appris de bon? Rien sans doute que ce qu'ils sçavoient. Car c'est ce Porphyre qui vous a appris à mal parler des Chrétiens, à flétrir la réputation des Vierges, des Prêtres, des Religieux, & generalement de tous les Ordres de l'Eglise par des libelles diffamatoires: & c'est ce Barrabas que vous avez choisi pour votre maître à la place de J. C. qui vous a appris à penser si mal de la résurrection, jusqu'à dire, contre la doctrine de saint Paul, que nos corps ressusciteront avec toutes leurs foiblesses naturelles; c'est lui qui vous a appris à vous attacher à la lettre qui tuë, & à vous soulever contre l'esprit qui vivifie, & plusieurs autres mysteres d'iniquité que nous pourrons bien reveler quelque jour, si l'occasion s'en presente.

Sans perdre ici le temps à de plus longs discours, je vous declare que je ne veux pas m'amuser à répondre ni à vos injures, ni à vos insultes, ni à vos piquantes railleries. J. C. notre maître, & non pas Barrabas votre maître, nous a appris à garder le silence sur toutes ces chose

Je m'arrêterai seulement à vous faire voir combien vous vous éloignez de la verité dans tout ce que vous dites ou pour vous excuser, ou pour nous accuser.

De tout ce grand nombre d'ouvrages que vous avez composez, l'on ne peut montrer, dites-vous, que deux petites préfaces où vous paroissiez donner des loüanges à Origene, encore prétendez-vous que ce n'est pas sur ses dogmes que vous le loüez, mais sur son esprit & sur son érudition, & que dans toutes les traductions que vous avez faites de ses livres il n'y a rien où vous approuviez ce que vous condamnez aujourd'hui.

Il suffiroit déja pour vous imposer silence, de voir qu'on trouve dans vos écrits ce que vous condamnez dans ceux des autres : car je n'ai jamais tant loüé Origene sur son esprit & sur son érudition, que vous faites dans ces deux préfaces dont vous parlez, & cependant vous m'en faites un crime. Mais je vais encore vous montrer non seulement que vous l'avez loüé en plus de deux endroits, mais que ces loüanges s'étendent aussi sur les dogmes & sur les sentimens de cet Auteur.

Dans la traduction des quatorze ho-

melies d'Origene sur le Prophete Ezechiel, que vous adressez à un nommé Vincent, voici ce que vous dites dans votre préface : [Vous m'engagez ici dans une grande entreprise, mon cher ami, lorsque vous exigez de moi que je mette Origene en Latin, cet homme qui selon la pensée du fameux Didyme étoit le Docteur de toutes les Eglises après les Apôtres.... Vous devez sçvoir cependant que tous les ouvrages d'Origene sur l'Ecriture sainte sont de trois sortes. Il y a ses Scholies, où il a expliqué en peu de mots les endroits qui lui paroissoient les plus obscurs. Il y a ses Homelies, & c'est ce que je traduis à présent. Enfin il y a ce qu'il appelle des Tômes, & que nous pouvons nommer des volumes, où donnant carriere à son esprit, & développant toute la beauté de son rare génie, il semble s'éloigner de la terre pour voguer en pleine-mer. Je sçai que vous desireriez que je misse tous ces differens ouvrages en Latin. Je vous ai dit ce qui m'arrêtoit : mais je vous promets que si Dieu par le secours de vos prieres me rend la santé, je traduirai, sinon le tout, ce qui est au dessus de mes forces, au moins la plus grande partie, à condition que vous me four-

Texte de saint Jerôme.

nirez des écrivains, & que je ne ferai que prêter ma voix.]

Dans la préface du Cantique des Cantiques adressée au Pape Damase, vous parlez ainsi : [Origene ayant surpassé tous les autres Auteurs dans ses ouvrages sur la sainte Ecriture, s'est surpassé lui-même dans l'explication qu'il nous a donnée du Cantique des Cantiques. Car après avoir donné onze volumes sur ces livres sacrez, qui font plus de vingt mille versets, il nous a donné encore la version des Septante, celle d'Aquila, celle de Symmaque, celle de Théodotion ; & enfin cette cinquiéme version qu'il trouva sur le bord de la mer Attique. Il parle dans tous ces ouvrages avec tant de majesté & de grandeur des choses divines, qu'il me semble que c'est en sa personne que cette parole du saint Esprit s'est accomplie : *Le Roi m'a introduit dans ses appartemens les plus secrets.* Ainsi, trés saint Pere, comme ce seroit m'engager dans un travail immense, & dans une entreprise qui surpasse mes forces & mes moyens, que de mettre en Latin toutes ces belles choses, & tous ces ouvrages qui sont si dignes d'être lûs, j'ai choisi seulement ces deux Traitezq ui ne sont que des

Texte de saint Jerôme.

discours familiers qu'il prononçoit devant ceux qui comme des enfans dans les sciences divines, ne faisoient encore que commencer à s'instruire de nos mysteres; & je me suis plus étudié à faire une traduction fidele qu'un discours éloquent, plûtôt pour vous donner quelque goût de son excellente doctrine, que pour vous en nourrir, afin que vous connoissiez quelle estime on doit faire de ce qu'il y a de grand dans cet Auteur, si les moindres choses qu'il dit sont capables de plaire si fort.]

Dans la préface qu'il a mise à la tête de son commentaire sur le Prophete Michée adressé à Paule & à Eustoquie, il dit: [On m'accuse que tous mes ouvrages ne sont qu'une compilation de ceux d'Origene, & qu'il est honteux que par cette conduite j'avilisse ainsi les écrits des Anciens. Mais je veux bien qu'ils sçachent que je me fais un honneur du crime qu'ils m'imputent, puisque rien n'est plus digne de loüange que de suivre pas à pas & d'imiter les Auteurs qui ont le bonheur de vous plaire, & à toutes les persones sages & prudentes.]

Texte de saint Jerome.

Dans la préface de son Livre qui porte pour titre: *Explication des noms Hebreux*, il parle en ces termes: [Pour

rendre mon ouvrage parfait j'ai encore donné l'explication des mots Hebreux qui se trouvent dans le nouveau Testament, voulant imiter en quelque chose le grand Origene, qu'on ne peut nier, à moins qu'on ne soit un ignorant, être le Docteur de toutes les Eglises après les Apôtres. Or ce sçavant homme entre les excellentes productions de son rare génie, nous a donné un ouvrage de cette nature, & a fait en qualité de Chrétien, ce que Philon qui étoit Juif n'avoit osé faire.] *Texte de saint Jerôme.*

Dans une de ses lettres à Marcelle, [Ambroise, dit-il, par le moyen duquel notre cher Origene a composé tant de si excellens ouvrages, ce genereux ami ayant bien voulu lui fournir le papier & les écrivains, & faire pour cela toutes les autres dépenses necessaires, assuroit dans une lettre qu'il lui écrivoit d'Athenes, qu'il ne l'avoit jamais vû prendre sa refection qu'elle n'eût été assaisonée de quelque lecture spirituelle; jamais il ne s'étoit endormi que quelqu'un des freres ne lui eût lû quelque chose des saintes Ecritures, & qu'ainsi ce grand homme passoit de telle maniere les jours & les nuits, que la priere succedoit à la lecture, & la lecture à la priere.] *Ibid.*

Dans une autre de ses lettres à Marcelle il parle encore d'Origene en ces termes:

Texte de saint Jerôme. [Le bienheureux Pamphile martyr, dont Eusebe de Cesarée a écrit la vie en trois volumes, ayant formé le dessein à l'exemple de Demetrius Phalereus, & de Pisistrate, de dresser une Bibliotheque sainte; & cherchant pour cela de toutes parts ce que les plus sçavans hommes & les plus rares génies de l'antiquité avoient écrit, s'attacha particulierement à avoir tous les ouvrages d'Origene; ensuite il fit don de cette Bibliotheque à l'Eglise de Cesarée; mais le temps en ayant détruit une partie, Acace & Euzoïus qui dans la suite furent Evêques de cette Eglise, s'attacherent à reparer cette perte. Euzoïus sur-tout fit chercher de toutes parts les ouvrages d'Origene, & nous a laissé le catalogue de ceux qu'il avoit trouvez: mais nous n'y voyons point son commentaire sur le 126e Pseaume, ni son traité de la lettre Phé: ce qui nous montre qu'il ne l'a point trouvé. Non pas que ce grand homme si digne de vénération, je veux dire Origene, ait obmis d'expliquer quelque chose de la sainte Ecriture, mais parce que la negligence de ceux qui sont venus après lui est cause que ces ouvrages sont perdus.]

Vous me direz peut-être, à quoi bon rapporter tout ceci ? Jerôme dit-il que ce soit un mal de citer quelquefois Origene, ou de le loüer sur son esprit ? S'il en fait cas comme d'un grand homme, tant mieux ; s'il se trouve quelque chose dans ses ouvrages qui mérite qu'on lui donne le nom d'homme apostolique, ou de Docteur de l'Eglise, comme il paroît par les endroits que vous venez de citer, ou si l'on dit quelque chose en sa faveur par où on paroisse non-seulement estimer son esprit, mais encore la pureté de sa foi, est-ce un mal ? Non certainement. Mais j'ai crû être obligé de rapporter tous ces endroits où il lui donne tant de loüanges, parce que celles que je lui ai données moi-même, si toutefois je lui en ai jamais données, ne sont pas d'une autre nature que celles-là, & cependant il m'en fait un crime, & s'imagine qu'on ne peut pas faire voir par ses propres écrits, qu'il a plus donné de loüanges à Origene que je n'ai jamais fait.

Mais puisqu'il ne veut garder aucune justice entre nous dans le jugement de notre cause ; qu'il prétend nous condamner sur de simples soupçons, tandis qu'il ne veut pas reconnoître sa propre écri-

ture, & qu'il s'imagine que cette parole du saint Esprit qui dit : *N'ayez acception de personne dans les jugemens que vous formez*, ne le regarde pas, entrons donc dans toutes ses injustices, & défendons-nous, non pas comme il faudroit, & comme l'équité le demanderoit, mais comme il lui plaît. Car qui peut sans être émû d'indignation l'entendre raisonner de la sorte : Si vous avez traduit Origene vous êtes coupable, & moi quoique j'aye dit les mêmes choses pour lesquelles je veux qu'on le condamne j'ai bien fait, & l'on doit lire mes ouvrages & se conformer à mes sentimens. Si vous avez loüé Origene sur son esprit ou sur son érudition, vous êtes coupable, & moi si je l'ai loüé sur les mêmes choses je suis innocent. Montrez que j'ai jamais dit qu'il étoit Orthodoxe, & que j'aye loüé ses sentimens sur les matieres de la foi. Je l'ai déja assez montré, quoique je n'y sois pas pas obligé ; car il me suffit de faire voir que je n'ai jamais tant loüé Origene qu'il fait, pour le convaincre que je ne suis pas plus Origeniste que lui. Mais puisqu'il le veut ainsi, suivons le donc dans tous les retranchemens où il se cache, & faisons-lui voir, ou plûtôt à toute la terre, que

jusques à present il avoit regardé Origene comme un Auteur Orthodoxe, & d'une foi très pure.

Dans l'ouvrage qu'il a fait pour montrer qu'Origene avoit plus écrit qu'aucun Auteur, il en parle en ces termes. [Toute l'antiquité est étonnée de voir la multitude des livres que Marcus Terentius Varro, parmi les Latins, a composez; & les Grecs se vantent que Chalcenterus parmi eux en a plus fait qu'un habile Ecrivain n'en pouvoit transcrire en toute sa vie. Mais comme il seroit assez inutile en parlant à des Latins de leur donner la liste des ouvrages d'un Auteur Grec, je dirai seulement quelque chose de Varron. Il a écrit 45 livres des Antiquitez, quatre de la vie du peuple Romain, &c.] Après donc avoir donné le catalogue de tous les ouvrages de Varron, il continuë ainsi: [Vous me demandez peut être pourquoi je vous parle de Varron & de Chalcenterus? C'est pour venir à notre Adamance (*a*) qui a travaillé avec tant d'assiduité sur toutes les saintes Ecritures, qu'on lui a donné avec justice le nom de Diamant. Voulez-vous voir combien il nous a

Texte de saint Jerôme.

Ibid.

(a) *Adamance est Origene, il portoit ces deux noms* Origenes Adamancius.

laissé d'illustres monumens de la vaste étenduë de son génie ? Vous le connoîtrez par la liste que je vais vous donner de ses ouvrages. Il a écrit treize livres sur la Genese & deux livres d'homelies mystiques ; il a écrit sur l'Exode, sur le Levitique, sur toute la Bible, 4 livres des Principes, deux livres de la Resurrection, deux autres dialogues de la Resurrection, & continuë ainsi à donner toute la liste des ouvrages d'Origene, puis il finit par ces paroles fort remarquables : Voyez-vous presentement comme un seul homme a surpassé par la grandeur, ou plûtôt par l'immensité de son travail tous les Auteurs Grecs & Latins : car qui est l'homme en ce monde qui pourroit seulement lire tout ce que celui-ci a composé ! Mais quelle recompense en a-t-il reçûë ? Il a été condamné par l'Evêque Demetrius, & il n'y eut que les Evêques de Palestine, d'Arabie, de Phenicie & d'Achaie qui n'entrerent point dans cette cabale. Rome même souscrivit à sa condamnation, & assembla son Clergé contre lui. Ce n'étoit pas qu'il y eût quelque heresie dans ses ouvrages, ou qu'il eût avancé quelque nouveauté dangereuse, comme le publient des chiens enragez contre lui ;

mais c'eſt que tous ces envieux ne pouvant plus ſupporter la gloire de ſon éloquence & de ſa profonde érudition, ils étoient obligez de demeurer muets en preſence de ce grand homme, & lorſqu'il parloit, perſone ne vouloit plus les écouter, ils étoient devant lui comme de petits écoliers devant leur maître. Vous comprendrez facilement pourquoi j'écris ceci à la lueur d'une pauvre petite lampe, ſans prendre aucune meſure, ni garder beaucoup de précautions, ſi vous faites réflexion à ces Epicuriens, & à ces Ariſtipes. *(a)*]

Voilà cet homme qui n'a jamais loüé la foi d'Origene, & qui n'a jamais approuvé ſa doctrine ! Arrêtons-nous ici un moment. Dites-moi, je vous prie mon frere, ſi dans le temps que vous écriviez ces choſes à la lueur d'une petite lampe, ſans prendre beaucoup de précautions, comme vous l'avoüez, c'eſt-à-dire, lorſque vous parliez ſimplement & de l'abondance de votre cœur, ſans reſpect humain, ſi un Prophete, ſi quelque homme éclairé & perçant dans l'avenir eût été auprès de

(a) *Ce ſont les noms que ſaint Jerôme donnoit aux Preſtres de Rome qui l'avoient perſecuté après la mort du Pape Damaſe.*

vous, & qu'il vous eût dit : Arrête, prends garde à ce que tu écris là, viendra un temps, & ce temps est proche, que tu feras un schisme dans l'Eglise, & pour colorer ce schisme tu commenceras à diffamer ces livres que tu nous proposes aujourd'hui comme dignes de toute notre admiration. Cet Auteur que tu appelles aujourd'hui ton Chalcenterus, & que tu assures avoir été surnommé le diamant, à cause des excellens ouvrages qu'il a composez, tu le voudras faire passer pour un hérétique, & ces ouvrages pour autant de mets empoisonnez. Celui que tu dis avoir été injustement condamné dans la cause de la Religion, sans qu'il eût jamais avancé aucune héréfie, ni aucune nouveauté dangereuse ; tu le dénonceras de toutes parts comme un Auteur execrable par ses dogmes monstrueux. Ces mêmes calomnies que ces chiens enragez, à ce que tu dis, vomissent aujourd'hui contre lui, tu les vomiras bientôt contre la même persone ; & ce Clergé Romain que l'envie & la jalousie ont assemblé contre Origene, tu l'assembleras bien-tôt toi-même par tes lettres circulaires adressées de toutes parts, par tes discours seditieux, par tes émissaires, & par mille

autres voies peu canoniques, afin d'opprimer ce cher Chalcenterus, & le payer si indignement de tant de travaux qu'il a entrepris pour le bien de l'Eglise. C'est pourquoi, suis mon conseil, gardetoi bien d'écrire toutes ces choses, de crainte qu'on n'ait plus de sujet de te condamner par tes propres écrits, que tu n'en auras alors de vouloir condamner Origene sur des écrits supposez.

Auriez-vous en ce temps-là ajouté foi aux paroles de ce Prophete, mon cher frere, & ne l'auriez-vous pas pris pour un insensé, plûtôt que de croire que vous étiez capable d'en venir à de si honteuses extrêmitez? Mais voilà ce que fait l'esprit de contention & de haine, il aime mieux ne pas épargner un ami que de manquer à blesser un ennemi: vous avez encore encheri sur cette injustice, car vous ne vous êtes pas ménagé vous-même dans l'envie que vous aviez de percer vos ennemis. Que dis-je, vos ennemis? je me trompe, vos meilleurs amis. Car, mon frere, dites la verité, n'ai-je pas toujours été de ce nombre?

Encore un petit mot, s'il vous plaît, touchant les loüanges que vous avez données à Origene. C'est dans votre

préface du livre des questions Hébraïques. [Pour ce qui est d'Origene, dites-vous, je n'en parlerai point ici, son nom seul seroit pour moi un objet d'envie, si j'osois faire quelque comparaison de ma bassesse avec sa grandeur & son élevation. Dans les discours familiers qu'il a prononcez devant le peuple il suit l'édition commune; mais dans ses autres ouvrages, emporté par l'élévation & par le sublime de la langue Hébraïque, il se trouve obligé quelquefois d'emprunter les secours d'une langue étrangere pour découvrir les grandes veritez qui sont cachées dans l'Hebreu. Je dirai seulement que je souhaiterois de tout mon cœur avoir une aussi grande connoissance des saintes Ecritures qu'il en avoit, quand je devrois m'attirer autant d'envieux & de jaloux qu'il en a : & je me mettrois peu en peine de tous ces heretiques, dont le propre est de faire peur aux enfans, & de murmurer dans un coin & dans l'obscurité.]

Texte de saint Jerôme.

Au reste, j'avouë que j'ai tort de me plaindre de ce qu'il m'a traité si indignement, lui qui n'a pas épargné les plus grands hommes de notre siecle. De quelle maniere a-t-il traité l'Evêque

Ambroise de bienheureuse memoire, sur les choses mêmes dont il fait un sujet de loüanges pour Origene? Voici en quels termes il parle de ce grand Evêque dans la préface de sa traduction des homelies d'Origene sur saint Luc, addressée à Paule & à Eustoquie. [Vous avez lû depuis peu, leur dit-il, deux nouveaux commentaires de deux differens Auteurs, dont l'un est sur saint Matthieu, & l'autre sur saint Luc; le premier est d'un ignorant qui n'a pas seulement le sens commun, & l'autre n'est qu'un jeu de paroles, & l'ouvrage d'un homme qui dort quand il s'agit de prononcer des oracles. C'est pourquoi vous me demandez que sans m'amuser à toutes ces badineries, je vous mette en Latin les trente homelies que notre cher Origene a faites sur saint Luc. C'est une chose fort desagréable, & qui approche beaucoup de la torture, dit Ciceron, que d'être obligé de mettre par écrit les pensées des autres, & non pas les siennes: mais comme ce que vous exigez de moi n'est pas ce qu'il y a de plus difficile dans cet Auteur je le ferai volontiers; car pour ce qui est de ce que Blesille m'avoit demandé lorsque j'étois à Rome, de lui mettre

Texte de saint Jerôme.

en Latin les 26 Tomes d'Origene sur saint Matthieu, les 5 sur saint Luc, & les 32 sur saint Jean, vous voyez bien que ce travail surpasse mes forces, & que je n'ai ni le loisir ni les autres commoditez pour en venir à bout. Mais vous avez tant d'autorité sur mon esprit, que pour vous obéïr j'ai interrompu mon ouvrage des questions Hébraïques, & me suis mis à dicter ceci qui n'est point de moy, & qui est l'ouvrage d'un autre. Je m'y suis déterminé d'autant plus volontiers que j'étois las d'entendre toujours ce corbeau croacer à mes oreilles, & se moquer de la diversité du plumage des autres oiseaux, luy qui est la noirceur même. J'avoüe neanmoins, de crainte qu'il ne m'en fasse une objection pour mépriser mon travail, qu'Origene dans ces homelies n'est que comme un enfant qui joüe aux dames pour se divertir. Mais il a d'autres ouvrages qui sont plus dignes d'un homme consommé en érudition, & vous pouvez quelque jour les voir traduits de ma façon, après que j'aurai achevé l'ouvrage que j'ai interrompu, si vous le souhaitez, & que le Seigneur m'en donne les forces. Alors tout l'Empire Romain vous aura cette obligation, de

posseder par votre moyen des biens immenses qu'il ne connoissoit pas encore.]

Voilà ce que Jerôme pense d'Origene & de saint Ambroise ; que s'il vouloit nier qu'il parle en cet endroit de ce saint Evêque, quoi que les moins éclairez s'en apperçoivent, on pourroit l'en convaincre facilement : car outre que nous n'avons point d'autre commentaire Latin sur saint Luc que celui de ce Prélat, j'ai sa lettre entre mes mains, où il avouë que c'est de luy qu'il vouloit parler, & je la produirois ici si elle ne contenoit pas d'autres secrets, qu'il n'est pas encore à propos de mette au jour. Chaques choses auront leur temps : & nous avons de plus assez d'autres preuves pour montrer que c'est à ce Saint qu'il en veut,

Cependant nous venons de voir jusqu'où il éleve les ouvrages d'Origene, jusqu'à en être pour ainsi dire ravi en admiration. Il reconnoît que si jamais ces excellens livres étoient traduits en Latin, c'est-à-dire les 26 Tomes sur saint Matthieu, les 5 sur saint Luc, & les 32 sur saint Jean, tout l'Empire Romain reconoîtroit les biens immenses qu'il possede, & dont il avoit été

privé jusqu'alors. Ce sont ces livres qu'il estime plus que tous les autres ouvrages d'Origene ; & il ne s'apperçoit pas que ces Livres ne sont que le Periarchon plus étendu. Il promet de traduire tous ces livres, & il me fait un crime aujourd'hui de les avoir traduits en racourci.

Mais puisque nous nous sommes engagez à faire voir par de nouvelles preuves qu'il parle de saint Ambroise dans cette préface, & que c'est ce saint Evêque qu'il déchire ; cet homme digne de l'admiration de tous les siecles, cet homme qui a été le soûtien & l'appui non-seulement de l'Eglise de Milan, mais de toutes les Eglises du monde, nous produirons encore un autre endroit de ses ouvrages, où il traite ce grand homme de la maniere la plus indigne, & éleve en même temps Didyme jusqu'au ciel ; ce Didyme qu'il abaisse aujourd'hui jusqu'au fond des enfers ; où enfin il dit de la ville de Rome, devenuë par la grace de Dieu la capitale de l'Empire Chrétien, ce qu'à peine auroit-on osé en dire lorsqu'elle étoit le siege de l'idolatrie & de la superstition.

C'est dans sa préface à Paulinien à qui il adresse son Traité du S. Esprit. Toutes

ses paroles sont remarquables & dignes d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. [Lorsque j'étois habitant de cette Babylone, dit-il, & que je demeurois avec cette femme prostituée qui porte la pourpre, je commençai à écrire quelque chose sur le saint Esprit, dans le dessein de dédier cet ouvrage à l'Evêque de cette ville; mais aussi-tôt cette marmitte enflamée que Jeremie vit du côté de l'Aquillon, commença à boüillonner contre moi, & tout le Senat des Phariſiens jura ma perte: Il n'y avoit là aucun Scribe, pas même quelqu'un qui en eut l'apparence; mais toute la faction des ignorans, comme si elle s'étoit donné le mot, conspira pour m'ôter la vie. Je pris donc donc aussi-tôt le parti de m'en revenir au plûtôt à Jerusalem, & de tourner mes yeux vers la grotte du Sauveur, après avoir abandonné la chaumiere de Romulus, & le lieu honteux des prostituez. Ainsi, mon cher Paulinien, puisque le Pape Damase qui m'avoit engagé dans cet ouvrage n'est plus au monde, & que vous & les venerables servantes de J. C. m'y invitent, je commencerai à entonner dans la Judée ce cantique que je n'ai pû chanter dans une terre étrangere, per-

Texte de saint Ierôme.

ſuadé que le lieu où je ſuis eſt plus auguſte pour avoir mis au monde le Sauveur des hommes, que celui où j'étois, d'où eſt ſorti un miſerable parricide de ſon propre frere. Et pour vous découvrir tout d'un coup quel eſt l'auteur de cet ouvrage, je vous dirai que j'ai mieux aimé n'être que l'interprete d'un autre, que d'imiter certaines gens, qui comme d'infames corneilles s'emparent des plumes des autres oiſeaux. En effet j'avois lû il y a quelques années le livre qu'un certain quidam a composé ſur le ſaint Eſprit, & j'ai reconnu que conformément au dire du Poëte comique, il avoit fait d'un bon ouvrage Grec un méchant ouvrage Latin. Il n'y a rien de mâle dans ce livre, rien qui ſente le Philoſophe, rien qui perſuade le lecteur, tout y eſt mol, lâche, rampant, & s'il s'y trouve quelque bel endroit, c'eſt une peinture faite avec des couleurs empruntées. Il n'en eſt pas ainſi de mon Didyme; il a les yeux de l'Epouſe des Cantiques, & ſemblable à ceux à qui J. C. avoit ordonné de lever la tête pour appercevoir la maturité des bleds, il voit de loin, & renouvelle en nos jours l'ancienne maniere d'appeller les Prophetes, à qui on donnoit le nom de clairvoyans.

clairvoyans. Quiconque lira ce livre connoîtra aussi-tôt que c'est où les Latins ont pillé tout ce qu'ils ont dit de bon, & n'aura plus que du mépris pour tous ces petits ruisseaux, après avoir bû à la source. Le style n'est pas élegant, mais l'ouvrage est sçavant, & la simplicité des paroles avec le grand sens qu'elles renferment sied bien à un homme apostolique.]

Avez-vous entendu, comme il traite de corneille qui se pare des plumes des autres oiseaux, celui qu'il avoit auparavant traité de corbeau, & de corbeau très-noir & très-hideux. S'il parle du commentaire que cet Evêque a fait sur saint Luc, c'est un corbeau. S'il parle de son Traité de la divinité du S. Esprit, c'est une corneille qui a tout pris des autres, & qui ne dit rien que de fade & de rampant. Voilà comme il traite un homme qui avoit été choisi de J. C. pour être la gloire de son Eglise, qui a porté son saint nom devant les Rois & les Puissances ennemies de Dieu, qui a exposé sa vie pour la défense des Autels, & que Dieu n'a tiré de la persecution que pour le reserver à de plus grands travaux. Non-seulement il a défendu la divinité du saint Esprit par sa plume, il

l'a encore défenduë par son sang, qu'il étoit prêt de répandre, si Dieu n'avoit arrêté la main de ses persecuteurs. S'il a imité quelques Auteurs Catholiques de l'Eglise Grecque, & s'est servi de leurs ouvrages, deviez-vous faire une traduction de Didyme exprès pour découvrir cet innocent larcin à toute la terre? Etoit-ce là un dessein digne d'un honnête homme? Que sçavez-vous s'il n'a point été contraint malgré lui pour arrêter la fureur des heretiques qui blasphêmoient contre le saint Esprit, de leur opposer au plûtôt cet écrit? C'est donc en cela que vous faites consister la modestie Chrétienne, de couvrir vos freres de confusion, & de leur arracher la gloire qu'ils ont acquise? C'est ainsi que vous obéïssez à l'Apôtre qui vous défend de rien faire par vanité, ni par un esprit de jalousie. Mais vous qui enseignez aux autres qu'il ne faut point dérober, ne dérobez-vous point vous-même? On vous a accusé d'avoir pris d. ns Origene presque tout votre commentaire sur le Prophete Michée, vous n'avez pas osé nier le fait: mais avec un air de fanfaron vous avez répondu que vous vous en faisiez un sujet de gloire; qu'il étoit honorable d'imiter

ceux qui ont l'approbation des persones sages & éclairées. Ainsi vos larcins vous plaisent, ils vous sont honorables; & si les autres en font de semblables, ce sont des corbeaux & des corneilles.

Si vous faites bien de piller dans Origene, que vous nommez le premier Docteur de l'Eglise après les Apôtres, n'avez-vous point de honte de déchirer la réputation d'un saint Evêque, pour avoir pris quelque chose dans Didyme, que vous appellez un Prophete & un homme apostolique? Si donc un si grand homme qu'étoit Ambroise n'a pû échaper à la morsure de votre dent envenimée; si celui que vous disiez être le premier Docteur de l'Eglise aprés les Apôtres, celui dont vous disiez que les ouvrages étoient du goût de toutes les persones sages & prudentes; celui que vous avez élevé jusqu'au ciel par une infinité de loüanges, non pas dans un ou deux endroits de vos ouvrages, comme vous le dites faussement, mais en plus de cent; cependant vous en faites aujourd'hui un heretique après en avoir fait un Apôtre; si ce Didyme que vous avez honoré du nom & de la qualité de Prophete, que vous avez appellé un homme très-clair-voyant, un homme

qui avoit les yeux de l'Epouse des Cantiques, un homme apostolique, un homme d'un grand sens, vous le releguez aujourd'hui parmi les heretiques, & le chassez de l'Eglise avec votre verge de censeur, ainsi que vous la nommez ; si, dis-je, tant de grands hommes que vous avez autrefois comblés de loüanges, vous les condamnez aujourd'hui en souflant le froid & le chaud d'une même bouche, dois-je être surpris que moi qui ne suis rien en comparaison de tant de si grands personages, vous me déchiriez aujourd'hui par vos calomnies, après m'avoir comblé de loüanges dans vos lettres, & m'avoir fait aller de pair avec les Florents & les Bonoses dans votre Chronique?

Je ne vous demande point ici, qui vous a mis en main cette verge de censeur avec laquelle vous chassez de l'Eglise ceux que vous jugez à propos. De qui l'avez-vous reçûë? Est ce du Pere Eternel? de J. C? Nous sçavons que J. C. a confié les clefs de son Eglise à saint Pierre. Apparemment que vous êtes le Substitut de cet Apôtre. Mais ce que je ne puis obmettre ici, c'est un trait de sagesse & de prudence capable de faire connoître à fond le caractere de

cet esprit. Je prie le lecteur de n'en être pas scandalisé. La niéce du Consul Marcellin, la premiere Dame de Rome, ayant renoncé à toutes les grandeurs du monde pour se retirer à Jerusaiem, & y embrasser la pauvreté de J. C. dans l'éloignement de ses proches & de sa patrie, s'étoit acquise la réputation d'une grande sainteté. Jerôme en avoit été touché comme les autres, & n'avoit pas fait difficulté en parlant d'elle dans sa Chronique de l'appeller une seconde Thecle. Dans la suite comme il s'apperçût que cette Dame qui aime la droiture, n'approuvoit pas sa conduite en certaines choses, il eût la generosité de biffer de tous les exemplaires de son ouvrage qui lui restoient entre les mains, les loüanges qu'il luy avoit données.

Pour montrer plus évidemment la fausseté de ce qu'il avance, qu'il n'a fait mention d'Origene que dans deux petits endroits de ses ouvrages, & que là il s'est contenté seulement de loüer son esprit, & non pas sa foi; de le regarder comme un excellent Interprete, mais non pas comme un Docteur d'une saine doctrine, il nous faudroit parcourir tous ses ouvrages, Mais comme cette entre-

prise nous conduiroit trop loin, je croi qu'il suffit d'en avoir rapporté jusques à present plus de dix endroits où il le loüe comme un grand Apôtre, où il l'appelle le Docteur de toutes les Eglises, où il déclare que le Clergé Romain & les chiens enragez qui se sont soulevez contre lui, n'ont pû trouver aucune erreur dans ses livres, & que la persecution qu'ils lui ont faite n'étoit pas à cause d'aucune hérésie ni d'aucune nouveauté dangereuse qu'il y eût dans ses ouvrages, mais qu'elle étoit l'effet d'une pure jalousie; qu'il se fait une gloire de le suivre, de l'imiter, de le copier, parce que c'est un Auteur qui plaît, & qui plaira toûjours à toutes les personnes sages & éclairées. Je croi, dis-je, que c'en est assez. Mais que m'importe? Qu'il traite tous les Auteurs anciens & nouveaux comme il lui plaira, qu'il les appelle aujourd'hui des Apôtres, demain des plagiaires; aujourd'hui des Prophetes, demain des Docteurs d'iniquité: Qu'est-ce que cela me fait? C'est à lui à faire pénitence pour toutes ces variations si honteuses, & pour toutes ces calomnies qui déchirent la réputation de tant de grands hommes, encore un coup cela ne me regarde point; mais

ce qui me regarde, & ce que je ne puis lui passer, c'est de ce qu'il vient me dire : *S'il m'a suivi dans mon erreur, qu'il me suive dans ma pénitence.* Non, non, mon cher frere, vous vous trompez, je ne vous ai jamais suivi dans l'erreur, ni vous, ni qui que ce soit; vous n'êtes point mon maître, ni vous, ni aucun particulier. C'est l'Eglise Catholique que je suis & que j'écoute, & j'espere avec la grace de Dieu n'en suivre jamais d'autre. Mais vous, qui faites cet aveu, qui reconnoissez avoir suivi ceux qui étoient dans l'erreur; vous, que j'ai convaincu d'avoir parlé de Dieu d'une maniere indigne, faites-en pénitence, si toutefois vous croyez qu'un tel blasphême puisse vous être pardonné.

Quant à moi je vous défie de produire aucun endroit de mes ouvrages, où je sois tombé dans l'erreur, tout jeune que j'ai été. On ne peut pas dire la même chose de vous, non seulement parce que vous l'avoüez, mais parce que je viens de vous convaincre du contraire. J'ai bien dit que j'avois tâché de vous imiter & de vous suivre dans la maniere de traduire Origene, mais non pas en toute autre chose. Cependant vous me faites un crime de l'avoir dit, & vous préten-

dez que par là je vous insulte. Où est l'insulte ? Dans la traduction que vous avez faite des homelies de cet Auteur sur saint Luc, vous avez trouvé un passage dans le Grec, qui paroissoit attaquer la divinité du Fils de Dieu, vous l'avez obmis. Dans l'endroit où il est dit : *Mon ame glorifie le Seigneur, & mon esprit s'est réjoüi en Dieu mon Sauveur :* vous ne vous êtes pas contenté de dire ce que les Origenistes disent sur la nature des ames, vous l'avez encore beaucoup plus étendu qu'ils ne font, surtout quand vous venez à ce verset : *Votre voix ne m'a pas plûtôt frappé l'oreille lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joye dans mon sein.* Vous n'avez pas manqué d'y ajouter de vous-même, que cet enfant étoit déja avant que d'avoir été conçû dans le sein de sa mere ; le Grec n'en disoit pas tant. Dans toutes vos traductions soit sur Jeremie, sur Isaïe, & sur-tout sur Ezechiel, soit dans ces mêmes homelies dont nous parlons, vous y avez ajouté & retranché comme vous l'avez jugé à propos ; lorsque vous avez trouvé quelque chose dans cet Auteur touchant la sainte Trinité, qui ne vous paroissoit pas fort Orthodoxe, vous l'avez obmis

sans scrupule. J'ai suivi cette maniere de traduire, si quelqu'un s'en offençoit, ce seroit à vous à me défendre, puisque c'est vous qui m'avez frayé le chemin: & maintenant vous me faites un crime d'une chose où vous êtes plus coupable que moi! Vous aviez dit autrefois qu'il falloit être ridicule & impertinent, pour ne pas dire malicieux, que de traduire un Auteur mot à mot. J'ai suivi là-dessus votre sentiment. Voulez-vous parce que vous changez aujourd'hui d'opinion que j'en fasse pénitence?

Vous avez retranché ce que vous avez crû pouvoir mal édifier les Fideles, & alterer leur foi, mais vous n'avez pas tout retranché. Dans la vision d'Isaïe, Origene dit que ces deux Seraphins qui apparurent, étoient le Seigneur Jesus & le saint Esprit. Vous l'avez traduit comme il est dans le Grec, mais vous avez ajouté de votre crû, que cette pensée de l'Auteur devoit s'entendre benignement, & qu'il ne falloit pas s'imaginer qu'on voulut blesser l'égalité des trois Personnes divines, si on leur attribuoit quelquefois des noms & des fonctions differentes. C'est la conduite que j'ai tenuë dans mes traductions d'Origene, quelquefois j'ai retranché, quel-

quefois j'ai redressé ses expressions. Faut-il que j'en fasse pénitence? Je ne croi pas que ce soit votre sentiment. Si donc ni vous ni moi ne sommes point obligez à nous repentir de cette conduite, de grace, dites-nous donc quels sont les crimes pour lesquels vous m'invitez à faire pénitence.

On ne trouvera dans mes ouvrages aucune hérésie qu'il faille corriger ; mais dans les vôtres, à ce que je voi, il y en a beaucoup sur lesquelles il faudroit passer l'éponge depuis que vous avez changé de sentiment. Vous en aviez pourtant excepté vos commentaires sur l'Epître aux Ephesiens, où vous aviez cru avoir parlé plus correctement : mais vous avez vû la parfaite conformité qui s'y trouve avec toutes les opinions d'Origene, & même que vous en dites plus que lui. Si vous ne vous étiez point fermé à vous-même les portes de la penitence sur cet article, je vous exhorterois à la faire, & des plus rigoureuses, aussi-bien pour ce commentaire que pour tous les autres: mais depuis que vous avez dit : *Lisez mes commentaires sur l'Epître aux Ephesiens, & vous y connoîtrez l'éloignement que j'ai toujours eu pour les dogmes d'Ori-*

gene, quel moyen de vous tenir ce langage, si ce n'est que dans la suite les choses venant à changer, vous ne voulussiez conformément au caractere de votre génie, changer encore une fois de sentiment, & vous repentir de tout ce qui est dans ce livre, comme vous vous repentez de tout ce que vous avez mis dans les autres, c'est-à-dire vous condamner vous-même sur cet article, comme vous vous êtes déja condamné sur tous les autres.

Cependant autant qu'il est en moi je ne m'opposerai jamais à ce repentir, & je vous declare que vous ne sçauriez mieux faire que de faire penitence, non seulement pour tout ce que vous avez dit jusques à present, mais encore pour tout ce que vous direz dans la suite; car il est certain que tout ce que vous avez écrit mérite d'être puni en votre personne. Que si quelqu'un neanmoins trouvoit que j'eusse fait faute de traduire quelques ouvrages d'Origene, & que pour cette faute je méritasse d'être puni, j'y consens, pourvû que la punition commence par ceux qui les premiers ont fait la faute. Mais je croi qu'on ne s'avisera jamais de punir une personne pour avoir fait une chose qui n'avoit

point été défendue. Cela étoit permis ; dira-t-on, nous l'avons fait ; si dans la suite on fait quelque loi pour le défendre, nous l'observerons. Mais, dit-on, il faudroit condamner l'Auteur & tous ses livres. J'y consens encore. Mais que ferons-nous de celui qui dit, qui pense, & qui écrit les mêmes choses que cet Auteur que vous voulez condamner ? Il faut, répondra-t-on, lui faire subir la même peine. Hélas ! je ne le demande, ni ne le souhaite, quoi qu'il me traite comme le plus cruel ennemi : mais c'est la peine, à ce que je voi qu'il voudroit faire subir aux autres, qu'il accuse si injustement.

Souffrez que je vous prenne encore ici par vos propres paroles. Dans le libelle que vous avez envoyé à Rome contre moi, vous prétendez que tout mon dessein en traduisant le Periarchon, a été de faire voir qu'Origene étoit hérétique, & moi que j'étois Catholique, car voici vos paroles : *N'est-ce pas comme s'il disoit : Pour moi je suis Catholique, mais l'Auteur que je suis est un hérétique.* Si j'ai fait voir dans toute ma traduction que j'étois Catholique, & qu'Origene étoit hérétique, qu'exigez-vous donc de moi davantage ? N'est-ce pas là

Voyez la lettre de S. Jerôme à la fin de ce livre.

tout le point de l'affaire ? De quoi servent à present vos accusations & vos invectives? N'avez-vous pas tout ce que vous demandez ? Ou j'ai bien fait en montrant qu'Origene étoit hérétique, & moi Catholique, ou j'ai mal fait. Si j'ai bien fait, vous êtes injuste de m'accuser comme criminel d'avoir fait une bonne chose. Si j'ai mal fait de montrer qu'Origene étoit un hérétique, vous êtes encore plus injuste de publier par tout que je suis hérétique, en tâchant de persuader au monde que je suis dans tous les sentimens d'un Auteur que vous prétendez n'être pas hérétique. Qu'étoit-il necessaire de faire une nouvelle, mais maligne traduction d'un livre qui avoit été traduit conformément à toutes les regles que vous nous avez vous-mêmes prescrites sur ce sujet ? Qu'étoit il necessaire d'en imposer ainsi à toute la terre, & de faire croire au monde des choses qui étoient fort éloignées de votre pensée ? Car il n'y a personne qui n'ait crû lorsqu'on vous a vû prendre feu, & faire tant de vacarme, que vous agissiez contre ceux qui soutenoient qu'Origene étoit Catholique. Hélas ! on s'est bien trompé ; c'est tout le contraire. Vous nous accusez, &

vous nous faites un crime d'avoir montré dans mon ouvrage qu'Origene étoit un hérétique. Accordez-vous donc avec vous-même.

N'est-ce point pour l'avoir dit, ou pour avoir tâché de le montrer, que vous m'invitez à faire pénitence? Je ne l'avois pas compris en ce temps-là. Quoi qu'il en soit, je veux bien que vous sçachiez que je ne m'en repentirois pas même si je l'avois dit: car ne vous imaginez pas que nous soyons ou assez simples ou assez ignorans pour nous persuader que tout ce qui se trouve dans les livres d'Origene soit Orthodoxe. Que ce soit ses propres sentimens, comme vous le dites, ou qu'ils y ayent été inserez par d'autres, comme nous le croyons, cela ne fait rien pour le present, & ce n'est pas de quoi il s'agit. Le point de l'affaire est que tout ce qui s'y trouve contraire à la foi nous le rejettons. Mais répondez-moi à votre tour sur la demande que je vais vous faire. Qu'exigez-vous de nous? Voulez-vous que nous disions qu'Origene est hérétique? Voulez-vous que nous disions qu'il est Orthodoxe? Choisissez. Si vous dites que vous exigez que nous le declarions hérétique, pourquoi donc

m'accuſez vous d'avoir voulu le faire dans ma traduction du Periarchon ? Si vous dites que vous demandez que nous le regardions comme Catholique, pourquoi donc nous faites-vous un crime à preſent devant le monde d'être ſes diſciples, & nous traînez-vous devant les Juges & devant les Tribunaux pour nous obliger à renoncer à ſa doctrine ? Dites-nous donc ce que vous voulez, expliquez-vous nettement, car pour moi je ne trouve point ici de milieu. Voilà où aboutiſſent toutes ces pointes d'eſprit, toutes ces figures de Rhétorique, ces tours d'éloquence que vous avez appris de votre Alexandre, de votre Porphyre, & de votre Ariſtote. Après avoir paſſé toute votre vie, comme vous vous en vantez, depuis votre plus tendre jeuneſſe juſqu'à l'âge où vous êtes à preſent, dans l'école des Grammairiens, des Rhéteurs & des Philoſophes, tout cela ſe termine à ſçavoir faire un diſcours où vous déclarez publiquement qu'Origene eſt un hérétique, & dans ce même diſcours où vous prononcez cet arrêt contre lui, vous dénoncez à l'Egliſe celui que vous dites avoir fait tous ſes efforts pour montrer auſſi qu'il étoit hérétique. Tant il eſt

vrai que dans toute votre conduite vous n'avez jamais eu la verité en vûë ; jamais le desir d'établir solidement la Foi & la Religion ne vous a fait agir, mais une malheureuse envie de médire de vos freres & de déchirer leur réputation, a toujours donné le mouvement à votre plume & à votre langue. L'esprit de contention s'est tellement emparé de votre cœur, l'envie & la jalousie se sont tellement renduës maîtresses de votre esprit, que lorsque vous n'avez plus eu aucun sujet legitime de haine contre les persones vous en avez forgé de chimeriques, jusqu'à vous être indigné contre moi de ce que je vous avois traité de frere & de collegue, quoi que j'eusse accompagné ces termes de toutes les loüanges que vous pouviez souhaiter. Pardonnez-le moi, puisque je ne sçavois pas encore ce que je n'ai appris que depuis peu, que vous êtes un homme incompréhensible, & qu'on ne sçait plus que faire pour bien vivre avec vous. Enfin vous en êtes réduit à exiger de moi que je condamne une personne que vous vous plaignez que j'aye condamnée.

Aprés cela ne semble-t-il pas qu'il soit inutile de répondre à un de ses au-

tres chefs d'accusation, où il prétend que ce que le saint Martyr Pamphile avoit dit avec tant de pieté & de religion, ou est faux, ou ne doit être regardé qu'avec mépris. Pour qui donc aura-t il quelque déférence? Qui pourra desormais échaper à sa censure? Tous les anciens Ecrivains de l'Eglise Grecque, selon luy, sont tombez dans l'erreur. Pour ceux de l'Eglise Latine, il n'y a qu'à lire ses écrits pour voir comme il les traite. Il n'y avoit plus que les saints Martyrs pour lesquels on croyoit qu'il auroit quelque respect; on s'est trompé. Je ne sçaurois croire, dit-il, que ce soit un Martyr qui ait dit cela. Si nous voulions en dire autant de tous les ouvrages des autres, comment pourroit on jamais prouver qu'un tel livre est d'un tel Auteur. Si, par exemple, je lui soutenois que les livres des Stromates qu'il attribuë à Origene, ne sont pas de lui, comment feroit-il pour me le prouver? Par la ressemblance du style avec ses autres ouvrages, me dira-t-il. Mais qui ne sçait qu'un Auteur qui veut se parer d'un grand nom pour donner plus de croyance à ses ouvrages, fait aussi tous ses efforts pour imiter le style de celui dont il emprunte le nom? De plus, pour

ne rien dire ici de tant d'autres raisons que je pourrois alleguer, si vous étiez enfin resolu de censurer ce saint Martyr, vous deviez au moins produire ce que vous avez trouvé de reprehensible dans ses livres, & alors chacun auroit jugé si cela est absurde ou ridicule; on auroit vû s'il s'y trouvoit quelque chose contre la saine doctrine, ou contre la discipline de l'Eglise : mais de nous venir dire en general que ce sont des fautes qu'il a expiées par son sang, il n'y a personne qui ne croye qu'il s'agit de quelque impieté que ce Martyr ait commise en écrivant, ou quelque autre personne en l'inserant sous son nom dans ses propres ouvrages.

Mais comme vous sçaviez bien que si on venoit à lire ce que vous censurez dans cet Auteur, le blâme retomberoit sur vous, vous n'avez eu garde de le produire, ni même de l'indiquer, mais avec un air d'autorité qui ne vous convient point, vous prononcez hardiment qu'un tel livre doit être banni de toutes les Bibliotheques, que cet autre y doit être admis; mais celui que j'y admets aujourd'hui, dites-vous, je prétends qu'il en soit demain banni, si quelque autre que moi a la hardiesse de le

loüer : & que le livre & celui qui l'aura loüé ſoient declarez heretiques. Je veux que cet Auteur paſſe pour Cathoique, quoi qu'il ait erré en pluſieurs choſes, & qu'on ne faſſe aucune grace à celui-ci, quoi qu'il n'ait dit que ce que j'ai dit moi-même ; je défends même que perſonne le liſe ou le traduiſe en Latin, de crainte qu'on ne vienne à reconnoître mes larcins. Celui-ci à la verité eſt un heretique, mais il a été mon maître, & cet autre quoi que ce ſoit un Juif, tiré de la Synagogue de Satan, & qui ne parle qu'à force d'argent, cependant parce qu'il a eu l'honneur de m'expliquer la Bible, je veux qu'on le préfere à tous les autres, il n'y a que lui qui poſſede le veritable ſens des Ecritures. Telle eſt votre conduite. Si l'Egliſe univerſelle vous avoit fait le dépoſitaire de toute ſon autorité, & qu'elle vous eût enjoint de porter un jugement ſans appel de tous les livres & de tous les Ecrivains Eccleſiaſtiques, ne devriez-vous pas trembler de vous voir chargé d'une commiſſion ſi dangereuſe, & faire tous vos efforts pour vous en excuſer ? Et aujourd'hui par la malheureuſe habitude que vous avez contractée dès votre jeuneſſe de mal parler de tout le monde,

vous en êtes venu à ce point de témérité, que de ne pas épargner même les saints Martyrs pour lesquels l'Eglise n'a que du respect & de la veneration ?

Mais supposons que ce livre n'est pas du saint Martyr Pamphile, mais de quelque autre Catholique, l'Auteur, tel qu'il soit, parle-t-il en son nom, & se sert-il de ses propres paroles pour prouver ce qu'il avance ? Il défend Origene qu'on accusoit, par Origene même, & ne se sert que des paroles de cet Auteur pour faire voir qu'il a eu des sentimens tout contraires à ceux qu'on lui attribuoit ; & comme dans la presente dispute ce que je rapporte de vos propres ouvrages conclud bien plus efficacement contre vous que tout ce que je pourrois dire moi-même, ainsi dans le cas dont il s'agit ce n'est pas l'autorité de celui qui l'excuse qui donne du poids & de la force aux preuves, la conviction vient de l'énergie des paroles mêmes du livre qu'on défend : par conséquent il est inutile de disputer sur la personne qui défend le livre.

Venons enfin à ce reproche le plus malin, & le plus plein d'envie & de jalousie qui se puisse voir. *Qui est le Saint,* dit-il, *qui est l'homme sage & prudent qui*

ait jamais osé entreprendre de traduire le Periarchon ? Moi - même , ajoute-t-il, *quoi que j'en aie souvent été prié par plusieurs personnes, je n'ai pas osé le faire.* La raison qui a empêché les Saints de mettre ce livre en Latin, est facile à trouver. Car pour être saint & prudent il ne s'ensuit pas qu'on soit assez versé dans la langue Grecque pour faire ces sortes de traductions, & le peu de connoissance qu'on a d'une langue étrangere ne diminuë rien de la sainteté d'une personne. Tous ceux aussi qui sçavent le Grec n'ont pas l'envie de faire des traductions, & quand ils en auroient l'envie & la volonté, qui peut leur dire : Pourquoi avez-vous traduit cet Auteur, & non pas celui-ci, pourquoi cette partie de ses ouvrages & non pas l'autre ? Cela dépend du goût, des Ecrivains, des occasions qui se presentent, des prieres que certaines personnes vous font, & qui vous demandent plûtôt un livre qu'un autre ; enfin la liberté est entiere snr ces sortes de choses.

Entre tous ces Saints qui n'ont pas osé traduire le Periarchon, il nous en produit deux, Hilaire & Victorin. Quelle preuve ! Hilaire a-t-il jamais rien traduit du Grec ? Par la même raison vous

ne deviez donc pas vous-même tant traduire d'ouvrages d'Origene, car Hilaire qui est un Saint, n'en a point traduit. Pour Victorin, il a fait quelques traductions, mais comment ? par le secours, comme il le dit lui-même, d'un certain Prêtre nommé Héliodore qui possédoit parfaitement la langue Grecque, & qui lui expliquoit un Auteur, afin qu'il le mit en Latin ; car Victorin n'entendoit presque pas le Gre, & Heliodore parloit mal Latin. Ainsi Victorin étoit conduit dans ses traductions par les desirs d'Heliodore. Voila les raisons qui ont empêché ces Saints de traduire le Periarchon. Mais pour vous, comment avez-vous osé le faire, & qui ne voit l'inutilité, pour ne pas dire la témérité de votre travail ? Il n'y a rien dans le Periarchon qui ne se trouve plus étendu dans les autres livres d'Origene que vous aviez déja traduits, cette traduction étoit donc inutile. Tout ce que vous trouvez aujourd'hui à reprendre dans le Periarchon, vous l'aviez déja adopté, & vous vous en étiez fait des sentimens particuliers, comme s'ils venoient de votre crû ; c'étoit donc une imprudence de faire une traduction qui alloit découvrir vos larcins, & manife-

ſter en même temps vos honteuſes variations en matiere de doctrine.

Etoit-ce pour autoriſer votre nouvelle traduction de la Bible, *(a)* & faire voir qu'il n'y a rien de bien traduit, à moins que vous ne l'ayez fait vous-même? Cette Bible que les Apôtres avoient laiſſée à l'Egliſe de J. C. comme le gage aſſuré de ſa foi, & le dépôt ſacré où étoient enfermées toutes les veritez ſaintes, vous n'avez point fait difficulté de la changer par de nouvelles interpretations que vous avez empruntées des Juifs. Cette témérité eſt-elle à comparer avec celle dont vous m'accuſez pour avoir traduit le Periarchon? Car enfin ſoit que les ouvrages d'Origene plaiſent, ils ne plaiſent que comme peu-

(a) *Rufin n'eſt pas le ſeul qui ait déſaprouvé cette nouvelle traduction de la Bible faite par ſaint Jerôme. Saint Auguſtin la deſaprouva auſſi, & lui manda à lui-même, qu'il auroit mieux fait de s'en tenir à la Verſion des Septante, que d'en faire une nouvelle qui cauſeroit du ſcandale & du trouble dans l'Egliſe. Cette lettre ſe trouve parmi celles de ſaint Jerome, c'eſt la 86. de l'ancienne édition, la 97. dit la même choſe. Dans la 86 il lui parle ainſi:* Ou ces endroits que vous avez changez ſont clairs, ou ils ſont obſcurs. S'ils ſont obſcurs, vous avez pû vous tromper auſſi-bien que les Septante; s'il ſont clairs, eſt-il à croire que ces habiles gens ne les aient pas bien entendus?

vent plaire les opinions d'un homme ; ſoit qu'ils déplaiſent, ils ne déplaiſent que comme les égaremens d'un homme peuvent déplaire. La foi de l'Egliſe n'en eſt point alterée. Mais ces ſaints livres que vous traduiſez tout de nouveau aujourd'hui, & dont vous avez tant de ſoin d'envoyer des copies dans toutes les Egliſes, dans tous les Monaſteres, dans toutes les villes, dans toutes les bourgades, comment voulez-vous que nous les recevions ? Comme des choſes ſacrées, ou comme les paroles d'un homme ? Comme des oracles divins, ou comme des penſées humaines ? Quoi vous voudriez qu'on crut ſur votre parole que des livres compoſez par des Prophetes & par nos Legiſlateurs mêmes, & qui ont eu l'approbation des Apôtres, ne ſeroient pas veritables ſans vous ? Quelle témerité, & comment pouvez-vous expier un tel crime ! Car ſi, ſelon vous, un Auteur qui explique la Loi, mérite la damnation éternelle s'il lui donne de fauſſes explications, quoi que ſouvent il le faſſe par ignorance, & parce qu'il croit bien dire, quel ſupplice mérite donc celui qui avec connoiſſance de cauſe, & de propos délibéré, change & altere cette même loi,

&

& en substitué une autre à la place de celle que les Apôtres nous ont laissée ? N'avons-nous pas droit à notre tour de vous dire: Qui est le Saint, qui est l'homme sage & prudent qui ait osé faire une telle chose avant vous ? Qui est celui qui ait eu la hardiesse de changer les paroles sacrées du saint Esprit, & d'alterer l'heritage du Seigneur qui étoit passé entre nos mains par celles des saints Apôtres, comme un present que le ciel nous faisoit ?

Nous sçavons, & l'Histoire en fait foi, que depuis l'origine du Christianisme, il y a eu dans toutes les Eglises, & sur-tout dans celle de Jerusalem, dont la plûpart des Evêques ont été tirez de la Nation Juive, des gens très-habiles & très-experimentez dans les langues Greque & Hébraïque. La sainteté & la prudence qu'ils ont fait paroître dans leur épiscopat, ne nous permettent pas aussi de douter qu'ils n'ayent été très-sçavans dans la loi. Cependant parmi toute cette multitude innombrable de sçavans hommes s'en est-il trouvé un seul qui ait osé mettre les mains sur le Testament de Dieu, faire le moindre changement dans ce divin livre que les Apôtres avoient confié aux Eglises, & reformer

l'ouvrage du saint Esprit par une espece de compilation? Car n'est-ce pas compiler un livre que d'en retrancher plusieurs choses, en corriger d'autres, en changer d'autres, & dire après tout cela que ce n'étoit que pour en bannir les erreurs? Toute l'histoire de Susanne qui donnoit à tous les Fideles un si grand exemple de chasteté, a été retranchée par ce nouveau Docteur, & mise au nombre des livres apocrifes. Il en a fait de même du Cantique des trois Enfans, que toute l'Eglise chante dans les jours les plus solemnels. J'ennuyerois le lecteur si je voulois rapporter tous les changemens qu'il a faits dans ces divins livres.

Mais croirons-nous qu'une traduction faite par un particulier sous la conduite d'un Barrabas soit plus fidele & plus authentique que celle que 72 hommes choisis entre les plus sçavans qu'il y eût alors dans les deux langues, ont faite avec une protection si visible du ciel, que quoi qu'ils fussent tous separez les uns des autres dans des cellules particulieres, ils se sont neanmoins trouvez tous si parfaitement d'accord dans leur traduction, qu'on auroit dit que l'ouvrage sortoit d'une seule plume.

Sans m'arrêter à cette circonstance, qui mérite assurément quelque attention, je dis une chose. Pierre a gouverné l'Eglise de Rome l'espace de vingt-quatre ans ; il ne faut point douter qu'il n'ait laissé à l'Eglise tout ce qui étoit necessaire pour l'instruction des Fideles, & particulierement les livres divins qui de son temps se lisoient dans les assemblées, & servoient de fondement à la doctrine qu'on y enseignoit. Dirons-nous que ce grand Apôtre a trompé l'Eglise de J. C. & lui a mis entre les mains des livres pleins de faussetez & de mensonges ? Ou que sçachant, comme il est impossible qu'il ne le sçût, si la chose étoit vraye, que les Juifs avoient parmi eux les véritables Ecritures, il eût souffert que les Chrétiens n'en eussent parmi eux que des exemplaires corrompus ?

Il me dira peut-être que Pierre étoit un ignorant ; qu'il sçavoit bien effectivement que les livres des Juifs étoient plus sinceres & plus veritables que ceux des Chrétiens ; mais qu'il ne pouvoit se servir de ceux-là ; ni les expliquer aux Fideles, dont il ne sçavoit pas la langue. Quoi donc le saint Esprit qui étoit descendu sur lui en forme de langue de

feu, ne lui avoit servi de rien? Quoi c'est en vain qu'il est dit que les Apôtres parloient toutes sortes de langues?

Supposons neanmoins que S. Pierre n'ait pû faire ce que ce nouveau Docteur a fait, que dirons-nous de saint Paul? Etoit-ce aussi un ignorant & un homme sans lettres? Un Hébreu sorti de parens Hébreux, de la secte des Pharisiens, instruit aux pieds de Gamaliel, qui se trouve à Rome avec saint Pierre, n'auroit pas pû suppléer à ce que cet Apôtre n'auroit pû faire? Ces Maîtres de la Religion qui recommandoient sans cesse à leurs disciples de faire toute leur étude des livres sacrez, leur auroient laissé des livres faux & pleins d'erreurs, en retirant de leurs mains les veritables? Eux qui nous ordonnent de ne point nous arrêter à toutes les fables des Juifs & à toutes leurs genealogies qui ne sont capables que de mal édifier & de causer du scandale; qui nous commandent d'éviter sur-tout ces Docteurs circoncis, ne prévoyoient pas sans doute avec tout l'esprit de prophetie dont ils étoient animez, qu'un jour viendroit que l'Eglise après 400 ans reconnoîtroit enfin que les Apôtres ne lui avoient pas laissé le dépôt de la verité;

qu'il étoit encore parmi les Juifs, & qu'elle seroit obligée de les prier instamment de venir à son secours pour lui faire part de ce trésor; qu'elle reconnoîtroit qu'elle avoit été dans l'erreur durant ces 400 ans, & qu'elle avoit ignoré une infinité de choses très-veritables; qu'elle avoit bien été tirée de la Gentilité par les Apôtres pour être l'Epouse de J. C. mais qu'ils ne lui avoient donné pour présent de noces que de fausses perles & de faux diamans; que jusques à présent elle les avoit pris pour des pierres fines, & d'un grand prix, mais qu'enfin elle s'étoit apperçûë que ces Apôtres l'avoient trompée; & qu'ayant honte de paroître en public avec du clinquant & de fausses perles, elle prioit la Synagogue de lui envoyer son Barrabas qu'elle avoit méprisé autrefois pour épouser J. C. afin que de concert avec un homme qu'elle lui nommeroit, ils pussent ensemble reparer l'insulte qu'on lui avoit faite, & lui choisir des ornemens dignes de sa qualité & de celle de son Epoux. Voila ce que les Apôtres n'avoient pas prévû, & ce qui s'est neanmoins accompli de nos jours, si on vous en veut croire.

Faut-il donc s'étonner si moi qui suis

un homme sans mérite, ou plûtôt qui ne suis rien, il m'a déchiré par ses écrits, & diffamé autant qu'il a pû? J'aurois tort de m'en plaindre. Il m'a traité comme il a traité saint Ambroise, comme il a traité saint Hilaire, comme il a traité Lactance, Didyme, & tant d'autres personnes du premier rang. Je ne dois point non plus trouver mauvais l'affront qu'il m'a fait en traduisant de nouveau le livre que je venois de traduire : cet affront m'est commun avec les Septante.

Mais quel tort cette entreprise ne fait-elle point à l'Eglise ? Croiriez-vous combien elle a contribué à endurcir les Payens dans leur incrédulité ? Car ils n'ignorent rien de tout ce qui se passe parmi nous. Ainsi ayant appris que notre loy avoit été changée & corrigée, n'auront-ils pas droit de dire : Ces gens-ci sont dans l'erreur, & il n'y a aucune vérité parmi eux. Quoi ils changent & corrigent leur loi comme bon leur semble, & quand il leur plaît? Par-tout où il y a une correction il faut que l'erreur ait precedé : & ce qu'un homme change ne peut plus être divin. Voila ce que nous a procuré votre grande sagesse, de nous faire passer parmi

les Payens pour des insensez. A Dieu ne plaise que j'approuve une sagesse que Pierre & Paul ne nous ont point enseignée, ou que je reçoive une verité que les Apôtres n'ont point approuvée.

Vous aviez si bien dit en parlant de ma traduction, est-il necessaire après 400 ans de venir troubler la simplicité des Latins, en faisant entendre à leurs oreilles de nouvelles doctrines ? Et à present vous dites : Quiconque s'est imaginé jusques à present que Susanne avoit donné un grand exemple de chasteté aux vierges & aux personnes mariées, est dans l'erreur. Toute cette histoire est fausse ; tous ceux qui croyoient que le jeune Daniel avoit été rempli de l'Esprit divin pour convaincre de calomnie deux infâmes vieillards, ont été dans l'erreur, tout cela est faux; toute l'Eglise répanduë par toute la terre, tant ceux qui la composent aujourd'hui que ceux qui sont decedez, soit Confesseurs, soit Martyrs, qui ont chanté au Seigneur le Cantique des trois Enfans, étoient dans l'erreur ; c'étoit des faussetez & des mensonges qu'ils debitoient pour honorer le Seigneur. Ainsi après 400 ans, nous voyons parmi nous la pureté de la loi divine, que nous avons achetée de

la Synagogue à prix d'argent. Eglise de J. C. que vous êtes heureuse! Jerôme vous fait bien de l'honneur!

Depuis que le monde est devenu vieux, & que toutes choses tendent à leur fin, ayons soin de graver sur les tombeaux de nos ancêtres, afin qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance, que Jonas ne se reposoit pas à l'ombre d'une courbe, mais d'un liere, & que que quand il plaira au Legislateur ce ne sera plus un liere, mais un autre arbrisseau. C'est ce que vous nous apprenez dans votre excellent ouvrage. Mais, dites-vous, Origene, pour composer ses Hexaples, s'est bien servi de Théodotion, & n'a pas fait difficulté d'inserer des notes & des étoiles dans le Texte sacré. Vous avez bonne grace de produire ici Origene pour votre défense, cet homme que vous poursuivez aujourd'hui à feu & à sang! Ainsi quand il vous plaît vous condamnez les gens, & quand il vous plaît vous les proposez comme des modeles qu'il faut suivre; tant il y a de fond à faire sur tout ce que vous dites. Aujourd'hui l'on est criminel, demain on est proposé aux autres comme un rare exemple. Avez-vous donc oublié que c'est cet Origene con-

tre lequel vous ſoulevez aujourd'hui tout le Clergé de Rome. Vous deviez aſſurément prévoir plûtôt ce contretemps ; car perſonne ne s'aviſe de couper un arbre ſur lequel il a deſſein de s'appuyer ; perſonne juſqu'à preſent ne s'eſt aviſé de s'en rapporter à un témoin qu'on a déja recuſé. Qu'Origene ait fait ce que vous dites, ou qu'il ne l'ait pas fait, cela vous excuſe-t-il ? Reliſez ce que vous avez dit des autres dans un pareil cas. *(a) Ce n'eſt pas là,* dites-vous, *ſe juſtifier, mais c'eſt chercher des compagnons de ſon crime.* Ceſſez donc de chercher pour vous excuſer des perſonnes auſſi coupables que vous, & penſez à vous purger du crime dont on vous accuſe.

Ne laiſſons pas cependant que d'examiner la conduite d'Origene. Jamais Origene n'a traduit aucun livre de l'Ecriture ſainte ſur les exemplaires des Juifs, & vous au contraire vous les avez tous changez pour les réduire à ce modele que vous vous êtes propoſé. Quelle conformité y a-t-il donc de votre conduite avec la ſienne ? Les Juifs &

(a) *C'eſt dans la lettre que S. Jerôme avoit écrite à Rufin, où il ſe plaignoit des loüanges qu'il lui avoit données dans ſa preface du Periarchon.*

les apostats avoient fait plusieurs traductions de l'ancien Testame ... s'en servir dans les occasions ; & parce qu'il arrivoit souvent dans les disputes qu'on avoit contre eux, qu'ils nous accusoient d'avoir ou changé ou ajouté à la Bible, Origene a voulu faire voir aux Chrétiens, que ces malheureux étoient eux-mêmes coupables du crime qu'ils nous imputoient, c'est pourquoi il a pris toutes leurs traductions, & a marqué à chaque endroit par des étoiles & d'autres marques les changemens qu'ils avoient faits. C'est sur les ouvrages des autres, & non pas sur le sien qu'il a fait ses notes, afin que nous connussions, non pas ce qu'il manquoit à notre Bible, ou les additions qui y avoient été faites, mais ce que les Juifs contre lesquels on disputoit, avoient eux-mêmes ajouté ou retranché à ces livres sacrez.

Si un Commissaire de guerre prenoit la liste de tous les soldats qui sont enrôlez, & que pour sçavoir combien il en reste après le combat, il mit une note auprès du nom de ceux qui ont été tuez, & une autre auprès du nom de ceux qui sont encore en vie, diroit on que cet Officier prend parti dans cette affaire, & qu'il se declare ou pour les

morts ou pour les vivans ? Il marque ſeulement ceux que les ennemis ont tuez, & ceux que le ſort des armes a épargnez. C'eſt ce qu'a fait Origene ; il a marqué par des notes differentes ce que ces infideles traducteurs avoient retranché, & ce qu'ils avoient ajouté, afin qu'on connut ce qui reſte de véritable dans ces traductions. Du reſte, il n'y a pas ajouté un ſeul mot du ſien, il n'a pas donné la moindre atteinte à la ſincerité de nos Ecritures : & s'il s'eſt trouvé quelque paſſage difficile à expliquer dans le ſens litteral, il en a découvert le ſens myſtique, & a expliqué les grands myſteres qui étoient cachez ſous cette lettre obſcure. Quel appui pouvez-vous donc trouver dans l'exemple d'Origene, qui n'a fait aucun ouvrage ſemblable au vôtre, & qui au contraire a ſubſtitué par tout l'eſprit vivifiant à la lettre qui tuë, tandis que tout votre travail conſiſte à nous preſenter une lettre qui tuë ceux qui la veulent ſuivre ?

Vous êtes donc le ſeul, mon cher frere, avoüez-le, vous êtes le ſeul dans toute l'Egliſe de Dieu qui ſe ſoit jamais aviſé de faire un tel ouvrage : perſonne ne vous a jamais ni imité en

cela, ni prêté la main, si ce n'est cet illustre Barrabas dont vous nous faites tant d'éloges. Car quel autre qu'un Juif auroit jamais eu la témerité d'alterer les monumens autentiques de notre foi, que les Apôtres avoient laissez à l'Eglise ? Ce sont eux, ô mon frere, vous qui m'étiez si cher avant que ces malheureux Juifs vous eussent séduits ; ce sont eux qui vous précipitent dans tous ces maux. C'est d'eux que vous avez appris à alterer les saintes Ecritures, à faire des libelles diffamatoires, où tous les Chrétiens de quelque profession qu'ils soient, & quelque rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, sont cruellement déchirez. C'est d'eux que vous avez appris à trobler la paix des Fideles, à susciter des querelles & des divisions dans l'Eglise de Dieu. Ce sont eux qui vous obligent à porter sentence contre vous, & à désavoüer aujourd'hui tant de bonnes choses que vous aviez écrites autrefois pour l'édification des Fideles, comme doit faire un Chrétien & un bon Catholique ; & c'est ce qui fait qu'à present vous n'avez plus que du mépris pour nous, tandis que toutes vos complaisances sont pour ces malheureux qui vous trompent par leurs artifices.

En vérité si vous étiez ce que nous devons tous être, de veritables Chrétiens dociles aux instructions de saint Paul qui dit : *Si quelqu'un de vos freres tombe dans quelque faute, vous qui êtes plus spirituels, reprenez-le avec douceur* ; vous seriez-vous emporté contre moi avec cet excès & ce scandale, où vous n'avez gardé aucune regle de cette douce & charitable conduite que cet Apôtre exige de nous dans la correction fraternelle ? Supposons que vous ayez trouvé quelque chose dans ma préface qui vous ait offensé ; supposons que j'aye fait injure à un homme de votre mérite & de votre érudition, de l'avoir traité de frere & de collegue, & d'avoir dit que je me le proposois pour modele dans la maniere de traduire les Auteurs Grecs, cependant vous devez convenir que c'étoit la premiere fois que je vous offençois depuis cette paix & cette reconciliation si solemnelle que nous avions faite ensemble. Supposons encore, si vous le voulez, que je vous aie fait injure, lorsque pour vous imiter j'ai passé dans ma traduction d'Origene quelques endroits qui ne paroissoient pas assez édifians en matiere de foi. Eh bien j'étois coupable, je le veux, & je méri-

tois la correction ; mais vous, homme ſpirituel, que faites-vous dans cette rencontre ? Quel exemple de conduite avez-vous donné aux autres qui pourroient ſe trouver dans de pareilles occaſions ? Vous dites qu'on vous a écrit qu'il falloit faire connoître les fautes du traducteur, & que ce ſont de nos freres qui le demandoient. Mais vous ont-ils dit qu'il falloit découvrir la honte de votre frere à toute la terre ? aux étrangers comme aux domeſtiques, aux Payens comme aux Chrétiens ? Poſons que ce n'étoit pas pour vous ſuivre & pour vous imiter que j'ai tenu cette méthode dans ma traduction, mais qu'une eſpece d'yvreſſe ſemblable à celle de cet ancien Patriarche, a découvert toute ma honte, auriez-vous crû encourir la malédiction de Dieu, ſi à l'exemple de ce pieux & ſage fils, vous euſſiez, en détournant vos yeux d'un objet ſi pitoyable, pris un manteau ſur vos épaules pour en couvrir ma nudité, je veux dire, ſi par une réponſe douce & honnête vous euſſiez excuſé ma faute & ſauvé mon honneur ?

Mais je ne pouvois pas, dites-vous faire une autre réponſe à ceux qui m'avoient écrit de la ſorte, & ſi je ne m'é-

tois declaré ouvertement comme j'ai fait, & que je n'eusse envoyé une traduction litterale du livre dont vous n'aviez donné que le sens, j'aurois passé pour un Origeniste. Je n'examine pas encore à present cette réponse, ni si elle remedie aux maux imaginaires que vous appréhendiez. Mais je dis : Vous écriviez à l'illustre Pammaque qui est une personne de pieté. Quel inconvénient y avoit-il, si vous lui eussiez fait une réponse à peu près en ces termes ? Mon cher frere, il ne faut pas juger temerairement des ouvrages des autres ; car vous sçavez vous-même la conduite que vous avez tenuë à l'occasion du livre que j'envoyai autrefois à Rome contre Jovinien. Plusieurs qui lui donnoient des explications fort contraires à mes intentions en étoient scandalisez, vous-même étiez du nombre ; pour appaiser ce tumulte, & sauver mon honneur, vous retirâtes promptement tous les exemplaires que vous pûtes recouvrer, & me les envoyâtes en diligence afin de les corriger, vous poussâtes la charité jusqu'à me marquer les endroits dont on étoit le plus offensé, ce qui m'engagea à faire l'apologie de mon livre, & à de-

clarer en quel ſens j'avois entendu ce que j'y avois dit du mariage & de la virginité. La juſtice demande que nous traitions les autres comme nous voulons être traitez. Comme vous m'avez renvoyé mes livres pour les corriger, il eſt juſte auſſi que vous lui renvoyez les ſiens. Montrez-lui ce qu'on y trouve à redire, afin qu'il le corrige. Il mérite d'autant plus d'être traité de la ſorte, que c'eſt preſque le premier de ſes ouvrages qu'il donne au public, & qu'il y a même été forcé; ce n'eſt pas une choſe fort extraordinaire que dans ces commencemens il lui ſoit échapé quelques fautes, au lieu que nous autres étant depuis long-temps accoûtumez à ces ſortes de travaux, nous ſommes moins excuſables ſi nos ouvrages ne ſont pas corrects. Enfin il ne faut pas chercher les occaſions de médire de ſes freres, & de leur faire tort, mais plûtôt celles de leur faire du bien en procurant leur amandement.

N'eſt-il pas vrai que ſi vous lui euſſiez fait une telle réponſe, non-ſeulement vous l'auriez édifié, lui qui depuis peu s'eſt donné entierement à la pieté, mais auſſi tous ceux qui l'auroient lûë, au lieu que vos invectives

ont causé une douleur indicible à tous les vrais serviteurs de Dieu, & ont fait voir en vous une honteuse demangeaison de déchirer votre prochain, & en moi une malheureuse necessité de répondre à vos calomnies. Car si dans vos livres contre Jovinien que vous aviez déja donné à transcrire à plusieurs Ecrivains, après y avoir mis la derniere main, vous avez crû neanmoins qu'il n'étoit pas encore impossible d'en retrancher les endroits qui scandalisoient le monde, où tantôt on vous voyoit tomber dans les mêmes fautes que vous reprochiez à votre adversaire, tantôt avancer des propositions qui ne conviennent qu'à des Manichéens, comme lorsque vous dites que le martyre même n'est pas capable de nettoyer les ordures du mariage; y avoit-il plus de difficulté de corriger non pas un de mes ouvrages, mais une traduction que j'avois faite de l'ouvrage d'un autre, s'il s'y étoit trouvé par hazard quelque faute, ou quelque endroit mal digeré; sur-tout si l'on considere que cet ouvrage n'étoit pas encore répandu dans le monde, qu'il n'étoit pas même corrigé ni transcrit? Mais non, une telle conduite ne se feroit pas accordée avec l'en-

vie qu'on avoit de mordre & de déchirer ; on a même été bien aise que les exemplaires n'en fussent pas encore répandus, afin de pouvoir blâmer tout l'ouvrage, & lui imputer des fautes qui ne s'y trouvoient point, sans que le monde put éclaircir toutes ces calomnies, n'ayant pas en main des copies autentiques de ce livre ; par là on se faisoit passer pour un habile homme, pour un grand Docteur, pour un sçavant Interprete qui avoit seul le don de bien traduire les Auteurs.

J'ai voulu rapporter au commencement de cette Apologie l'occasion qui m'a engagé à traduire le livre des Principes d'Origene, afin qu'il connoisse que l'envie & la jalousie n'ont aucune part à cette entreprise ; & plût à Dieu qu'il en fut de même dans toutes les siennes! Mon unique vûë a été de contribuer à la perfection d'un ouvrage très-utile que composoit un de mes amis, en luy donnant la connoissance de ce que les Anciens avoient dit sur la matiere qu'il traitoit. Ne voyons-nous pas tous les jours que les débris des anciens édifices servent beaucoup à en faire de nouveaux ? Quelquefois un marbre, une colonne, un morceau de sculpture ou

d'architecture antique, qu'on aura tiré des ruines de quelque ancien édifice, fera toute la beauté d'un nouveau bâtiment ? Blâmerons-nous ceux qui sçavent se servir adroitement de ces sortes d'antiquitez ? Leur dirons-nous : Il ne vous est pas permis de coudre ainsi de vieilles pieces sur de nouvelles, & de transporter indifferemment de vieux materiaux pour faire une nouvelle maison ; il faut pour garder les regles de l'Architecture, que ce qui étoit autrefois portique, soit encore portique ; que ce qui étoit pillier, soit encore pillier : car voila proprement ce que c'est que de traduire mot pour mot : méthode que vous aviez blâmée autrefois, & qu'il vous plaît aujourd'hui d'approuver ; car par un privilege qui vous est particulier, tout ce qui est défendu aux autres vous est permis, & tout ce qui est permis, vous en faites un crime aux autres s'ils s'en servent. Vous voulez qu'on vous approuve si vous faites des changemens dans la parole même de Dieu ; & si pour vous imiter nous faisons quelques changemens dans les paroles des hommes que nous n'avons pas crû fort édifiantes, vous ne sçauriez nous le pardonner.

Mais laiſſons-le dire & faire tout ce qu'il luy plaira, ſans nous en mettre en peine. Pour moi, je me borne ici à faire une recapitulation de tout ce que j'ai avancé dans cette Apologie. Sur le premier chef d'accuſation qui me taxoit d'héréſie, en diſant : *comme s'il ne pouvoit pas être hérétique ſans moi ?* J'ai fait voir la pureté de ma foi, & que ſur l'article de la reſurrection il étoit lui-même dans l'erreur, puiſqu'il enſeignoit que nos corps reſſuſciteroient avec toutes leurs foibleſſes & leurs fragilitez naturelles, qu'il n'y auroit plus de diverſité de ſexe après la reſurrection, d'autant que les corps ſeroient changez en ames, & les femmes en hommes.

J'ai juſtifié ma traduction du Periarchon, & j'ai montré évidemment, à ce que je croi, la droiture & la ſimplicité de mes intentions dans cet ouvrage que j'ai entrepris, non pour exciter des querelles dans l'Egliſe, non pour m'acquerir une vaine réputation, Dieu le ſçait, mais uniquement pour faire plaiſir à un grand ſerviteur de Dieu qui travailloit pour ſa gloire, & qui avoit beſoin de cette traduction pour combattre les ennemis de ſon ſaint nom.

La fauſſeté du blaſphême contre le Fils

& le saint Esprit, dont ils m'avoient si injustement accusé, a été découverte, & l'on a vû qu'elle ne rouloit que sur une falsification qu'ils avoient faite dans mon manuscrit, pour un crime qui mériteroit d'être puni en Justice.

Toutes les erreurs qu'il lui avoit plû d'imputer à Origene pour nous diffamer en diffamant cet Auteur, & pour rendre odieuse la traduction que j'avois faite du livre des Principes, sont retombées sur lui; & j'ai fait voir si clairement par ses propres ouvrages, par ceux mêmes qu'il nous avoit proposez pour juger de ses veritables sentimens, qu'il les avoit toutes enseignées, que je ne croi pas avoir laissé aucun doute sur tous ces articles, tant sur la préexistence des ames que sur la cessation des peines de l'enfer, & sur le salut du diable & des reprouvez.

Je l'ai aussi convaincu que son opinion étoit que nos ames étoient enfermées dans nos corps comme des criminels dans une prison, & que toutes les creatures raisonables, tant les Anges que les ames ne faisoient qu'un corps qui seroit sauvé à la fin des siecles, après avoir été rétabli dans sa premiere innocence.

On a vû que cet accord criminel dont il nous accuſoit, de nous rendre parjures pour cacher les ſecrets de notre prétenduë ſecte, retomboit ſur lui, & que perſonne n'étoit plus parjure que lui-même. J'ai prouvé par des extraits fideles de ſes commentaires, qu'il étoit permis de ne pas prêcher indifferemment à toutes ſortes de perſonnes les veritez les plus ſublimes de la Religion, & les myſteres les plus relevez, dont les ignorans & le commun des hommes n'étoient pas capables. Il nous avoit pourtant fait un crime de cette doctrine.

J'ai fait voir qu'après avoir promis avec ſerment devant le tribunal de J.C. de ne plus lire d'Auteurs profanes, juſqu'à dire qu'il vouloit paſſer pour un apoſtat qui a renié ſon Dieu, ſi jamais on en trouvoit un ſeul chez lui, non ſeulement ſon cabinet en étoit encore plein, mais qu'il les liſoit tous les jours, juſqu'à ſe glorifier d'avoir puiſé dans ces ſources empoiſonnées toute ſon érudition, & de n'avoir point d'autre maître en Philoſophie que Porphyre le plus impie de tous les hommes. Il avoit traité d'opinion payenne le ſentiment qu'on attribuë à Origene touchant la

nature des ames, quoi qu'il l'eût toujours suivi jusqu'alors; mais nous lui avons montré que jamais Payen n'avoit poussé le blasphême contre la divinité jusqu'à cet excès, que d'avancer comme il a fait, que Dieu avoit une bellemere.

Peu scrupuleux sur le mensonge il avoit dit hardiment que jamais il n'avoit donné de loüanges à Origene que dans deux petits endroits, où encore il ne loüoit que son esprit, & non pas sa doctrine; & nous en avons produit plus de dix, sans compter ceux que le desir d'abréger nous a fait obmettre, où non seulement il le traite d'homme apostolique, & de Docteur de l'Eglise, mais où il se vante de le suivre & de l'imiter, avec tout ce qu'il y a de gens sages & éclairez dans le monde.

Nous avons montré par des preuves indubitables qu'il se faisoit un plaisir & une coûtume de mal parler de tous les gens de bien, & que pour se donner la réputation d'un sçavant homme, une de ses principales occupations étoit de censurer tout ceux qui passoient dans l'Eglise pour les plus sçavans & les plus habiles.

On a vû avec étonnement la maniere

indigne dont il avoit déchiré la réputation des Prêtres de J.C. des Ministres de ses autels, des Religieux, des Vierges consacrées à J. C. & generalement de tous ceux qui tiennent quelque rang dans le monde. Ambroise ce saint Evêque, dont la mémoire est en benediction dans toute l'Eglise, n'a pû échaper à la malignité de sa plume. Didyme qu'il avoit mis autrefois au rang des Prophetes & des Apôtres, a été depuis par ce nouveau censeur relegué parmi les hérétiques; tous les Auteurs anciens & modernes ont été traitez par ce caustique, tantôt d'ignorans, tantôt de sots & d'impertinens; les saints Martyrs avec tout leur mérite devant Dieu & devant les hommes, n'ont pas été plus épargnez: on a vû, dis-je, tous ces excès prouvez clairement, non point par des témoignages étrangers ou par des preuves suspectes, mais par lui-même, par ses lettres, par ses écrits, par ses ouvrages: encore par quels ouvrages? par ceux qu'il a choisis lui-même entre tous les siens, comme lui étant les plus favorables, après avoir abandonné les autres comme pleins d'erreurs, dont, disoit-il, il se repentoit. Non pas qu'il se repente veritablement de ce qu'il y

a

a dit, ni des opinions qu'il y a approuvées, mais parce qu'il en étoit venu à de telles extrêmitez qu'il ne lui restoit plus aucune occasion de mordre & de déchirer ses freres, s'il n'eût feint ce repentir. C'est pourquoi je n'ai point voulu me servir de ses autres ouvrages, où j'aurois trouvé de quoi l'accabler, je me suis réduit à ceux qu'il ne peut plus ni désavoüer ni abandonner.

Après tout cela j'ai encore fait voir que celui qui traitoit les autres d'audacieux & de temeraires pour avoir changé quelques mots en traduisant les ouvrages des hommes, étoit venu lui-même à cet excès de temerité que d'alterer les saintes Ecritures, ce dépôt sacré que les Apôtres avoient laissé à l'Eglise comme le gage le plus précieux que le saint Esprit lui avoit donné de sa foy, & que dans les versions qu'il en a entreprises, il ne s'est pas fait un scrupule d'y changer ou d'y ajouter comme bon lui a semblé.

Que reste t-il donc à present? sinon que ceux qui liront ceci, & qui verront par ces écrits de quoi il est question, nous jugent de la maniere qu'ils voudroient eux-mêmes être jugez de Dieu, & qu'ils prennent garde de blesser leur

ame, & de lui donner le coup de la mort, en favorisant l'un de nous deux préférablement à l'autre contre le droit & la justice. Je souhaiterois aussi, Apronien, mon cher fils, que Pammaque ce saint homme, dont notre fidele ami* a bien voulu inserer la lettre parmi les invectives & les libelles qu'il a publiez contre nous, pût connoître par votre moyen, que dans ces occasions où il s'agit du triomphe de la verité sur le mensonge, il ne faut rien donner à l'amitié ni aux inclinations naturelles, au préjudice de l'innocence; puisque le Seigneur nous en a fait un precepte en ces termes: *Ne jugez pas selon les apparences trompeuses, mais portez un jugement juste & équitable*, parce que comme J. C. se trouve dans le moindre des siens, & qu'il est nourri & vêtu en la personne des pauvres, c'est lui aussi qui est jugé injustement en la personne de ceux à qui les hommes ne rendent pas justice, & il leur reprochera qu'ils l'ont haï gratuitement, en haïssant sans aucune raison le moindre de ses serviteurs. Je vous prie de lui demander ce qu'il pense que J. C. à son dernier avenement jugera de sa conduite, lorsque d'un côté il lui representera, qu'il a re-

* Saint Jerôme.

tiré avec un zele infatigable des mains de tout le monde, le livre que Jerôme avoit fait contre Jovinien ; qu'il s'est élevé contre ceux qui témoignoient en être ſcandaliſez ; qu'il leur a fermé la bouche par ſon autorité, & les a empêché d'en faire du bruit, & qu'enfin après en avoir retiré tous les exemplaires avec des dépenſes incroyables, il les a renvoyez à l'Auteur qui étoit en Orient, pour les corriger, ou pour appaiſer ce ſcandale de la maniere qu'il jugeroit la plus convenable ; & que d'autre part il lui fera voir la conduite qu'il a tenuë à mon égard, non pas dans une ſemblable occaſion, mais beaucoup moindre ; car il ne s'agiſſoit pas ici d'un livre que j'euſſe rendu public, mais de quelques cahiers imparfaits que je n'avois pas encore corrigez, & qui m'avoient été volez dans mon cabinet par un fripon. On les lui porte, je ſuis preſent ſur les lieux, il ne me les rend point, il ne m'en fait aucune plainte ni par lui-même, ni par mes amis, non pas même par mes ennemis, mais il les envoye au bout du monde, à un homme qu'il ſçavoit bien être incapable de moderer ni ſa langue ni ſa plume, & l'excite même à

écrire contre moi. Auroit-il fait quelquelque chose contre Dieu & contre la Religion, s'il me fut venu trouver ? Etions-nous si indignes de sa conversation, qu'il eût crû blesser sa conscience, si dans un entretien familier il m'eût fait voir ce qu'il trouvoit à reprendre dans ces écrits: nous pour qui J.C. n'a pas dédaigné de donner sa vie & son sang ? Il est vrai que nous sommes pecheurs: mais tout pecheurs que nous sommes, il veut bien encore nous faire l'honneur de nous mettre au nombre de ses oüailles.

J'en dirois davantage si je ne faisois reflexion qu'il n'y a pas encore longtemps qu'il s'est donné entierement à J. C. & que par un genereux mépris de sa noblesse & de ses biens, il s'est mis au rang des pauvres, & a donné en cela à tous les Fideles un exemple admirable de religion. C'est pourquoi je ne veux pas que sa vertu naissante en souffre par nos disputes de literature, ni que nos querelles soient cause que sa ferveur se rallentisse. Mais nous verrons quel jugement il portera de ceci, lors qu'il viendra à connoître que tous les reproches que nous fait le Docteur Jérôme, se trouvent dans ses propres ouvrages.

S'il ne s'agiſſoit que de ceux qu'il a faits dans ſa jeuneſſe, ce ſaint homme accoûtumé à l'excuſer en tout, diroit peut-être que ces ſentimens lui ſont échapez par ignorance ou par inadvertance : mais ne nous étant ſervis que de ceux qu'il a rendus publics dans un âge avancé, de ceux où il reconnoît que ſont ſes veritables ſentimens, je ne voi plus par quel endroit il le peut excuſer.

Pour nous, quoi qu'engagez par une neceſſité indiſpenſable à répondre à des reproches auſſi injurieux que ceux qu'il nous a faits, nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de lui en demander pardon, ſi dans la chaleur de la diſpute, le cœur percé de douleur comme nous l'avions, il nous eſt échapé quelque choſe de trop fort dans cet écrit. Il eſt vrai, & j'en prends le Ciel à témoin, que nous en avons beaucoup plus ſupprimé que nous n'en avons dit : Plût à Dieu qu'il nous eût été permis de garder tout à fait le ſilence : mais cela n'étoit pas poſſible ; car ſe taire lorſqu'on eſt accuſé d'héréſie, c'eſt confeſſer que l'on eſt hérétique.

J'en étois là lorſqu'un de nos freres qui eſt venu de Rome pour me rendre viſite de votre part, ayant lû cet écrit

en ma présence, m'a averti que j'avois oublié de me justifier sur une chose dont ils m'accusent encore, & qu'il leur a souvent entendu exagerer à Rome & en d'autres lieux. Il avoit mis dans sa préface, disent-ils, que Jerôme ayant trouvé dans le Grec d'Origene plusieurs choses qui ne paroissoient pas orthodoxes, les avoit tellement tournées dans sa traduction, qu'il ne paroissoit plus rien que de très Catholique dans le Latin : & en même temps il s'étoit engagé à le suivre & à l'imiter en cela. Pourquoi donc trouve-t-on dans sa traduction du Periarchon des endroits qui ne sont pas orthodoxes ? C'est une chose étrange, que par tout où j'ai loüé cet homme, on m'en fasse un crime ! Oui il est vrai j'ai dit dans ma préface qu'il avoit corrigé dans ses traductions ce qu'il avoit trouvé de trop dur dans l'original : mais il n'est pas moins véritable que je l'ai aussi imité en ce point. Lors, par exemple, que dans ses homelies sur Isaïe, Origene dit que ces deux Seraphins que vit le Prophete sont le Fils & le saint Esprit, le Traducteur a ajouté du sien : *Que personne cependant ne s'imagine qu'on met quelque difference entre les Personnes de la sainte Trinité,*

lorsque pour exprimer leurs differentes fonctions, on se sert de differens noms. Par là il a cru lever tout le scandale, & qu'avec cette addition on ne soupçonneroit plus qu'il y eût là quelque semence d'Arianisme. J'en ai usé de même en changeant ou en ajoûtant quelques paroles, j'ai tâché d'amener le texte de l'Auteur à un sens Catholique. Qu'y-a-il en cela de contraire à ce que j'avois promis? Mais parce que je lisois ses écrits avec un œil simple, sans malice, & sans aucune envie de le calomnier, je n'ai envisagé que ses intentions que j'ai crû droites, & non pas ce qui restoit encore dans sa traduction, qui pouvoit donner lieu à des personnes qui n'auroient pas eu pour lui de si bons sentimens que j'en avois, de lui faire beaucoup de peine. Lui au contraire qui ne cherche qu'à me calomnier, il reprend dans ma traduction des choses qu'il a dites & écrites lui-même avant moi. Pouvois-je deviner qu'il changeroit de sentiment, & que ce qu'il croyoit orthodoxe en ce temps-là, il en feroit aujourd'hui une héréfie? Si donc ce qu'il a écrit est bon, selon le jugement que j'en ai porté, & neanmoins se trouve mauvais, selon le jugement qu'il en

fait lui-même aujourd'hui, ſuis-je coupable pour cela ?

Ceci ne regarde que la foi de la ſainte Trinité, & l'endroit où il a dit que les deux Seraphins étoient le Fils & le ſaint Eſprit. Si on en veut juger ſelon les ſentimens qu'il dit avoir aujourd'hui, c'eſt un blaſphême ; ſi au contraire on en veut juger ſelon les ſentimens qu'il avoit alors, & que j'avois uniquement en vûë lorſque j'écrivois ma préface, ce n'eſt plus un blaſphême.

Pour ce qui eſt de la reſurrection de la chair, je croi qu'il n'y a rien dans ma traduction ſur cet article que ce que l'Egliſe enſeigne. Le reſte qui ne regarde que les creatures, & ne touche point à la foi, a été aſſez expliqué dans la ſuite de cette Apologie. Enfin qu'il choiſiſſe, veut-il que j'aye eu tort de dire qu'il n'y avoit rien que de Catholique dans les traductions qu'il a faites d'Origene ? J'y conſens volontiers, & je me retracte. Veut-il que j'aye eu raiſon ? Il a donc tort lui-même de dire aujourd'hui le contraire, ainſi ce n'eſt pas le jugement que j'ai porté de lui qui eſt temeraire, mais celui qui lui fait condamner dans les écrits des autres ce qu'il approuve dans les ſiens.

Voila ſans doute une eſpece de jugement bien extraordinaire, où je défends moi-même mon accuſateur, & où il ne peut gagner ſa cauſe qu'en prouvant qu'il eſt coupable. Mais ſuppoſons qu'on aſſemble un Synode d'Evêques qui conformement à l'avis où vous êtes aujourd'hui, condamne tous les livres où ces ſortes d'opinions ſont répanduës, on commencera ſans doute par condamner l'original Grec, & enſuite la traduction Latine avec leurs auteurs; qu'on vienne enſuite à vos ouvrages, comme on y trouvera les mêmes opinions, ainſi que vous le reconnoiſſez, il faudra bien auſſi qu'on les condamne avec l'auteur: & comme toutes les loüanges que vous avez donné à Origene ne l'empêcheront pas d'être condamné, de même il ne vous ſervira de rien de ce que j'ai tâché de vous excuſer, & de vous faire paſſer pour Orthodoxe, puiſqu'il faut que je me ſoumette au jugement de l'Egliſe, ſoit qu'elle condamne Origene, ſoit qu'elle vous condamne.

Fin de l'Apologie de Rufin.

DEFENSE DE S. JEROME *contre Rufin, adressée à Pammaque & à Marcellin.*

PREMIER LIVRE.

J'Apprends par vos lettres, & par celles de plusieurs persones, qu'on me reproche dans l'école de ce Pédant qui m'a fait autant d'ennemis de la langue de mes chiens, de ce que j'ai entrepris une nouvelle traduction du Periarchon. O l'impudence inoüie ! A-t-on jamais reproché à un Medecin qu'il fit connoître les choses empoisonnées ? On voit bien qu'ils veulent défendre leur Apotiquaire, en lui associant des coupables ; comme si le nombre des pecheurs diminuoit la faute, & que l'accusation ne dut pas plûtôt tomber sur les crimes, que sur les persones ? Cependant on écrit des livres contre moi, on les fait lire à tout le monde, mais on se garde bien de les rendre publics. Par là ils étonnent les simples & les ignorans, & m'ôtent en même temps le pouvoir d'y répondre. Voila sans doute un nouveau genre de malice, former des accusations qu'on apprêhende de rendre publiques.

& d'écrire ce qu'on veut cacher. Si son écrit est véritable pourquoi a-t-il appréhendé de le rendre public ; & s'il est faux pourquoi l'a-t-il fait ? Je me souviens d'avoir lû autrefois dans Ciceron, que c'est le propre d'un insensé, de coucher sur le papier ce qu'on veut tenir secret. *L. 1. Acad. quæst. 1.*

Mais enfin de quoi se plaignent-ils ? Quel est le sujet de leur douleur & de tout le bruit qu'ils font ? De ce que j'ai rejetté des complimens affectez, de ce que je n'ai pas voulu qu'une bouche trompeuse me donnât des loüanges, & de ce que j'ai découvert les embuches d'un ennemi caché sous le nom d'ami ? Il me traite de frere & de collegue dans sa préface, & cependant il découvre mes fautes en faisant paroître que j'ai élevé Origene jusqu'au Ciel par les loüanges que je lui ai données. Il prétend qu'il avoit bonne intention : pourquoi donc dans son Apologie me fait-il un crime de ce qui avoit été un sujet de loüange dans sa préface du Periarchon ? Il vouloit, disoit-il, m'imiter dans ses traductions, & autoriser son ouvrage par les miens. Il suffisoit d'avoir dit une fois que j'avois aussi traduit quelques ouvrages d'Origene, sans repeter si sou-

vent la même chose, comme s'il eût appréhendé qu'on ne crût pas les loüanges qu'il me donnoit fort sinceres. Une louange qui est pure & simple n'affecte point tant de paroître veritable, & ne craint pas d'être suspecte à ses auditeurs. Vous voyez que toutes ses finesses ne sont pas inconnuës, & que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons appris qu'on pouvoit se moquer d'un homme en lui donnant des louanges. On ne peut plus se couvrir du voile de la simplicité, là où la malice se fait sentir. Qu'un homme tombe une fois ou deux, on dit que c'est un accident: mais lorsque cela lui arrive si souvent, on soupçonne quelque fraude. Il s'est conduit ici avec tant de finesse qu'il ne m'est plus possible de nier ou de desavoüer les loüanges qu'il me donne.

Il étoit de la prudence d'un ami, après notre reconciliation, d'éviter jusqu'aux plus legers soupçons qu'il pouvoit donner, qu'il y eût de la dissimulation dans sa conduite; il ne devoit point donner lieu de croire qu'il y eût de l'affectation dans ce qu'il faisoit peut-être innocemment. C'est pourquoi Ciceron dit fort bien : *Ayant toujours crû qu'un honnête homme devoit entretenir re-*

ligieusement l'amitié avec ses amis ; c'est sur-tout avec des amis reconciliez qu'il doit être plus sur ses gardes, parce qu'entre amis qui n'ont jamais été broüillez, l'omission de quelque devoir peut passer pour inadvertance ; mais avec des amis reconciliez cela se regarde comme une perfidie. Orat. pro Gab.
Et Flaccus dans son Epître à Florus, *une reconciliation plâtrée se dissout facilement.*

Que me servent donc tous les sermens qu'il fait, de n'avoir eu en tout ceci aucune mauvaise intention. On ne laisse pas de me faire un crime des louanges qu'il m'a données avec toute sa prétenduë simplicité. S'il cherchoit à donner du poids & de l'autorité à sa traduction par l'exemple de ceux qui l'avoient precedé dans ces sortes d'ouvrages, il avoit devant lui saint Hilaire qui a mis en Latin plus de quarante mille versets d'Origene, tant sur Job que sur les Pseaumes. Il avoit Ambroise, dont tous les ouvrages ne sont presque que des copies d'Origene ; il avoit le Martyr Victorin : il ne fait aucune mention de toutes ces colonnes de l'Eglise, & ne s'attache qu'à moi qui ne suis rien. Si ce n'est peut-être qu'il veuille dire avec sa simplicité ordinaire, qu'il a mis

en jeu un ami, parce qu'il n'avoit aucune connoiſſance des autres. Mais qui pourra ſe perſuader qu'un homme d'une ſi profonde érudition, & qui a tellement étudié les Auteurs Grecs, qu'il en a preſque perdu l'uſage de la langue Latine, n'ait aucune connoiſſance de ces Auteurs qui ſont ſi recens? Ce qui fait voir que ſon intention a été non pas tant de me loüer que de ne pas accuſer ceux-ci, afin que ſi ce ſont de veritables louanges, comme il tâche de le perſuader aux ſots, ou de véritables accuſations, comme je le ſens moi-même par la douleur que cette playe m'a faite, perſonne ne put partager avec moi les louanges qu'il me devoit, ni me ſervir de conſolation dans l'injure qu'il me faiſoit

J'ai encore vos lettres, où vous me mandez qu'il m'accuſe, & où vous me preſſez de répondre à ſes accuſations, de crainte que je ne paroiſſe avoüer le crime ſi je me taiſois. J'avoüe que j'ai fait une réponſe telle que vous la ſouhaitiez, dans laquelle tout offenſé que j'étois, j'ai neanmoins tellement gardé les regles de l'amitié, que je me ſuis défendu ſans accuſer mon accuſateur; & le crime que m'impoſoit à Rome un

seul ami, je l'ai fait considerer comme s'il m'eût été imputé en general par des ennemis répandus par toute la terre, afin qu'on ne crut pas que j'en voulois à un particulier, & qu'on fut persuadé que je répondois seulement aux accusations qu'on formoit contre moi.

Il s'agit de sçavoir presentement si sous pretexte de ne pas violer les loix de l'amitié, j'ai dû me taire après avoir été accusé, & si pendant que j'avois la face toute boüeuse par l'heresie qu'il m'imputoit, j'ai mal fait de prendre un peu d'eau pour me laver le visage, de crainte qu'on ne crut qu'il m'avoit insulté. N'est-ce pas contre les loix de l'humanité, d'attaquer ouvertement un ami, & sous le masque d'une loüange trompeuse le rendre criminel en public, en même temps qu'on luy ôte la liberté de faire voir qu'il est Catholique, & de montrer que les louanges qu'il a données à un héretique n'étoient pas pour adopter ses héresies, mais seulement pour faire admirer la beauté de son esprit.

Il avoit jugé à propos, ou comme il veut le persuader au monde, il s'étoit trouvé dans la necessité de traduire en Latin un ouvrage qu'il n'auroit jamais

entrepris s'il n'y avoit été forcé. Qu'étoit-il necessaire de me mettre en jeu, moi qui suis caché dans une grotte, & si éloigné de lui par tant d'espaces de terre & de mer qui nous separent? de m'exposer par là à l'envie d'une infinité de gens, & de me nuire beaucoup plus par les louanges qu'il me donnoit, qu'il ne tiroit de profit en me prenant pour son modele? Et maintenant que j'ai rejetté ses louanges, & que j'ai fait voir que je ne suis point tel que cet ami prétend, on dit qu'il est en fureur, qu'il a composé trois livres contre moi avec une élegance Athenienne, me faisant un crime de ce qui auparavant avoit été le sujet de ses louanges, & m'imputant tous les dogmes d'Origene qui se trouvent, dit-il, dans les traductions que j'ai faites de ses ouvrages. C'est pourtant de ces dogmes qu'il avoit dit dans sa préface : *Je suivrai ceux qui m'ont precedé, & particulierement celui dont j'ai fait mention cy-dessus, lequel ayant traduit plus de 70 homelies d'Origene, sans parler de ses commentaires sur saint Paul, a tellement corrigé dans sa traduction ce qui pouvoit offenser dans le texte, que le lecteur Latin n'y trouve plus rien de contraire à notre foy; ce sera donc principalement cet*

Auteur que nous ſuivrons, quoi que nous ſoyons fort éloignez de ſon éloquence : mais nous tâcherons de l'imiter dans la méthode qu'il a tenuë.

Il ne peut nier que ce ne ſoient là ſes propres paroles. L'élegance du ſtyle, ce diſcours poli, & ce qui eſt plus conſidérable, cette ſimplicité Chrétienne, en feroient reconnoître l'Auteur, quand même il voudroit les deſavoüer. Je ne ſçai pas ſi Euſebe les auroit alterées, & ſi cet homme qui eſt autant ennemi d'Origene qu'il eſt attaché à ma perſonne, eut voulu par un ſeul trait de plume faire connoître ou que j'avois erré avec Origene, ou que j'avois avec lui des ſentimens orthodoxes. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que mon ennemi ne peut plus preſentement me traiter d'héréti-que, puiſqu'il a confeſſé auparavant dans ſa préface que nous n'avions qu'une même foi.

Mais je lui demande en même temps ce qu'il veut dire par ces paroles équivoques : *Le lecteur Latin n'y trouvera plus rien qui ſoit contraire à nôtre foy.* Veut-il parler de la foi de l'Egliſe Romaine ? Si c'eſt celle-là qu'il appelle ſa foy, nous ſommes donc l'un & l'autre Catholiques. Mais ſi par ſa foy il entend les blaſphê-

mes d'Origene, tandis qu'il veut me faire passer pour un homme inconstant il se fait passer lui même pour un hérétique. Si sa foy est Orthodoxe, je le suis aussi par sa propre confession ; si elle est erronée, il fait voir qu'il ne m'a loué que parce qu'il me croyoit être dans l'erreur comme lui.

Nous ne laisserons pas cependant que de répondre à ces livres qui me déchirent dans le secret, & comme à la dérobée, lorsqu'ils seront rendus publics, & qu'on jugera à propos de les tirer des tenebres où ils sont encore, ou bien lorsque la charité de nos freres ou la temerité de mes envieux me les aura envoyez ; mais je ne croi pas qu'il faille beaucoup appréhender des écrits que l'Auteur même appréhende de rendre publics, & qu'il ne donne à lire qu'à ses amis. Quand je les aurai, ou j'avouerai les crimes dont je suis accusé, s'ils sont véritables, & tâcherai de les expier ; ou s'ils sont faux je les ferai retomber sur mon accusateur, & lui apprendrai que mon silence jusques à present étoit plûtôt l'effet de ma modestie que de ma mauvaise conscicence.

Ce que je fais aujourd'hui n'est que pour me justifier dans l'esprit du lec-

teur, d'un crime qui paroît horrible entre des amis, je veux dire d'avoir été l'agresseur, & montrer que bien loin de m'élever contre celui qui m'a blessé, je n'ai fait que mettre la main sur la playe qu'il m'a faite ; & je prie que sans deshonorer les persones on en rejette toute la faute sur celui qui m'a attaqué le premier. Non content de m'avoir offensé, il a composé trois *(a)* livres contre moi, comme si je n'avois point de langue pour me défendre, & à l'exemple de Marcion il a fait des antitheses de mes ouvrages, comme si je me fus contredit moi-même. A cette nouvelle chacun a senti le desir de con-

(a) *Voilà pour la seconde fois que saint Ierôme parle de trois livres que Rufin a composez contre lui, & comme nous n'en avons que deux, cela a fait croire à quelques Sçavans que le troisiéme étoit perdu. Mais ceux qui examineront attentivement les deux livres de l'Apologie de Rufin, connoîtront facilement que c'est un ouvrage fini & terminé. Ainsi il faut que par ce troisieme livre saint Ierôme entende cette grande lettre que Rufin adressa au Pape Anastase pour justifier sa traduction du Periarchon, quoi qu'il n'y soit fait aucune mention de S. Ierôme, ou que n'ayant pas encore vû l'apologie de Rufin, il ait cru sur de faux rapports qu'elle étoit divisée en trois livres. Mais le premier sens me paroît plus probable, puisque saint Ierôme employe tout le second livre de cette réponse, à refuter cette lettre de Rufin au Pape Anastase.*

noître ce nouveau Docteur, & de sçavoir d'où me pouvoit venir une telle ignorance, à laquelle on ne s'attendoit pas. Peut-être a-t-il appris en un moment ce que personne ne croyoit qu'il sçût, & qu'en aussi peu de temps il s'est rendu capable de nous apprendre quelque chose ? Puisse ce grand Pere des Dieux & ce grand Jesus, commencer à nous prêter secours ! Quoi qu'il ait employé toutes ses forces, & qu'il ait mis en usage toutes ses armes contre nous, nous avons neanmoins cette confiance au Sauveur, qu'il nous environnera du bouclier de sa verité, & que nous pourrons chanter avec le Psalmiste : *Les fleches des petits enfans les ont percez de playes.* Et ailleurs : *Quand je serois assiegé par toute une armée, mon cœur ne sera point étonné ; quand elle fondroit sur moi pour me combattre, le combat même redoubleroit mon esperance.* Mais retournons à ce que nous avions commencé à dire.

Virg. Æneid. l. 10. — *Psal. 63.* — *Psal. 26.*

Ses partisans lassez d'un combat sérieux, n'ont plus que les armes de Cerés à m'opposer, & disent : Pourquoi avez-vous mis en Latin le Livre du Periarchon, qui est tout rempli d'erreurs, & de sentimens contraires à la foy Orthodoxe ? Voici la réponse que j'ai à leur

Virg. Æneid. l. 1.

faire. Ce ſont vos lettres, mon frere Pammaque, qui m'y ont obligé ; ces lettres où vous me diſiez que ce livre venoit d'être traduit tout nouvellement par une perſonne qui y avoit beaucoup ajouté & diminué, & que rien n'étoit plus infidele que cette traduction. Pour prouver le contenu de votre lettre vous y avez joint un exemplaire de la traduction & de la préface, où l'on me donnoit tant de loüanges. Après l'avoir lûë, & l'avoir confrontée avec le Grec, je me ſuis aperçû que le traducteur avoit donné un ſens Catholique où Origene avoit proferé un blaſphême contre la ſainte Trinité, parce qu'il s'étoit apperçû que les Romains ne pourroient le ſouffrir. Mais toutes les autres opinions d'Origene touchant la chûte des Anges & des ames, la création d'un monde inviſible, le rétabliſſement de toutes choſes dans leur premier état à la fin des ſiecles, & pluſieurs autres ſentimens encore moins Catholiques, il les avoit laiſſez tels qu'ils étoient dans le Grec, ou les avoit tirez des Commentaires de Dydime, qu'on ſçait être un des plus zelez défenſeurs d'Origene, afin que le lecteur ayant reconnu que le livre étoit très-Orthodoxe

ſur le myſtere de la ſainte Trinité, ne s'apperçut pas qu'il étoit hérétique en tout le reſte.

Un autre qui ne ſeroit pas de ſes amis ne manqueroit pas de luy dire : Ou retranchez tout ce qu'il y a de mauvais dans ce livre, ou donnez nous tout ce qui vous y paroît bon. Si pour ne pas ſcandaliſer les ames ſimples vous retranchez un blaphême, ſous prétexte qu'il y a été ajouté par les hérétiques, retranchez donc pour la même raiſon tout ce qui eſt erroné. Ou ſi vous voulez faire une traduction fidele ; pourquoi retranchez-vous certaines choſes, & ne touchez pas à d'autres qui ne valent pas mieux ? N'aviez-vous pas promis dans votre préface que vous retrancheriez tout ce qu'il y a de mauvais, & n'y laiſſeriez que ce qui eſt bon ? Par là vous vous êtes ôté toute la liberté d'un Interprete, & vous êtes revêtu de toute l'autorité d'un Ecrivain, en ſorte que s'il ſe trouve quelque choſe d'hérétique dans votre verſion on doit vous l'imputer : mais pour faire avaler le poiſon plus facilement, vous avez frotté de miel les bords du calice. Voilà ce qu'un ennemi vous diroit, & peut-être quelque choſe encore de plus dur ; & ſur ce fondement il vous citeroit de-

vant les Juges, non pas comme traducteur, mais comme défenseur d'un mauvais livre.

Pour moy, content de me défendre simplement, je dis : J'ai mis dans ma traduction tout ce que j'ai trouvé dans l'original Grec, non pas pour que le lecteur ajoutât foi à tout ce que j'avois traduit, mais afin qu'il ne crut rien de ce que vous aviez mis dans la vôtre. Ainsi mon ouvrage a deux utilitez ; il fait voir que l'Auteur est hérétique, & que l'Interprete est infidele. Et afin qu'on ne s'imaginât pas que j'étois dans les sentimens de l'Auteur que je traduisois, j'ai mis à la tête de ma traduction une préface où j'apprenois au lecteur les raisons qui m'avoient engagé dans ce travail, & en même temps ce qu'il y devoit regarder comme hérétique. Votre traduction n'est que pour loüer l'Auteur, la mienne n'est que pour le condamner. La vôtre engage le lecteur à croire ce qu'il dit, la mienne à ne rien croire de ce qu'il dit. Dans la vôtre j'y suis loüé malgré moi ; dans la mienne bien loin de louer mon Auteur, je blâme celui qui l'a loué, & m'a loué avec lui. C'est un même travail, mais entrepris par des vûës differentes ; aussi ont-ils eu des suc-

cès fort differens. Vous avez retranché ce qui y étoit, sous prétexte qu'il y avoit été ajouté par les hérétiques, & vous avez ajouté ce qui n'y étoit pas, sous pretexte qu'il se trouvoit dans les autres ouvrages d'Origene : mais si vous ne marquez les endroits d'où vous l'avez tiré, vous ne prouvez rien. Pour moi, je me suis attaché à ne rien obmettre de ce qui étoit dans le livre, & je n'en faisois la traduction que pour faire connoître qu'il avoit été mal traduit. M'avez-vous pris pour un Interprete ? Vous vous êtes trompé. Je suis un traître qui ai découvert un hérétique afin de purger l'Eglise de ses erreurs. Pourquoi donc ai-je loué Origene autrefois ? J'en ai fait voir les raisons dans la lettre adressée à Pammaque, avec ma traduction. Pour le présent, je ne fais qu'apporter celles qui m'ont obligé à ce travail ; lequel n'ayant été entrepris que par un esprit de pieté, c'est à tort qu'on m'en fait un crime, pour avoir découvert un impie (*a*) qu'on vouloit faire passer dans l'Eglise pour une personne de pieté.

(a) *Jamais Origene n'a passé pour un impie, & je croi que saint Jerôme est le seul qui en parle en ces termes. Lui même avant cette dispute en parloit bien autrement.*

J'avois

J'avois traduit plus de 70 livres d'Origene, sans parler de ses grands ouvrages, mais ses traductions n'avoient jamais fait de bruit, jamais Rome ne s'en étoit allarmée. Qu'étoit-il donc nécessaire de venir étourdir les oreilles des Latins d'un livre que les Grecs ont en horreur, & contre lequel tout le monde s'éleve? Depuis tant d'années que je traduis des livres, personne ne s'en est jamais scandalisé : Vous, d'inconnu que vous étiez auparavant, dès votre premier ouvrage, vous devenez un illustre Auteur par votre témérité. Dès votre Préface vous nous apprenez que vous avez mis en Latin le livre que le Martyr Pamphile avoit fait pour la défense d'Origene, & vous faites tous vos efforts pour obliger l'Eglise à ne pas rejetter les opinions de celui que ce Martyr avoit aprouvées. Eusebe Evêque de Cesarée, autrefois chef du parti Arien, avoit fait six livres pour la défense d'Origene, ouvrage poli & bien travaillé. Son but étoit de prouver qu'Origene étoit catholique, selon lui, c'est à-dire, Arien selon nous. Et vous, vous traduisez le premier de ces six livres (a) com-

(a) *Cet endroit pourroit faire croire qu'effectivement Rufin n'avoit traduit que le premier Livre de*

me si c'étoit l'ouvrage d'un Martyr. Après cela on s'étonnera que vous vouliés que je sois un partisan d'Origene, vous qui avés déja fait le même affront à un Martyr ? Cependant dans votre traduction du Periarchon, après avoir changé quelques endroits qui parloient mal du Fils de Dieu & du saint Esprit, parce que vous sçaviés bien que les Romains ne pouvoient pas souffrir ces blasphêmes, vous avés laissé toutes les autres erreurs. Vous avés fait la même chose dans la traduction de cette Apologie que vous attribués à Pamphile. Si ce livre est de Pamphile, qui sera donc le premier des six qu'Eusebe a composés ? Dans celui que vous attribués à Pamphile, il est fait mention des autres. Dans le second & les suivans, Eusebe parle de ce qu'il a dit dans le premier, & déclare qu'il ne veut pas repeter les mêmes choses. Si tout l'ouvrage est de Pamphile, pourquoi n'en traduisés vous qu'une partie ? S'il est d'un autre, pourquoi changés-vous le

l'Apologie d'Origene composée par saint Pamphile : aussi est ce tout ce que nous en avons à present, d'autres croyent qu'il traduisit les six livres, & que les cinq autres sont perdus. Mais il faut avoüer que ce passage-ci de saint Ierôme est bien fort pour la premiere opinion.

nom de l'Auteur? Vous ne répondez rien à cette objection, mais les choses parlent d'elles-mêmes. Votre dessein étoit de faire passer sous le nom d'un Martyr, un ouvrage qui étant d'un Arien auroit été en horreur à tout le monde, si l'Auteur en avoit été connu.

Dirai-je, mon cher ami, qui vous flattez d'être un homme simple & sans finesse, que telle a été votre intention? Que vous avés honoré le livre d'un heretique du beau nom d'un Martyr, afin d'engager les ignorans dans la défense d'Origene, après les avoir trompez sous de si belles apparences? Votre profonde érudition qui vous fait passer en Occident pour un habile traducteur, & qui fait dire à vos Partisans que vous n'avez pas votre pareil en ce genre d'écrire, ne vous permettoit pas d'ignorer que le Martyr Pamphile n'a jamais rien écrit. (a) Eusebe même son panegyriste & son ami en rend ce témoignage dans la vie de ce grand homme qu'il a composée en trois livres avec son élegance ordinaire, après avoir donné beaucoup

(a) *Voyez M. de Tillemont, tom. 5. pag. 421. & suiv. où il fait voir par des raisons invincibles que cette Apologie dont il s'agit ici, est l'ouvrage de saint Pamphile & d'Eusebe.*

de loüanges à toutes ses vertus, & surtout à son humilité, il ajoute : *Qui est le sçavant sur la terre qui n'ait pas été cheri de Pamphile ? S'il s'en trouvoit dans l'indigence, il leur donnoit de quoi s'en retirer, il leur fournissoit même des Bibles, non seulement pour les lire, mais pour rester entre leurs mains. Les femmes mêmes avoient part à ce bienfait lorsqu'il en trouvoit quelqu'une qui eût de l'inclination pour les saintes Lettres. C'est pourquoi il avoit toujours grand nombre de livres chez lui, afin d'en donner à ceux qui en manquoient. Pour lui, il étoit si humble qu'il n'a jamais voulu rien composer, si on en excepte quelques lettres qu'il a écrites à ses amis, il se contentoit de lire attentivement tous les anciens Auteurs, & de méditer sur leurs ouvrages.*

Voici donc un partisan d'Origene, & le panegyriste de Pamphile, qui nous assure que ce saint Martyr n'a rien composé ; & il nous en assure après sa mort, afin que vous ne puissiez pas dire que c'est depuis ce témoignage, que Pamphile a écrit les livres que vous lui attribuez. Que ferez-vous après cela ? Ce livre que vous avez donné au Public sous le nom d'un Martyr a porté un coup mortel dans l'ame de plusieurs. Toute l'autorité des Evêques n'est pas

capable à présent de leur faire condamner Origene qu'ils s'imaginent avoir été loüé & approuvé d'un Martyr ; ni les Lettres Synodales de l'Evêque Théophile, ni celles même du Pape Anastase qui proscrivent cet Auteur comme un heretique par toute la terre, ne feront que blanchir, contre l'autorité d'un Martyr. Ecoutez donc ici le conseil d'un ami. Faites à l'égard de ce livre ce que vous avez fait à l'égard de celui du Périarchon. N'ayez point de honte de vous servir de vos adresses ordinaires, dites que c'est le Prêtre Eusebe qui l'a corrompu, ou que ce n'est point vous qui a fait cette traduction. Comment pourra-t'on prouver que c'est vous qui avez mis ce livre en Latin ? On n'a point l'original écrit de votre main. Vous n'êtes point si éloquent dans vos traductions que personne ne puisse vous imiter. Enfin si l'affaire vient à être prouvée en justice, & que la multitude des témoins vous couvre de confusion, vous en serez quitte pour chanter la palinodie. Il vaut mieux que vous vous repentiez de ce que vous avez fait que de voir tant de Fideles demeurer dans l'erreur par vos tromperies, & un saint Martyr calomnié par vos impostures. Ce ne sera

pas pour vous un grand ſujet de confuſion, que de changer de ſentiment. Les gens qui comme vous n'ont pas plus d'autorité & de réputation dans le monde, ne ſe font pas une honte de s'être trompez. Suivez mon exemple. Puiſque vous m'aimez ſi fort que vous ne pouvez ni vivre ni mourir ſans moi, vous ne devez pas avoir peine à m'imiter. Lorſque vous m'avez loüé comme un diſciple d'Origene, avez-vous oublié ce que j'ai dit & publié pour m'en défendre?

Euſebe Evêque de Ceſarée dans ſon ſixieme livre de l'Apologie d'Origene fait au ſaint Evêque & Martyr Methodius la même objection que vous me faites. Comment Methodius, dit-il, a-t'il la hardieſſe d'écrire aujourd'hui contre Origene après tant de loüanges qu'il lui a données autrefois? Je n'entreprens point aujourd'hui de juſtifier ce Martyr, chaque choſe aura ſon temps. Qu'il me ſuffiſe pour le préſent d'avoir montré en paſſant, que vous formez contre moi les mêmes plaintes, vous qui d'ami êtes devenu mon ennemi, qu'un Arien faiſoit d'un illuſtre & ſçavant Martyr. Vous ne manquerez pas peut-être de prendre ici un nouveau ſujet de me calomnier

& de dire qu'après avoir donné autrefois quelques loüanges à Eusebe, je commence aujourd'hui à mal parler de lui. Il est vrai, j'ai loüé Eusebe sur son Histoire Ecclesiastique ; sur la description qu'il a faite de la terre sainte, & sur sa chronologie, j'ai même traduit en Latin quelques-uns de ses ouvrages : mais pour cela suis-je un Arien, parce qu'Eusebe qui a composé ces livres est un Arien ? Si vous aviez la hardiesse de me traiter d'heretique, je vous ferois souvenir de votre Préface du Periarchon, où vous reconnoissez que nous n'avons l'un & l'autre qu'une même foi : & en même temps je vous prie de vouloir bien écouter patiemment un homme qui a été autrefois votre ami.

On vous voit disputer contre les uns, en accuser d'autres, & à votre tour être accusé par ces mêmes personnes. Cependant & ceux que vous accusez, & ceux qui vous accusent sont de votre Ordre. Qu'ils ayent raison ou non, c'est ce que je n'examine point, ce sont vos affaires. Tout ce que je puis dire, c'est que pour moi j'aurois peine à accuser mon frere, quoique justement. En disant cela je ne prétends point vous faire une réprimande, je dis seulement ce

que je ne ferois pas. Mais étant aussi éloigné de vous que je le suis, quel mal vous ai-je pû faire ? quel châtiment puis-je mériter ? Est-ce pour avoir dit que je ne suis point Origeniste ? Mais me défendre, est-ce vous accuser ? Pour vous, si vous n'êtes point Origeniste, ou si vous ne l'avez jamais été, je m'en rapporte à votre parole. Si vous l'avez été, & que vous ne le soyez plus, je veux bien vous regarder comme un pénitent. Pourquoi donc êtes-vous fâché que je sois ce que vous êtes vous-même ? Le sujet de votre mécontentement vient-il de ce que j'ai traduit après vous le Periarchon, & que ma traduction semble être une censure de la vôtre ? Mais que pouvois-je faire ? On m'envoye les loüanges que vous m'avez données, qui sont à proprement parler une accusation d'Origenisme. Dans cette Préface vous me donniez effectivement des loüanges si fortes & si étenduës, que si je ne les eûs point rejettées, tout le monde m'eûs pris pour un heretique. Voici ce qu'on m'en mandoit de Rome sur ce sujet. *Purgez-vous des soupçons qu'on forme contre vous, & faites voir que votre accusateur a tort, de crainte que si vous vous taisez, on ne croye que vous avoüez tout ce qu'il dit,*

Me trouvant dans un tel embarras, écoutez quelle a été ma réponſe en leur envoyant ma traduction. Mes amis, diſois-je, je n'ai pas dit mon ami, afin qu'on ne crut pas que je voulois parler de vous ; mes amis, m'ont réduit à cette extrêmité qu'il faut néceſſairement que je paſſe pour criminel, ſi je me tais ; ou pour un ennemi, ſi je répons. La condition eſt dure : mais de deux maux je choiſirai le moindre. Deux amis peuvent ſe reconcilier, le blaſphême ne mérite aucun pardon.

Voyez-vous à préſent que c'eſt malgré moi que j'ai été engagé dans cette traduction ? La neceſſité inévitable où je me trouvois me doit ſervir d'excuſe. Si vous aviez traduit votre Periarchon ſans me mettre en jeu, vous pourriez vous plaindre que je n'en ai fait une ſeconde traduction que pour vous inſulter : mais à préſent vos plaintes ſont injuſtes, puiſque ce que j'écrivois alors n'étoit que pour répondre à vos loüanges qui ſont de veritables accuſations, dans la pensée de tout le monde. Soyez perſuadé que vous m'avez accusé, vous ne ſerez plus indigné contre moi, de ce que j'ai répondu à votre accuſation. Je veux que vous ſoyez innocent en

cela, que vous ayez eu les meilleures intentions du monde; que vous en avez agi en ami fidele & sincere, qui ne sçait ce que c'est que la duplicité, enfin que vous m'avez blessé sans le vouloir, & même sans y penser; moi qui suis blessé, cela me guerit-il? Quoi parce que vous m'avez blessé sans y penser, je ne dois point mettre d'appareil à ma playe? Je suis jetté par terre d'un coup d'épée, je me trouve tout couvert de mon sang, la playe est dangereuse, & vous me dites n'y mettez pas la main de crainte qu'on ne croye que c'est moi qui vous ai blessé.

Ma traduction étoit plus contre Origene que contre vous. Dans la vôtre vous corrigez ce que vous croyez que les heretiques ont inseré dans le texte. Dans la mienne je découvre toutes les erreurs que les Grecs prétendent être de l'Auteur même. Qui a le mieux rencontré de nous deux? Ce ne sera ni vous ni moi qui en jugera, le Lecteur est bon pour en juger. Cette grande Lettre que j'ai écrite pour ma justification, est uniquement contre les heretiques & contre mes accusateurs. Quel interêt y prenez-vous, vous qui vous dites catholique & mon panegyriste? Pouvez-vous trouver

mauvais que je maltraite des heretiques dans mes écrits, & que je découvre leurs intrigues? Croyez-moi, faites paroître de la joye de cette invective, de crainte que si vous en marquez de la douleur on ne vous prenne pour un heretique. Quand on déclame contre les vices sans nommer les personnes, celui qui s'en fâche porte témoignage contre lui-même. Un homme prudent, dans ces occasions dissimule ce qu'il pense, & cache sous un front serain la douleur qui est dans son ame. Autrement si vous prenez pour vous tout ce que j'ai dit contre Origene & ses sectateurs; vous regarderez donc aussi comme autant d'invectives contre vous les lettres circulaires de Theophile, d'Epiphane & des autres Evêques que j'ai mises depuis peu en Latin pour obeïr à l'ordre qu'ils m'en ont envoyé. Vous direz aussi que c'est moi qui ai suggeré aux Empereurs les ordres qu'ils ont envoyez pour faire chasser les Origenistes d'Alexandrie & de toute l'Egypte. Vous direz que la haine implacable que le Pape Anastase leur porte est la suite des conseils que je lui donne. Vous direz que je suis cause que toute la terre s'est soulevée contre Origene depuis la traduc-

tion que vous avez faite du livre de ses Principes, quoi qu'avant ce temps-là chacun lut cet Auteur avec simplicité, sans en être mal édifié. Si cela est ainsi, & que j'aye tant de crédit, je suis surpris que vous ne me redoutiez pas plus que vous ne faites. Pour marque de ma modération dans cette grande lettre que j'ai rendu publique pour me justifier de l'Origenisme, non seulement j'avois pris garde de n'y rien mettre que vous pussiez prendre sur votre compte, j'y avois de plus ajouté une petite lettre pour vous, dans laquelle je me plaignois des loüanges que vous m'aviez données : mais comme vous n'étiés plus à Rome, mes amis ne jugerent pas à propos de vous l'envoyer, & prirent pour prétexte que vous & vos partisans parliez de moi dans toutes les rencontres d'une maniere si indigne, que vous ne méritiez pas cette honnêteté de ma part. Je joins à cet écrit, copie de cette lettre, afin que vous connoissiez quelle étoit ma retenuë dans une occasion où j'avois tant de sujet d'être fâché contre vous.

J'apprends encore que vous faites des railleries de moi, comme si j'eusse dit dans cette lettre qu'un certain Juif nommé Barrabas avoit été mon maître.

Je ne m'étonne pas qu'avec la licence que vous vous êtes donnée de changer les noms comme il vous plaît, vous vous soïez ici trompé. Un homme qui d'Eusebe a fait Pamphile, & d'un hérétique un martyr, peut bien avoir pris Barrabas pour Barranina. *(a)* Je vois bien que la compagnie d'un homme comme vous est très-dangereuse, & que si je n'ai soin de l'éviter, il changera lorsque j'y penserai le moins, le nom de Jerôme en celui de Sardanapale.

Apprenez donc, modele de sagesse, & un second Caton en severité, apprenez que je n'ai point dit que ce Juif ait été mon maître. *(b)* J'ai voulu seulement faire voir mon zele pour l'étude des saintes lettres, & j'ai dit que j'avois lû Origene comme j'avois entendu les

(a) *M. de Tillemont, tome* 12. *page* 107. *s'étonne que saint Ierôme soutienne ici que ce Iuif s'appelloit* Baranina, *l'ayant nommé* Barrabas *dans l'écrit auquel Rufin répondoit. Tous les imprimez mettent aussi Barraban. Il n'y a que le Pere Martianai qui dans sa nouvelle édition a mis* Baranina.

(b) *Il l'avoit pourtant dit en termes très-formels, les voici :* Veni rursum Jerosolimam & Bethléem quo labore, quo pretio Barraban nocturnum habui præceptorem ! Timebat enim Judæos, & mihi alterum exhibebat Nicodemum. *Hier. ep. ad Pammach.* 65. *nunc* 41.

leçons de ce Juif. Voudriez-vous que je vous eusse pris pour m'apprendre l'Hebreu ? Est-ce vous faire injure que de dire qu'au lieu de vous suivre j'ai suivi Apollinaire & Dydime ? Devois-je aussi dans cette lettre obmettre le nom de Gregoire de Nazianze, qui n'a pas son pareil parmi les Latins en fait d'éloquence ? Je me glorifie d'avoir été son disciple. Je n'ai donc fait mention que des Auteurs qui étoient reprehensibles, pour montrer que je les avois lûs comme j'ai lû Origene ; non pas pour m'instruire des dogmes de la Religion, mais pour profiter de leur érudition.

Origene lui-même, Clement d'Alexandrie, Eusebe & plusieurs autres, dans leurs commentaires sur l'Ecriture sainte, ne font pas difficulté de prouver ce qu'ils avancent par le témoignage des Juifs. Origene sur ces paroles d'Isaïe: *Væ tibi civitas Ariel quam expugnavit David*, rapporte l'explication qu'en donne Huïl l'un des Patriarches Juifs, & avoüe que cette explication vaut mieux que celle qu'il avoit donnée lui-même auparavant à ce passage. Il attribuë aussi à Moyse le Pseaume 89. & les onze suivans, qui n'ont point de titre, conformément à la pensée de ce Doc-

teur Juif. Il n'a point crû qu'il fût indigne de lui de rapporter le ſentiment des Rabins lorſqu'il a expliqué les ſaintes Ecritures.

On dit que dernierement ayant lû les lettres de Théophile, où ce Prélat fait une longue énumération des erreurs d'Origene, Rufin boucha ſes oreilles, & declara devant tous les aſſiſtans, que l'Auteur de tant d'impietez étoit condamnable, & qu'il avoit ignoré juſqu'à preſent qu'Origene eut avancé tant de blaſphêmes. Je le loue en cela, & je n'ai garde de dire ici ce qu'un autre que moi diroit peut-être, qu'il eſt impoſſible qu'il ait ignoré ce qu'il avoit traduit, ce qu'il avoit défendu par un livre fait exprès, & ce qu'il avoit donné au public par la traduction d'une apologie faite par un hérétique, & qu'il nous a donné ſous le nom d'un martyr. (*a*)

(a) *On a peine à comprendre comment ſaint Ierôme continuë toûjours ici à ſoutenir que cette apologie pour Origene eſt l'ouvrage d'un heretique, & non pas du ſaint martyr Pamphile, puiſqu'il avoit dit le contraire dans ſon Traité des Ecrivains Eccleſiaſtiques. Voici ſes paroles :* Pamphilus Presbyter... Scripſit antequam Euſebius ſcriberet apologeticum pro Origene, & paſſus eſt Cæſareæ Paleſtinæ ſub perſecutione Maximini. *On ne ſait ce qui avoit pû l'obliger de changer de ſentiment.*

Nous parlerons de tout ceci dans la suite, si nous en avons le temps. Pour le present je n'ai qu'une chose à lui dire, à laquelle je le défie de rien repliquer. S'il luy est permis de n'avoir pas compris ce qu'il a traduit, pourquoi ne me sera-t-il pas permis de n'avoir rien sçû de ce qui étoit contenu dans le livre du Periarchon que je n'avois jamais lû, & m'être contenté des homelies que j'avois lûës, & que j'ai traduites ; ouvrage qui, selon lui, ne renferme aucune erreur. Que s'il lui plaît aujourd'hui me faire un crime des choses qu'il avoit auparavant loüées en moi, il sera pris de toutes parts. Car, où il m'a loüé tout hérétique que j'étois, parce que nous étions alors dans les mêmes sentimens, ou il m'accuse à present d'une chose qu'il a loüée & approuvée auparavant comme Orthodoxe. Si ce n'est peut-être qu'il veuille dire qu'étant alors de mes amis, il a bien voulu cacher mes erreurs, qu'il se croit aujourd'hui obligé de découvrir depuis qu'il pense avoir sujet de se plaindre de moi.

Quoi que le changement & l'inconstance d'un homme ôtent toute croyance à ce qu'il dit, & qu'un ennemi declaré soit fort suspect dans ce qu'il a-

vance, je ne laisserai pas que de me défendre hardiment ; & je veux sçavoir quelles sont les héréfies que j'ai avancées, afin que j'en fasse penitence avec lui. Après avoir fait serment que j'ignorois tout le mal qui se trouve dans Origene jusqu'au moment que Theophile Patriarche d'Alexandrie me l'a montré, ou que je fasse connoître que mes sentimens sont justes & orthodoxes, mais qu'il ne les entend pas, comme il lui arrive fort souvent ; car il n'est pas possible que dans un même commentaire sur l'Epître aux Ephesiens, qui est l'ouvrage auquel à ce que j'apprends sa critique s'est le plus attachée, j'aye en même temps dit le bien & le mal, & que le doux & l'amer, comme l'on dit, soit coulé d'une même source : voudroit-on que dans un ouvrage où j'ai entrepris de refuter ceux qui croyent que les ames étoient des Anges avant qu'elles vinssent animer nos corps, j'aye soutenu par un étrange oubli de moi-même ce que je venois de condamner ? Il faudroit que je fusse un fou. Mais osera-t-il accuser de folie celui qu'il a loüé dans ses Préfaces comme un homme des plus diserts & des plus éloquens. Les discours d'un fou doivent être trai-

tez de verbiage, mais ils ne méritent pas d'être appellez éloquens.

J'ignore jusques à present ce qu'il trouve de reprehensible dans ces livres; le bruit de ses accusations est venu jusqu'à moi, mais je n'ai pas encore vû son ouvrage, & ce seroit une temerité à moi que de combattre en l'air. Je ne laisserai pas neanmoins que de répondre au hazard, jusqu'à ce que j'aye quelque chose de plus certain à refuter. J'apprendrai sur la fin de mes jours à mon censeur ce que j'ai appris moi-même étant jeune; qu'il y a plusieurs manieres d'écrire, & que selon la qualité des matieres qu'on traite il faut changer de termes & de raisonnemens.

Chrisippus & Antipatre sont toujours sur les épines. Demosthene & Eschine jettent feux & flammes l'un contre l'autre. Lysias & Isocrate sont comme des fleuves qui coulent doucement. Cette diversité est admirable, & chacun dans son genre a sa perfection. Lisez les livres de Ciceron à Herennius, lisez ses Traitez de Rhétorique. Et comme il avoüe qu'ils lui ont été enlevez avant qu'il y eût mis la derniere main, lisez ses trois livres de l'Orateur, où il fait parler Crassus & Antoine, les deux plus

éloquens perſonages de ſon temps, liſez encore ſon quatriéme livre de l'Orateur qu'il adreſſa à Brutus ſur la fin de ſes jours: alors vous comprendrez qu'une hiſtoire ne s'écrit pas comme une harangue, ni des dialogues comme des lettres, ni des commentaires comme des lettres & des dialogues.

Dans mes commentaires ſur l'Epître aux Epheſiens, j'ai tellement ſuivi Origene, Dydime & Apollinaire, quoi qu'ils ſoient entre eux de ſentimens fort contraires, que je n'ai rien avancé contre la pureté de la foi. Quel eſt le but d'un commentaire ? c'eſt d'expliquer clairement ce qui eſt obſcur dans le texte, de rapporter les ſentimens des Auteurs, de faire voir les raiſons differentes dont chaque Auteur s'eſt ſervi pour appuyer ſon opinion, afin qu'un lecteur éclairé & prudent choiſiſſe ce qu'il y a de meilleur, & rejette le reſte comme de la fauſſe monoye. Faut-il pour cela croire qu'un Auteur ſe contrarie parce qu'il rapporte les ſentimens de ceux qui ne s'accordent pas ? Je ſuppoſe que dans votre jeuneſſe vous avez lû les commentaires d'Aſprus ſur Virgile & ſur Saluſte, ceux de Vulcatius ſur les oraiſons de Ciceron, ceux de Victorin

sur ses dialogues & sur les Comedies de Terence, ceux de mon maître Donat sur Virgile ,& d'autres sur Plaute, sur Lucrece, sur Flaccus, sur Perse, sur Lucain. Faites aussi un crime à tous ces Interpretes de ce qu'ils ne se sont pas attachez à une seule explication, & de ce qu'ils ont rapporté les differens sentimens des Auteurs.

Je ne parle point ici des Grecs dont vous vantez si fort la science. Vous vous y êtes tellement attaché que vous avez presque oublié votre langue maternelle pour en apprende une étrangere, je passe donc ces Auteurs sous silence, de crainte qu'on ne me fasse l'application de ces proverbes : Il porte du bois dans la forêt, une souris est devenuë la maîtresse de Minerve. Mais je m'étonne qu'étant devenu l'Aristarque *(a)* de notre temps, vous ignoriez des choses qu'on apprend aux enfans. Tout occupé

(a) *Il y a eu plusieurs Sçavans du nom d'Aristarque : mais je croi que saint Jerôme veut parler ici de celui de Samos Grammairien & fameux Critique, en sorte que l'Aristarque de notre temps veuille dire la même chose que le Critique de notre tems. Il prétendoit donc que Rufin étoit devenu le fameux Critique de son temps. Je ne sçai si Rufin n'auroit point pû à plus juste titre lui donner la même qualité.*

d'une vie ſenſuelle, mais fort habile à dreſſer une calomnie, vous mépriſez les préceptes des Grammairiens & des Orateurs ; vous ne vous ſouciez pas de faire des hyperbates, d'éviter la dureté du ſon des conſones, ni les dictions entre-ouvertes qui n'ont point de ſens formé. Mais à quoi eſt-ce que je penſe? Il eſt ridicule de montrer quelques petites bleſſures ſur un corps tout briſé, & tout couvert de playes. Ce n'eſt pas à moi à faire choix de ce qu'il y a à reprendre dans ſes ouvrages ; c'eſt à luy à marquer, s'il le peut, ce qui n'y eſt pas reprehenſible : mais il ne devoit pas au moins ignorer ce dire de Socrate : *Je ſçai que je ne ſçai rien.* Un homme qui ne ſçait point la navigation ne ſe mêle point de conduire un vaiſſeau, & un ignorant dans la Medecine ne s'aviſe pas d'aller donner un breuvage à un malade. Un Medecin traite de ſon art, & un Artiſan de ſon mêtier. Peut-être fera-t-il ſerment qu'il n'a jamais appris les lettres, & nous l'en croirons facilement à ſa parole, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en faire ſerment ; ou bien il dira avec ſaint Paul : *Quoi que nous ne ſoyons pas éloquens, nous ne ſommes pourtant pas ſans aucune ſcience.* Mais cet Apôtre habile dans la

Horat. ep. 1. ad Aug.

2. Cor. 11. 6

langue Hébraïque, élevé aux pieds de Gamaliel, qu'il ne dédaignoit pas, tout Apôtre qu'il étoit, de reconnoître pour son maître, méprisoit l'éloquence des Grecs, ou par un esprit d'humilité ne vouloit pas paroître la posseder, afin qu'on n'attribuât pas les progrès de sa prédication à l'énergie de ses discours, au lieu de l'attribuer à la vertu des miracles qu'il faisoit; il méprisoit des richesses étrangeres, étant si riche des biens qui lui étoient naturels; quoi qu'à dire le vrai, jamais Festus assis dans son Tribunal ne lui auroit dit: *Paul, vous*
Act. 26. 24. *êtes un insensé, votre grand sçavoir vous a renversé l'esprit*, s'il eût été un ignorant, & qu'à chaque phrase il eût bronché comme vous faites.

Vous donc qui dans la langue Latine ne faites que béguayer, & n'avancez dans cette science qu'à pas de tortuë, ou vous ne devriez écrire qu'en Grec, afin de paroître sçavant devant ceux qui n'entendent rien dans cette langue, ou si vous voulez vous mêler d'écrire en latin, vous devriez auparavant choisir un maître, & aller avec les enfans apprendre votre rudiment. Mais la science ne suit pas toujours la bourse, & pour être riche comme un Crésus,

on n'en eſt pas pour cela plus habile. Les ſueurs & les travaux ſont ſes compagnes, elle aime les jeûnes, fuit la bonne chere, elle eſt amie de la continence, autant qu'elle s'éloigne de la luxure. On dit que Demoſthene a plus dépenſé en huile qu'en vin, & qu'il étoit toujours levé avant les artiſans les plus laborieux. Ce grand homme n'a pas fait difficulté d'apprendre d'un chien la maniere de prononcer la lettre Rho, & vous prétendez me faire un crime à moi qui ne ſuis qu'un homme, d'avoir appris l'Hebreu d'un autre homme? Voilà pourquoi on voit tant de faux prudes reſter ignorans toute leur vie; ils ne ſont pas aſſez humbles pour vouloir apprendre des autres ce qu'ils ne ſçavent pas. Ils devroient apprendre cet avis que leur donne Horace: *Pourquoi aimer mieux par une eſpece d'impudence demeurer ignorant, que de ſe donner la peine d'apprendre?* Le livre de la Sageſſe que nous attribuons à Salomon parle à peu près de même. *La ſageſſe*, dit-il, *n'entrera point dans une ame maligne, & elle n'habitera point dans un corps aſſujetti au peché : car l'Eſprit Saint qui eſt le maître de la ſcience fuit le déguiſement, il ſe retire des penſées qui ſont ſans*

Horat. de Art. Poët.

intelligence. Contens de voir lire leurs ouvrages par des ignorans, ils méprisent le suffrage des personnes sçavantes, sans faire reflexion à ce que dit un Poëte sur cette ignorance impudente: *N'avois-tu pas coutume, ignorant que tu es, d'aller reciter tes méchans vers dans les places publiques, & de faire raisonner ton chalumeau comme si tu eus prononcé des oracles?* Ne voyons nous pas tous les jours des enfans faire des contes dans leurs écoles, & y chanter des fables pitoyables? Ne voit-on pas des charlatans dans les carrefours arrêter les sots & se faire admirer par quelques tours de subrilité qu'ils font en leur presence? Après cela on sera surpris que de méchans Auteurs trouvent encore des gens qui lisent leurs livres?

Virg. Eglo. 3.

Ils sont indignez contre moi parce que j'ai dit que les Origenistes étoient liez ensemble par de faux sermens qu'ils sont convenus de faire pour se mieux cacher. J'ai cité le livre où je l'ai lû. C'est le sixiéme des Stromates d'Origene, (a) où cet Auteur pour s'accom-

(a) *Il y a huit livres des Stromates composez par Clement d'Alexandrie, & ce fut à son exemple qu'Origene en composa dix.* (Voy. S. Jerôme ep. 84. Dupin sur Origene p. 366. 3. édit.)

moder

moder au ſentiment de Platon, parle ainſi. *Platon dans ſon troiſiéme livre de la Republique poſe pour principe qu'il faut aimer la verité, & forme ce raiſonnement : Si le menſonge, comme nous avons dit ci-deſſus, eſt indigne de Dieu, & ne lui peut être d'aucune utilité, & qu'au contraire il eſt quelquefois utile aux hommes, comme un remede eſt utile à un malade pour rétablir ſa ſanté, il eſt hors de doute que ce n'eſt qu'aux Medecins que l'uſage de ce remede ſera permis, & qu'il doit être interdit aux ignorans qui ne ſçavent pas s'en ſervir. Rien n'eſt plus veritable. En conſequence les Magiſtrats d'une ville, par exemple, pourront quelquefois mentir pour tromper leurs ennemis, ou pour le bien de leur patrie & de leurs concitoyens.* Origene après avoir rapporté ce paſſage de Platon, ajoute : *Nous donc qui devons nous ſouvenir ſans ceſſe de ce precepte de l'Apôtre : Que chacun diſe la verité à ſon prochain, nous ne devons point demander qui eſt notre prochain, mais faire attention à ce que dit ce Philoſophe avec tant de ſageſſe : Que le menſonge eſt auſſi indécent à Dieu, qu'il lui eſt inutile, & qu'au contraire il eſt quelquefois utile aux hommes ; que Dieu pour nulle raiſon ne peut mentir, mais que quelquefois il ſe ſert de paroles ambigues & ob-*

ſcures, ſi l'utilité de ceux à qui il parle le demande ainſi, afin que d'une part les droits de la verité ſoyent conſervez, & que de l'autre ce qui auroit pû offenſer l'auditeur, ſi on lui eût parlé ſans déguiſement, ne lui faſſe aucun tort en lui cachant la verité ſous le voile d'une enigme. Mais l'homme qui ſe trouve quelquefois dans une neceſſité indiſpenſable de mentir, qu'il ait ſoin ſur-tout de ſe ſervir alors du menſonge comme on ſe ſert d'une medecine, c'eſt-à-dire d'en bien garder les meſures, & de ne pas exceder en aucun point. Il doit imiter Judith qui a trompé Holopherne par une prudente diſſimulation. Il doit imiter Eſther qui a ſauvé ſon peuple en diſſimulant longtemps qu'elle étoit elle-même Juive. Il doit imiter Jacob, qui par un artificieux menſonge obtint de ſon pere la benediction qu'il ſouhaitoit. D'où l'on peut inferer que ſi nous mentons à moins qu'il ne nous en revienne un grand avantage, nous ſerons ju-
JOA. 1 4 *gez comme ennemis de celui qui a dit: Je ſuis la verité.*

Voilà ce qu'Origene a dit: Cela ne ſe peut nier, on le voit dans les livres qu'il a compoſez pour ſes diſciples les plus parfaits. On voit là qu'il enſeigne qu'il eſt permis aux maîtres de mentir, mais non pas aux diſciples. Ainſi celui-

là fait fait voir qu'il est un maître trés-habile, lorsqu'il ment hardiment sans aucune pudeur, & qu'il forge des calomnies pour perdre ses freres.

J'ai oüi dire encore qu'il étoit scandalisé que dans la traduction que j'ai faite du Pseautier, au lieu de ces paroles du second Pseaume *apprehendite disciplinam*, embrassez la discipline, j'aye mis *adorate Filium*, adorez le Fils, ce que signifient proprement ces mots Hebreux *Nescu Bar*. Et dans les autres endroits où j'ai trouvé *nescu*, j'ai mis *adorate purè*, adorez purement. Il ne faut pas s'étonner qu'un homme qui ne sçait pas même parler Latin, ignore l'Hebreu. Qu'il apprenne donc que *nescu* en Hebreu veut dire *baisez* ou embrassez : & comme ce terme n'est pas assez modeste, j'en ai pris le sens, & j'ai mis *adorez*, parce que ceux qui adorent ont coûtume en baissant la tête de baiser la main : c'est pourquoi Job pour montrer qu'il n'avoit jamais voulu adorer les idoles, ni les élemens, dit : *Si ayant vû le Soleil dans son plus grand éclat & la Lune dans toute sa beauté, je m'en suis rejoüi interieurement en baisant ma main : ce qui est un grand peché devant Dieu, & une idolatrie, &c.* Les Hebreux ont coûtume Iob 31. 26.

aussi de mettre *baiser* pour *adorer*. Ainsi je ne crains point qu'ils n'entendent pas ma traduction qui est conforme à l'étymologie de leur langue. Pour ce qui est du mot de *bar*, il signifie plusieurs choses parmi eux, tantôt il veut dire *fils*, comme *barjona* fils de la colombe, tantôt il veut dire *du bled*, tantôt *une gerbe*, tantôt *pur*. Quel mal y a-t-il donc si j'ai traduit diversement un mot qui a plusieurs significations ? Dans mes commentaires où l'on a plus de liberté, j'ai mis *adorez le fils*. Et dans le texte, pour ne pas paroître aux Juifs donner un sens violent, j'ai mis *adorez purement*, en suivant l'exemple d'Aquila & de Symmaque. Est-ce dire quelque chose contre la foi, que d'apprendre au lecteur les differentes manieres dont les Hebreux entendent un verset de la Bible ?

Quoi ! il sera permis à votre Origene en traitant de la Metempsycose, de nous bâtir de nouveaux mondes, de faire passer les creatures raisonnables d'un corps dans un autre, de faire subir à Jesus-Christ plusieurs morts ; il vous sera permis à vous-même d'un heretique en faire un martyr, de feindre des alterations dans les livres d'Origene, & il ne me sera pas permis de disputer

des mots, & d'apprendre aux Latins dans mes commentaires ce que j'ai appris des Hebreux? Si ce n'étoit point une trop grande discussion, & qui se ressentit un peu de la vanité, je vous ferois voir les avantages qu'on retire d'apprendre les sciences des maîtres les plus experimentez, je vous apprendrois combien il y a parmi les Hebreux de noms obscurs & ambigus qui signifient plusieurs choses; de là viennent les differentes interpretations qu'on leur donne, chaque Auteur dans le doute où il se trouve choisit celle qui convient le mieux à son sujet. Mais pourquoi vous parler ici de sciences qui vous sont étrangeres? Lisez Aristote, & les commentaires qu'Alexandre a faits sur ce Philosophe. C'est dans cette lecture que vous connoîtrez combien il se trouve dans les langues & dans les sciences de termes ambigus, & vous cesserez enfin de critiquer un ami sur des choses que vous n'avez pas même apprises en dormant.

Mais comme mon frere Paulinien a retenu plusieurs endroits de mon commentaire sur l'Epître aux Ephesiens, que ce critique a censurez, je ne dois point les laisser sans réponse: & je prie le lecteur de me le pardonner si je suis un peu

long à me justifier des crimes qu'on m'impute, c'est une necessité dont je ne puis me dispenser. Je ne suis point l'accusateur, je ne fais que me défendre, & montrer que je ne suis pas heretique.

Dans ma préface sur cette Epître de saint Paul j'avois dit : *Origene a écrit trois livres sur cette Epître, & nous l'avons suivi en partie; Apollinaire & Dydime y ont aussi fait quelques commentaires. Nous en avons tiré quelque chose, nous y avons ajouté ou diminué, selon que nous l'avons jugé à propos*, afin que dès le commencement le lecteur attentif s'apperçût que cet ouvrage étoit en partie de nous, & en partie d'autres Auteurs. Tout ce qui se trouvera donc de vicieux dans mon commentaire, que je ne pourrai pas faire voir dans les Auteurs Grecs d'où je l'ai tiré, doit être mis sur mon compte, j'y consens, mais non pas autrement. Et afin qu'on ne croye pas que c'est ici un faux fuyant, je vais rapporter les endroits dont on me fait un crime.

Dans le premier livre là où saint Paul dit : *Il nous a élus dans lui avant la création du monde, afin que nous fussions saints* Ephes. 1. 4. *& sans tache en sa presence.* J'ai expliqué

ce passage de la prescience de Dieu, & non pas de la préexistence des ames, comme a fait Origene. Car je disois: Lorsque l'Apôtre assure qu'il nous a choisis pour être Saints avant la création du monde, cela doit s'entendre de la prescience de Dieu, à qui les choses futures sont comme si elles étoient presentes, & qui les connoît avant qu'elles soient faites. C'est ainsi que Paul luy-même a été prédestiné dès le sein de sa mere, que Jeremie y a été sanctifié, & donné aux Gentils comme un Prophete qui étoit la figure de J. C. Jusqu'à present il n'y a pas de crime, & Origene ayant dit le contraire, il paroît que nous avons suivi le sentiment de l'Eglise.

Mais parce que le devoir d'un expositeur est de rapporter les differens sentimens des Auteurs, & que j'avois même promis dans ma préface que j'en userois ainsi, j'ai aussi rapporté l'opinion d'Origene, & j'ai dit: Un autre qui veut faire voir que Dieu est juste, & que ce n'est point en vertu de sa prescience, mais en consequence du mérite des personnes, qu'il en fait ses élûs, dit qu'avant la création du ciel & de la terre & de toutes les choses visibles, il y avoit

déja des creatures invisibles parmi lesquelles étoient les ames, qui pour des raisons connuës de Dieu seul ont été envoyées dans cette vallée de larmes, dans ce lieu d'affliction où est notre pelerinage, d'où un Saint dans le desir
Psal. 119. 5 de retourner à sa patrie, s'écrioit : *Hélas ! que mon pelerinage est long, je vis ici parmi les habitans de Cedar, il y a longtemps que mon ame est dans une terre étrangere.* Et d'où l'Apôtre disoit aussi :
Rom. 7. 24. *Miserable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?* Et ailleurs : *Il m'est plus*
Philip. 1. 23. *avantageux de m'en retourner dans ma patrie pour être avec J. C.* &. plusieurs autres choses semblables qu'il seroit trop long de rapporter ici. Remarquez que j'ai dit : *Un autre qui veut faire voir.* Je n'ai pas dit qu'il faisoit voir, mais seulement qu'il tâchoit & prétendoit faire voir que Dieu étoit juste. Que si vous êtes scandalisé de ce que j'ai rapporté fort au long cette opinion d'Origene, pour en faire comprendre tout le sens au lecteur, & que de cette conduite vous preniez lieu de me soupçonner d'être un disciple secret d'Origene, sçachez que je ne l'ai fait que pour éviter vos calomnies, & vous ôter le prétexte de me reprocher que j'avois dissimulé ce qu'il y

a de plus fort & de plus apparent dans l'opinion de cet Auteur. J'ai donc mis, quoi qu'en abregé, tout ce que j'ai trouvé dans le Grec, afin que ses disciples n'eussent plus rien de nouveau à dire sur ce sujet aux Latins; car nous sommes moins surpris des choses que nous avons déja lûës, que de celles qu'on vient tout d'un coup objecter.

Après avoir rapporté cette explication d'Origene, voyez ce que j'ai ajouté: L'Apôtre ne nous dit pas que Dieu nous a choisis avant la création du monde, lorsque nous étions saints & sans tache, mais afin que nous fussions saints & sans tache; c'est à dire de pecheurs que nous étions, il nous a choisis pour être saints: ce qui peut s'entendre des pecheurs qui changent de vie, afin de vérifier cette parole du Psalmiste: *Aucun homme vivant ne peut être justifié en votre présence*, c'est-à-dire durant toute sa vie, & durant tout le temps qu'il est resté en ce monde. Ce qui sans doute pris en ce sens, est fort opposé à celui qui dit que les ames ont été choisies à cause de leur sainteté, avant la création de ce monde; car, comme nous avons déja dit, Paul & ses semblables n'ont pas été choisis de Dieu parce qu'ils é- Psal. 42.

toient déja ſaints & ſans tache, mais ils ont été choiſis & prédeſtinez de Dieu afin qu'ils devinſſent ſains & ſans tache par les bonnes œuvres & les vertus qu'ils devoient pratiquer durant leur vie. Après cela ſe trouvera-t-il des gens aſſez hardis pour nous accuſer d'Origeniſme ? Il y a près de dix-huit ans que j'ai compoſé ces commentaires, dans un temps où Origene étoit dans une grande réputation dans le monde, & que les Latins n'avoient encore aucune connoiſſance de ſon Periarchon. Cependant je n'ai pas laiſſé que de faire voir ce qui me déplaiſoit dans ſes opinions, & je ne me ſuis point éloigné des ſentimens de l'Egliſe. Ainſi quand même mon adverſaire auroit pû découvrir quelque choſe peu orthodoxe dans mes autres ouvrages, cela prouveroit bien qu'il m'eſt échapé quelque erreur contre ma volonté & ſans y faire reflexion, mais non pas que je ſoutiens des opinions hérétiques que je condamne ici & par tout ailleurs.

Le ſecond endroit qu'il cenſure dans ce livre, ſelon le rapport que mon frere m'en a fait, eſt celui-ci : mais comme il eſt de peu de conſequence, & que c'eſt viſiblement une calomnie, je ne m'y arrêterai pas beaucoup. Il s'agit de

ce passage de saint Paul : *Il l'a fait asseoir à sa droite dans le ciel, au dessus de toutes les Principautez & de toutes les Puissances, de toutes les Vertus, de toutes les Dominations, & de tous les noms de dignité qui peuvent être non-seulement dans le siecle présent, mais encore dans celui qui est à venir.* Ephes. 1. 21. 2.
Après diverses explications de ce passage, étant venu à parler des emplois des Ministres de Dieu, c'est-à-dire des Principautez, des Puissances, des Vertus & des Dominations, j'ai ajouté : Il faut necessairement qu'ils ayent des sujets qui les craignent, qui leur obéïssent, & qui soient fortifiez par eux dans leur foiblesse. Tous ces differens offices ne se trouvent pas seulement dans le siecle present, ils se trouveront encore dans le siecle futur, afin que chacun croisse ou décroisse, monte ou descende, selon les differens progrès qu'il fera, ou les differens honneurs qu'il recevra, passant tantôt sous une puissance & tantôt sous une autre ; ce que j'ai expliqué par l'exemple d'un Roi de la terre, & par les differens emplois qui se trouvent dans le palais d'un Prince. Enfin j'ai ajouté : Croirons-nous après cela que Dieu qui est le Seigneur des Seigneurs, & le Roi des Rois, se contente d'un

ſimple miniſtere ? Comme il n'y a point d'Archange qui ne ſoit au deſſus des Anges, de même il n'y a point de Principautez, de Puiſſances, & de Dominations qui n'ayent des ſujets & des inferieurs. Croit-il que pour avoir dit cela je ſuis Origeniſte ? Et parce que j'admets dans le ciel des progrès, des affoibliſſemens, des changemens d'honneurs & de dignitez, je croi comme Origene, que les démons deviendront des Anges, & les hommes changeront de nature en devenant auſſi des Anges ? Il ſe trompe ; il n'y a rien de contraire à la foi, ſi je dis que parmi les Anges il y a pluſieurs offices à exercer : comme dans une ville il y a pluſieurs dignitez & differens emplois. Dans l'Egliſe il y a des Evêques, des Prêtres, & d'autres degrez Eccleſiaſtiques inferieurs à ceux-ci, tous neanmoins ſont des hommes. De même parmi les Anges les mérites ſont differens auſſi-bien que les emplois, mais tous demeurent dans l'état de la nature angelique, ſans que les Anges deviennent des hommes, ou que les hommes deviennent des Anges.

Un autre endroit de mon commentaire qu'il cenſure, eſt celui où j'expliqu. ces paroles de l'Apôtre : *Pour faire écla.*

ter dans les siecles à venir les richesses sura-bondantes de sa grace par la bonté qu'il nous a témoignée en J. C. Ephes. 2.7. Nous avions donné trois explications de ce passage. La premiere étoit notre sentiment, la seconde étoit celui d'Origene, la troisiéme celui d'Apollinaire. Si je ne les ai pas nommez, il faut pardonner à ma pudeur, je ne pouvois pas censurer des Auteurs que je suivois en partie, & dont je traduisois les paroles : mais j'ai ajouté ; un lecteur diligent le connoîtra, & entendra ce passage de l'Apôtre conformément à cette explication. Vous me direz peut-être vous avez donc expliqué les opinions d'Origene sous le nom d'un lecteur diligent ? J'avouë ma faute, je ne devois pas l'appeller diligent, mais blasphêmateur : & si j'avois pû deviner que vous vous fussiez arrêté à ces bagatelles, j'aurois évité l'occasion que je vous ai donnée innocemment de me calomnier. Mais voila un grand crime d'avoir appellé Origene un lecteur diligent, (a) après avoir traduit

(a) *S. Jerôme évite ici d'entrer dans la difficulté. Rufin ne lui a point reproché d'avoir dit qu'Origene étoit un lecteur diligent : mais d'avoir dit sur ce passage de saint Paul, que les démons après le jugement dernier rentreront dans le ciel, &*

plus de 70 de ses ouvrages, après lui avoir donné mille loüanges! Vous m'avez déja reproché que je lui avois donné la qualité de Docteur de l'Eglise, & vous croyez après cela que je me soucierai beaucoup, si étant devenu mon ennemi, vous m'accusez de l'avoir appellé nn lecteur diligent? Ne donne-t-on pas aussi la qualité de diligent à un avare Négotiant, à un valet actif, à un pédant fâcheux, à un habile voleur? Luc 16. N'est-il pas dit dans l'Evangile de ce mauvais fermier, qu'il avoit agi prudemment, & que les enfans de ce siecle sont plus prudens que les enfans de lumiere? N'est-il pas dit aussi ailleurs, que le serpent étoit plus sage que tous les animaux que le Seigneur avoit créez?

Le quatriéme endroit de mon commentaire qu'il critique est celui où j'explique ces paroles de l'Apôtre: Ephes. 3. 1. *C'est pourquoi, moi Paul, captif de J. C. pour vous autres Gentils.* Je n'en toucherai que ce qui fait le sujet de sa calomnie. On peut entendre que saint Paul ait été le captif de J.C. lorsqu'il a été mis en prison à Rome pour la foi; &. c'est le temps

n'auront plus d'autre volonté que celle de I.C. (Voyez l'Apologie de Rufin.) Le Saint ne répond rien à cette accusation.

qu'il écrivit cette lettre aux Ephesiens, aussi-bien que celles qu'il adresse à Philemon, aux Colossiens & aux Philippiens, comme nous l'avons fait voir dans un autre endroit. Ou bien l'on peut dire que comme le corps est appellé souvent dans l'Ecriture la prison de l'ame, saint Paul étoit encore retenu dans cette prison, & ne s'en retournoit point au ciel pour être avec J. C. afin de mettre le comble à ses prédications par toute la terre. Quoi que d'autres y donnent encore ce sens, que Paul ayant été prédestiné & sanctifié dès le ventre de sa mere pour aller prêcher l'Evangile aux Gentils, il a été enfermé dans son corps comme dans une prison, pour mieux s'acquitter de cette commission. J'ai donc donné, comme à mon ordinaire, trois explications de ce passage. La premiere est la mienne, la seconde est celle d'Origene, la troisiéme celle d'Apollinaire, qui lui est fort opposée. Lisez le texte Grec de ces Auteurs : & si les choses ne sont pas telles que je les dis, je m'avoüerai coupable. Quel est donc mon crime en ceci ? Je n'en connois point d'autre, si ce n'est, comme j'ai déja dit, de n'avoir point nommé ces Auteurs. Mais qu'étoit-il necessaire

de nommer à chaque passage de l'Apôtre ceux que j'avois déja nommez dans ma Préface, & dont j'avois dis que je ne ferois que traduire leurs ouvrages ? J'avoüerai encore, si l'on veut, que ce sens n'est point si ridicule, si l'on dit que notre ame est enfermée dans notre corps comme dans une prison, jusqu'à ce qu'elle soit réünie avec J. C. par une résurrection glorieuse, & que ce corps corruptible & mortel soit devenu incorruptible & immortel. C'est pourquoi cet Apôtre disoit: *Miserable que je suis, qui*
Rom. 7. *me délivrera de ce corps de mort ?* Il l'appelle corps de mort parce qu'il est sujet au peché, aux troubles, aux maladies, & à la mort, jusqu'à ce qu'il ressuscite glorieux avec J. C. & que cette terre fragile étant cuite par le feu du saint Esprit, elle devienne une brique très-solide, changeant d'état, mais non pas de nature.

Le cinquiéme & le plus fort de tous les passages est celui où expliquant ces paroles de l'Apôtre: *C'est de lui que tout*
Ephes. *le corps, dont les parties sont jointes & unies*
4. 16. *ensemble avec une si juste proportion, reçoit par tous les vaisseaux & toutes les liaisons qui portent l'esprit & la vie, l'accroissement qu'il lui communique par l'efficace de son*

influence, selon la mesure qui est propre à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi & s'édifie par la charité, j'avois rapporté toutes les differentes explications qu'Origene y donne, sans rien obmettre des raisons ni des exemples dont il se sert pour fortifier son sentiment. A la fin j'avois ajouté ces paroles. Ainsi dans le rétablissement de toutes choses, lorsque J. C. le veritable Medecin sera venu pour guérir tout le corps de l'Eglise qui est maintenant dispersé & mis en pieces, chacun sera placé dans le lieu qui lui est dû par rapport à la mesure de sa foi, & de la nouvelle connoissance qu'il aura euë du Fils de Dieu, & commencera d'être de nouveau ce qu'il avoit déja été. Je dis nouvelle connoissance, parce qu'il l'avoit déja connu auparavant, & avoit cessé de le connoître; en sorte neanmoins que tout le monde ne sera pas d'un même âge, comme l'assurent des gens d'une certaine secte, c'est-à-dire que tous ne deviendront pas des Anges, mais chaque membre de ce grand corps recevra la perfection qui est dûë à son état; par exemple, l'Ange apostat commencera d'être ce qu'il étoit au moment de sa création, & l'homme qui avoit été chas-

sé du Paradis, y sera rappellé pour le cultiver tout de nouveau. Voilà ce que j'ai dit.

Mais je m'étonne qu'un homme éclairé comme vous êtes n'ait pas compris ma pensée. Car quand je dis : De telle sorte neanmoins que tout le monde ne sera pas réduit à un même âge, comme l'enseignent les gens d'une certaine secte, c'est-à-dire que tous ne seront pas transformez en Anges, je fais voir sans doute que je parle d'un sentiment heretique opposé à un autre sentiment heretique. Quelles sont donc ces deux heresies ? La premiere dit que toutes les creatures raisonnables seront alors transformées en Anges. L'autre dit que chaque chose à la fin du monde sera rétablie dans son premier état. Par exemple, que les Anges qui sont devenus des démons, deviendront encore des Anges, & que les ames des hommes seront ce qu'elles étoient dans le moment de leur création, c'est-à-dire toutes justes & saintes, mais non pas transformées en Anges. Enfin pour vous faire connoître que ce n'est pas mon sentiment que j'expliquois, mais que je comparois seulement une heresie avec une autre heresie, telles que je les avois lûës dans les Auteurs

Grecs, j'ai fini par ces paroles : C'eſt pourquoi toutes ces choſes nous paroiſſent fort obſcures, parce qu'elles ſont dites dans le Grec d'une maniere métaphorique, & l'on ſçait que toutes les métaphores, ſi l'on vient à les traduire dans une autre langue, tout le ſens du diſcours ſe trouve ſuffoqué par autant d'épines. Si vous ne trouvez donc pas dans le Grec tout ce que je viens de rapporter, je conſens que vous me l'imputiez.

La ſixiéme & derniere queſtion qu'on me fait, ſi toutefois mon frere n'a rien oublié, eſt ſur ces paroles du même Apôtre : *Celui qui aime ſa femme s'aime ſoi même : car perſonne n'a jamais haï ſa propre chair, mais il la nourrit & l'entretient comme J. C. fait ſon Egliſe.* Ephеſ. 5. 28. Après une expoſition ſimple & litterale, j'avois rapporté le ſentiment d'Origene, & en ſupprimant ſon nom j'avois dit, comme s'il eût parlé lui-même : On pourroit nous oppoſer que cette parole de l'Apôtre : *Perſonne ne haït ſa propre chair*, n'eſt pas véritable, puiſque nous voyons des gens travaillez de fâcheuſes maladies, comme de cancer, de pulmonie, de jauniſſe, & d'autres ſemblables, haïr leur chair, & préferer la mort à la vie, & auſſitôt

j'ai ajouté quelle étoit ma pensée, en disant, que ce passage étoit figuré. Puisque j'ai dit *figuré*, je fais assez entendre que ce n'est ici qu'une allegorie. Ne laissons pas que de rapporter les paroles d'Origene. On aime sa chair, cette chair qui doit voir J.C., & on la nourrit & l'entretient lorsqu'on l'instruit des divins preceptes, & qu'on lui donne pour nourriture le Corps & le Sang de J.C. afin qu'étant belle & bien nourrie, elle puisse suivre avec legereté son mari qui est l'ame, sans être arrêtée ici bas par sa foiblesse naturelle. Ainsi ces ames nourrissent leurs corps comme J. C. nourrit son Eglise, & comme il nourrissoit Jerusalem, à qui il adressoit ces paroles : *Combien de fois ai-je voulu reünir tes* Math. 23. 37. *enfans comme une poule ramasse ses poussins sous ses aîles, & tu ne l'a pas voulu.* Elles nourrissent, dis-je, leur corps afin de pouvoir un jour le revêtir de l'incorruption, & lui donner des aîles pour voler jusqu'au ciel. Que les maris chérissent donc leurs femmes, & que nos ames chérissent leur chair, afin que ces femmes deviennent des hommes, & que ces corps deviennent des ames, & qu'il n'y ait plus aucune diversité de sexe : mais que comme

parmi les Anges il n'y a ni hommes ni femmes, de même nous qui devons un jour être semblables aux Anges, nous commencions à être dans cette vie ce que nous devons être un jour dans le ciel. Ce sont les paroles d'Origene.

Dans tout ce grand recit il n'y a de moi que l'exposition litterale où je disois : Après que l'Apôtre a recommandé aux maris & aux femmes de s'aimer par une sainte charité, il nous ordonne ici de nourrir & d'entretenir nos femmes, c'est-à-dire de leur fournir le vivre & le vêtir, & tout ce qui est necessaire à la vie. Tout le reste est de ceux qui l'entendent autrement, & qui y donnent un sens allegorique... Mais quand j'aurois parlé comme eux, qu'y a-t-il dans tout cela qui vous déplaise ? Est-ce parce que j'ai dit que les ames devoient nourrir & entretenir leur corps comme les maris nourrissent & entretiennent leurs femmes, afin que ce corps corruptible soit un jour revêtu de l'incorruption, & qu'à la faveur de sa legereté il s'envole dans le ciel comme s'il avoit des aîles ? Mais par ces expressions je ne change point la nature des corps, je ne fais que leur donner un degré de gloire qu'ils n'avoient pas. Quand je dis qu'à la faveur

de ces aîles ils s'envoleront dans le ciel, par ces aîles j'entends l'immortalité, sans rien perdre de ceque ce corps étoit auparavant.

Vous me direz peut-être, ce qui me choque davantage en ceci, ce sont ces paroles: Que les maris cherissent donc leurs femmes, & que les ames chérissent leurs corps, afin que ces femmes soient changées en hommes, & les corps en ames, & qu'il n'y ait plûs aucune diversité de sexe, mais que comme parmi les Anges il n'y a ni hommes ni femmes, ainsi nous qui devons un jour être semblables aux Anges, nous commencions à être sur la terre ce que nous devons être dans le ciel, selon la promesse qui nous en a été faite, vous auriez sujet d'en être scandalisé, si je n'avois pas dit expressément, *afin que nous commencions d'être sur la terre, &c.* car par ces paroles on voit bien que je n'ôte pas la difference des sexes, mais que je retranche seulement le devoir conjugal, comme fait l'Apôtre lorsqu'il dit: *Le temps est court,*
1. Cor. 7. 29. *il faut que ceux qui ont des femmes se comportent comme s'ils n'en avoient point.* Comme fait Notre Seigneur, lorsqu'étant interrogé, à qui des sept freres la femme appartiendroit après la résurrection, il

répondit : *Vous êtes des ignorans qui n'entendez pas les Ecritures. & ne comprenez pas quelle est la puissance de Dieu : après la resurrection il n'y aura ni nôces ni mariages, & l'on sera dans le ciel comme des Anges.* Math. 22. 29.

En effet, lorsque deux personnes mariées gardent une parfaite continence, ils commencent à être comme s'il n'y avoit point entre eux difference de sexe; & quoi que revêtus d'un corps, ils sont comme des Anges, parmi lesquels il n'y a ni hommes ni femmes, ce que l'Apôtre exprime encore assez bien par ces paroles : *Vous tous qui êtes baptisez en J. C. vous êtes revêtus de lui, & il n'y a plus entre vous aucune difference de Juif & de Gentil, d'esclave & de personne libre, d'homme & de femme, vous n'êtes tous qu'un seul en J. C.* Gal. 3. 27.

Mais puisque nous sommes enfin sortis de ce labyrinthe d'ojections difficiles, & que nous nous sommes pleinement justifiez du crime d'heresie qu'on nous imputoit, passons aux autres chefs d'accusations qu'il a formées contre nous. Le premier est que je suis un médisant qui parle mal de tout le monde, & que j'ai mal parlé de tous les Sçavans qui m'ont precedé.... Qu'il en montre un seul dans tous mes ouvrages que j'aye

attaqué nommément, ou à qui j'aye donné de fausses loüanges comme il a coutume de faire! Mais si j'ai parlé contre les envieux de ma gloire en general, si j'ai percé par l'épée de mon style mordant un Lucius Lavinius, (a) un Asinius Pollion, qui se vante d'être de la race des Corneilles; si je m'attache à lancer tous mes traits contre un bouffon, contre un esprit jaloux & envieux, afin de l'éloigner de moi, de quoi s'avise-t-il de faire part aux autres des playes qu'on lui a faites? Pourquoi montre-t-il par l'envie qu'il a eu d'y répondre, que c'est lui qu'on attaquoit?

Il m'accuse d'être un parjure sacrilege parceque j'avois dit dans une instruction que je donnois à une vierge, que m'étant trouvé en dormant devant le tribunal de J. C. j'avois promis de ne plus étudier les Auteurs profanes, & que ce-

(a) *Nous voyons dans les déclamations de Seneque, qu'un Lucius Lavinius étoit l'antagoniste de Terence, & un Asinius Pollion, celui de Ciceron. S. Jerôme pour faire allusion à ce trait de l'Histoire, avoit souvent parlé de Rufin & de ses partisans, sous ces noms empruntez. Il en vouloit surtout à un certain Moine ami de Rufin, qui se vantoit d'être descendu de la famille des Corneilles Voyez ce qu'il en dit dans son Commentaire sur Jonas.*

pendant

pendant je les citois encore fort souvent. Ne voilà-t-il pas ce Salustius Calphurnius, qui m'avoit dêja fait ce reproche par la bouche d'un grand *(a)* Orateur? Nous lui avons repondu par une bonne lettre. Nous ne laisserons pas à present que de refuter encore ce prétendu parjure. Oui il est vrai, j'avois promis de ne plus lire d'Auteurs profanes, mais cette promesse n'étoit que pour l'avenir, & je ne m'engageois pas par là oublier tout le passé. Mais comment se peut-il faire, me direz-vous, que vous ayez retenu ce que vous avez lû depuis tant d'années? Si pour m'excuser je vais encore citer quelque Auteur profane, & dire avec un Poëte : *On n'oublie guéres ce qu'on a appris de jeunesse*, je porterai témoignage contre moi, & ma défense en cette maniere ne fera qu'augmenter mon crime. Cherchons

Adeò in teneris consuescere multum est. Vir.

(a) *Voyez la lettre de saint Ierôme à* Magnus *qui lui avoit déja fait ce reproche, le Saint s'étoit imaginé que Rufin lui avoit suscité cet ennemi, & l'avoit engagé à écrire contre lui. Il fait allusion à son nom de* Magnus, *pour dire par raillerie que c'étoit un grand Orateur. Et il appelle Rufin Salustius Calphinius, parce qu'il se plaisoit fort à lire les histoires de Saluste (Voyez Cic. 3. liv. des Offic. & contre Pison. Ces endroits aideront à developer ces énigmes.)*

donc d'autres preuves. J'en appelle à la conſcience de chacun. Qui de nous ne ſe ſouvient point de ſon enfance? Pour moi je veux vous faire rire aujourd'hui, afin du moins qu'on puiſſe dire d'un homme grave & ſérieux comme vous êtes, qu'il a imité Craſſus, qui ne rît jamais qu'une fois en ſa vie, ſelon que Lucilius le rapporte. Je me ſouviens qu'étant encore enfant je courrois par toutes les chambres de nos domeſtiques, & je paſſois des jours entiers à joüer; enſorte qu'on étoit obligé de me venir arracher des bras de ma grand'maman pour m'obliger d'aller dire ma leçon devant mon maître, qui étoit un ſecond Orbilius *(a)* pour ſa ſeverité. Je me ſouviens de toutes ces circonſtances; & pour vous dire encore quelque choſe qui vous ſurprendra davantage, à preſent que j'ai la tête blanche, & que je ſuis chauve, je m'imagine ſouvent durant mon ſommeil être un jeune homme avec ma petite chevelure ſur la tête, revêtu d'une robe comme les Avocats, & déclamer en préſence d'un Rhéteur quelque harangue en forme de controverſe: & quand je

(a) *Voyez Hor. ep.* 1. *Martial. l.* 2. *epig.* 12. *Suet.* de illuſt. Gram. *Tous parlent d'Orbilius le Grammairien.*

ſuis éveillé je me ſçai bon gré de n'être plus expoſé à tous ces dangers. Croyez-moi les enfans retiennent bien ce qu'ils ont appris à cet âge ; & ſi vous aviez étudié en ce temps-là, votre petit génie auroit retenu quelque choſe de ce qu'on lui auroit alors inculqué. Les étoffes de pourpre ne s'effacent pas avec de l'eau ; les ânes même & les animaux les plus ſtupides, lorſqu'ils ont une fois paſſé par un chemin ils en ſçavent tous les détours. Vous vous étonnez après cela de ce que je n'ai pas oublié le Latin, vous qui avez appris le Grec ſans aucun maître. J'ai appris dans ma Logique qu'il y avoit ſept ſortes d'argumens, j'ai appris ce que ſignifioit un axiôme, qu'il falloit un verbe & un nom pour ſignifier quelque choſe. J'ai appris ce que c'étoit que les ſophiſmes, les argumens captieux, les gradations, les argumens compliquez, & je puis jurer que depuis que je ſuis ſorti de l'école je n'ai jamais relu toutes ces choſes. Quoi ! faudra-t-il que je boive de l'eau du fleuve Lethé, conformément aux fables des Poëtes, afin que j'oublie tout ce que j'ai appris autrefois, & qu'on ne m'accuſe plus de ce que je le ſçais encore ?

Mais vous qui me faites un crime d'u-

ne si petite litterature, & qui voulez passer pour sçavant homme & pour un Maître en Israël, dites-moi, je vous prie, comment avez-vous eu la hardiesse de vous ériger en Auteur, & de traduire avec tant d'élegance saint Gregoire, le plus disert de tous les Peres Grecs? D'où vous est venu ce flux de paroles, cette abondance d'axiômes, cette varieté de phrases qui se trouve dans vos traductions, vous qui dans votre jeunesse n'avez pas seulement appris les premieres regles de l'Eloquence? Ou je me trompe fort, ou vous lisez dans le secret les œuvres de Ciceron. Voilà la source de votre éloquence, cependant vous me faites un crime de cette lecture, afin que l'abandonnant vous restiez seul parmi les Ecrivains Ecclesiastiques avec la gloire de bien écrire. Il paroît que vous imitez pourtant plutôt les Philosophes que les Orateurs; que votre style approche plus des épines de Cleanthe, & des tortuositez de Chrysippe que des fleurs de Ciceron, non pas par le secours d'un art que vous ignorez, mais par la grandeur de votre génie: & parce que les Stoïciens font grand cas de la Logique, & que les Epicuriens au contraire la méprisent comme remplie de folie & d'im-

pertinence, vous êtes par cet endroit un vrai disciple d'Epicure. Vous vous mettez plus en peine de ce que vous dites, que de la maniere dont vous le dites, & quoi que la plûpart des personnes ne comprennent pas ce que vous voulez dire, c'est pour vos disciples que vous écrivez, dites-vous, ils vous entendent, cela vous suffit. Il paroît bien que je ne suis pas de ce nombre, car je vous avoüe, qu'en lisant vos ouvrages je n'y ai la plûpart du temps rien compris: Je m'imaginois lire Heraclite. (a) Mais je ne m'en repens pas; car je croi que j'ai autant de peine à les lire que vous en avez à les composer, & que nous suons l'un & l'autre également.

Voilà ce que je dirois si j'avois promis quelque chose étant éveillé, mais aujourd'hui par une impudence inoüie, il vient me reprocher un songe. Loin d'avoir le temps de lire les Auteurs étrangers, le grand concours de monde qui accourt en ces saints lieux de toutes parts, ne me donne pas seulement le loisir de lire les saintes Ecritures. Cependant puisqu'il lui plaît de critiquer un songe, il faut lui apprendre par le témoignage des Prophetes, que tous

(a) *Heraclite étoit un Auteur très-obscur.*

ſonges ſont menſonges : & comme je ne ſerai point damné pour avoir rêvé que je commettois un adultere, je ne ſerai point point auſſi ſauvé pour avoir rêvé que j'avois remporté la couronne du martyre. Combien de fois ai-je ſongé que j'étois mort, & qu'on me mettoit dans le tombeau ! Combien de fois ai-je crû en dormant que je volois dans les airs, & que je paſſois pour ainſi dire à la nage les mers & les montagnes ? Veut-il auſſi à cauſe de ces illuſions me faire un crime de ce que je vis encore, & de ce que je n'ai pas des aîles attachées à mes côtez ? Combien y en a-t-il qui ſont très-riches en dormant, & qui à leur réveil ſont réduits à la derniere mendicité ? D'autres qui dans une ſoif ardente boivent des rivieres, & qui étant éveillez ſont auſſi alterez qu'auparavant ? Vous voulez que j'accompliſſe ce que j'ai promis en dormant, mais j'ai quelque choſe de plus ſérieux & de plus veritable à vous demander. Dites-moi, je vous prie, avez vous accompli tout ce que vous avez promis dans votre Baptême ? Avons-nous rempli l'un & l'autre tout ce que la qualité de Moine qui nous eſt commune exige de nous ? Prenez garde qu'à travers la poutre qui

vous creve les yeux, vous ne voyez une paille qui est dans les miens. C'est malgré moi que j'écris ceci, & il n'y a que la douleur qui m'oblige de parler. Ne devroit-il pas vous suffire de m'imposer tant de choses que vous supposez que j'ai faites lorsque j'étois éveillé, sans aller encore chercher à me faire des crimes de mes songes ? Vous êtes si curieux dans la discussion de ma conduite, que tout ce que j'ai dit ou fait même en dormant, ne peut échaper à votre censure.

Je passe sous silence tout ce qui ne vous fait point d'honneur dans l'invective que vous avez faite contre moi, & tout ce que vous y avez dit à la honte du Christianisme. Tout ce que j'ai à vous dire, & que je ne puis assez vous repeter, c'est que vous attaquez une bête qui a des cornes ; & si je ne faisois pas reflexion à cette parole de l'Apôtre : *Les médisans ne possederont point le Royaume de Dieu.* Et ailleurs : *Ceux qui se mordent les uns les autres, se devoreront mutuellement*, je vous ferois sentir dès à present que votre amitié plâtrée a excité dans le monde une plus grande querelle que vous ne vous imaginez. Que vous sert-il de répandre vos médisances con-

1. Cor. 6. 10. Gal. 5. 15.

tre nous, aussi-bien parmi les personnes qui nous connoissent que parmi celles qui ne nous connoissent point ? Est-ce parce que nous ne sommes pas Origenistes, & que pour avoir gardé à Dieu la foi que nous lui devons, il faut nous faire passer pour des gens qui ne l'ont point gardée aux hommes ? Ne nous étions-nous reconciliez que pour me fermer la bouche, & m'empêcher de m'élever contre les hérétiques, en sorte que si je viens à en faire des descriptions naïves, vous croyiez aussi-tôt que je vous attaque ? Tant que je n'ai point rejetté vos loüanges, vous me regardiez comme votre maître, vous m'appelliez votre frere & votre collegue, vous disiez à tout le monde que j'étois très-orthodoxe ; mais depuis que je me suis jugé indigne du panegyrique d'un si grand homme, vous avez tourné toute votre bile contre moi, vous avez blâmé ce que vous aviez loüé auparavant, & l'on a vû sortir d'une même bouche le doux & l'amer. Sentez-vous à present tout ce que je m'empêche de dire, & comme je défends à ma langue de suivre l'indignation de mon cœur ? Je dis
Psal. 140. 2. ici avec le Psalmiste : *Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche & une serrure à mes*

lèvres, ne souffrez pas que mon cœur s'émancipe à dire des paroles malignes. Et ailleurs : *Lorsque le pecheur s'élevoit contre moi, je me suis tû, je me suis humilié, & je me suis même abstenu de dire de bonnes choses.* Psal. 38. *Je suis devenu comme un homme qui n'a point d'oreilles pour entendre, ni de paroles à la bouche pour se défendre.* Psal. 37. Mais le Dieu vengeur répondra pour moi : Celui qui a dit : *Je me reserve la vengeance, & je la ferai.* Rom. 12. 19. Et ailleurs : *Etant assis vous parliez contre votre frere, & vous tendiez un piege au fils de votre mere. Vous avez fait toutes ces choses, & je me suis tenu dans le silence. Vous avez cru injustement que je vous ressemblerai ; mais je vous accuserai, & je vous ferai paroître vous-même devant votre face.* Psal. 49. 20. Alors vous connoîtrez que vous êtes coupable des choses dont vous accusez les autres.

J'apprends de plus que Chrisogon son disciple s'éleve contre moi, à cause que j'ai dit : que tous les pechez étoient effacez par le Baptême, que le bigame mouroit dans ce Sacrement ; (a) qu'il

(a) *Chrisogon ne trouvoit point à redire qu'on assurât que tous les pechez fussent effacez par le Baptême ; mais il prétendoit que la bigamie n'étant point un peché, elle n'étoit point effacée par ce Sacrement. Son sentiment a prévalu, & celui de saint-*

ressuscitoit un homme tout nouveau en J.C. & qu'il y avoit beaucoup de Prêtres de cette sorte dans l'Eglise. Je n'ai qu'un mot à lui dire aujourd'hui. Il a le livre où cela est, (a) qu'il y réponde, & qu'il réfute mes écrits par d'autres écrits. Il a bonne grace d'aller avec un front austere & un nez retiré murmurer contre moi dans le secret, & d'affecter par des airs empruntez, devant une populace ignorante, une sainteté qu'il n'a point. Qu'il apprenne donc que nous le disons encore, que le vieil Adam meurt dans le Baptême; qu'il sort de ce bain sacré un nouvel homme, un homme celeste dépoüillé de toutes les taches qu'il avoit contractées auparavant : non pas que nous nous entêtions de cette opinion, mais nous n'avons pû refuser à nos freres de leur dire quel étoit notre sentiment sur cette question, sans vouloir obliger personne à le suivre : car nous autres qui sommes ensevelis dans un cloître, nous n'ambitionons point le Sacerdoce, nous ne nous empres-

Jerôme a esté condamné par l'Eglise, & par le decret d'Innocent I.

(a) *C'est dans son Epître à Ocean où cela se trouve.*

ſons point de donner de l'or pour être Evêque, nous ne nous revoltons point contre ceux qui ſont élus canoniquement. Nous ne faiſons point connoître que nous ſommes hérétiques par la protection que nous accordons aux hérétiques, nous n'avons point d'argent, & nous n'en voulons point avoir; contens du vivre & du vêtir, notre ambition ne va pas plus loin; & nous chantons continuellement avec le Prophete : *Celui qui ne prête point ſon argent à uſure, & qui ne reçoit point de preſens pour opprimer l'innocent, demeurera ferme éternellement, donc celui qui fait le contraire perira pour toujours.* *Pſal.14.*

Fin du premier Livre de ſaint Jerôme contre Rufin.



SECOND LIVRE DE S. JEROME contre Rufin.

S. Jerôme combat la profession de foi de Rufin.

APRE'S avoir répondu avec plus de modération que je n'aurois dû aux crimes que ce faux Panégyriste avec ses partisans m'imposent, je viens à sa profession de foi qu'il a envoyée au saint Pape Anastase, ou sous prétexte de se défendre, il me calomnie encore. C'est un homme qui m'aime si fort, qu'étant emporté par les flots & sur le point de se noyer, il s'attache à mon pied, ou pour me faire périr avec lui, ou pour se sauver par mon moyen.

La premiere chose qu'il dit dans cet écrit, est qu'il veut répondre aux bruits qu'on fait courir à Rome contre la pureté de sa foi, de cette foi si souvent mise à l'épreuve, aussi-bien que sa charité; qu'il iroit se justifier en personne si sa santé lui permettoit d'entreprendre un si long voyage, & si après trente années d'absence de son pays il pouvoit sans une espece d'inhumanité abandonner ses proches dans le moment même qu'il est venu les rejoindre; que ne pouvant donc faire ce voyage, il est réduit

à envoyer ſa profeſſion de foi ſi préciſe & ſi exacte, qu'elle ſera comme un bâton capable de faire taire ces chiens qui aboyent après lui.

Si c'eſt un homme dont la foi & la charité ſont connuës de tout le monde, & particulierement du Pape à qui il écrit, comment donc eſt-il cenſuré à Rome, comment y fait-on courir des bruits contre ſa réputation ? De plus, quelle humilité de dire qu'il eſt un homme d'une foi & d'une charité éprouvée ! Tandis que les Apôtres prient Dieu d'augmenter leur foi, & qu'on leur dit qu'ils n'en ont pas ſi gros qu'un grain de ſenevé, & que Pierre eſt appellé homme de peu de foi ? Que dirai-je de la charité qui eſt encore au deſſus de la foi & de l'eſperance ? S. Paul la deſiroit, mais il n'avoit pas la préſomption de dire qu'il l'eût. Sans cette charité neanmoins le martyre n'eſt rien, & celui qui a livré ſon corps aux flammes pour rendre témoignage à J. C. n'en remporte aucune recompenſe. Celui-ci ſe flate tellement de poſſeder ces deux vertus, qu'il a neanmoins des gens qui crient contre lui, & qui ne ceſſeront point d'aboyer, à moins qu'ils ne ſoient chaſſez avec le bâton paſtoral de ce Pontife.

Luc 17.
Ibid.

Mais ce qui est de plus ridicule est de voir un homme qui n'a ni pere ni mere, qu'il avoit abandonnez depuis trente ans lorsqu'il étoit encore jeune, desirer à present qu'il est vieux, de les revoir après leur mort; si ce n'est que sous le nom de parens, il entende ses cousins & ses autres alliez, *(a)* & qu'il veuille nous persuader que ce seroit une inhumanité que de les abandonner. C'est apparemment pour cela qu'au lieu de rester dans son païs, il est allé demeurer à Aquilée. Cette foi si éprouvée, selon lui, périclite à Rome, & il reste là couché sur son dos, aussi fatigué qu'un homme qui coure depuis trente ans, quoi qu'il y en ait plus de deux qu'il se repose en ce lieu.

Censurons le reste de sa lettre. Quoi que notre foi, dit-il, ait été éprouvée par les exils & par les prisons, lorsque nous demeurions à Alexandrie, pendant la cruelle persecution que les hérétiques firent à cette Eglise, &c. Je suis surpris qu'il n'ait pas encore ajouté comme S.

(a) *La suite de l'histoire fait voir que Rufin par ses parens n'entendoit pas ses parens selon la chair, mais selon l'esprit, c'est-à dire le saint Evêque Chromace, & ses deux freres Iovien & Eusebe qui l'avoient engendré en I. C. par le saint Baptême, & l'avoient élevé dans la pieté.*

Paul, moi captif de J. C. j'ai été délivré de la gueule du lion, j'ai combattu à Alexandrie contre les bêtes, j'ai gardé la foi, j'ai consommé ma course, il ne reste plus que la couronne de justice que j'attends. Quels sont donc ces exils & ces prisons qu'il a soufferts ? J'ai honte pour lui d'un si impudent mensonge, comme si on emprisonnoit les gens, & qu'on les envoyât en exil sans une sentence du Juge ? (a) Je voudrois bien sçavoir quelles furent ces prisons, & en quelle province il fut exilé, qu'il en nomme une parmi toutes celles de l'Empire ? Qu'il rapporte les actes de sa confession, afin que nous le mettions au nombre des Martyrs de l'Eglise d'Alexandrie, & qu'il puisse lui-même dire à ceux qui aboyent contre lui. *Au reste, que personne ne me cause plus de nouvelles peines, car je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jesus.* *Gal. 6. 17.*

[Si cependant il y avoit encore quelqu'un qui voulut s'informer plus particulierement de notre foi, qu'il sçache premierement que sur le sujet de la *Texte de Rufin.*

(a) *M. de Tillemont, tom. 12. p. 39. n'est pas ici du sentiment de saint Jerôme, & fait voir que les Ariens ont exilé & emprisonné bien des gens sans aucune sentence juridique.*

sainte Trinité, nous croyons, &c.]
Vous veniez de mettre entre les mains du Pape un bâton pour le faire avancer avec assurance contre vos ennemis, & maintenant, comme si vous étiez dans le doute & dans l'appréhension, vous dites : S'il y a encore quelqu'un qui veuille s'informer plus particulierement de votre foi, comme si tous ces cris qui se sont élevez contre vous, ne nous apprenoient pas qu'il y a encore des gens qui doutent de la pureté de votre foy ! Je ne m'arrête point ici à examiner la pureté de votre langage, ce sont des minuties que vous méprisez, je veux bien ne prendre que le sens de vos paroles. On vous demande une chose, & vous en répondez une autre. Vous aviez livré de grands combats contre l'impieté Arienne, en souffrant l'exil & la prison à Alexandrie pour une si juste cause : il ne s'agit plus de cela, mais de l'heresie d'Origene qu'on vous impute. Il est inutile d'appliquer des remedes aux parties du corps qui sont saines, c'est sur les playes qu'il faut les appliquer. Vous dites qu'il n'y a qu'un Dieu en trois Personnes, tout le monde à present en dit autant, & les démons même le confessent. Ils avoüent aussi, à ce que je croi,

que le Fils de Dieu est né de la sainte Vierge Marie, & qu'il a pris un corps & une ame dans son sein. Si je vous demande quelque chose de plus, vous direz que je suis un chicaneur. Je vous prie neanmoins de me dire sans vous échauffer : Cette ame que J. C. a prise, étoit-elle déja avant qu'il naquit de la sainte Vierge ? A-t-elle été créée dans le moment que ce corps a été formé par le saint Esprit dans ce sein virginal, ou bien a-t-elle été envoyée du ciel après que ce corps a reçû sa configuration ? Choisissez l'un de ces trois sentimens. (a) Si elle a été avant la formation du corps, ce n'étoit donc pas encore l'ame de Jesus, & cependant elle agissoit, & méritoit par des actions vertueuses de devenir l'ame de Jesus. Si c'est l'ame de Marie qui a engendré cette ame, nos ames ne sont donc point differentes de celles des bêtes, & cependant nous les croyons immortelles. Enfin si cette ame a été créée de Dieu, & mise dans le corps

(a) *Rufin dans cette profession de foi avoit déja répondu à cette question, & avoit declaré qu'après avoir lû ces trois sentimens dans differens Auteurs, il ne s'estoit determiné à aucun, & qu'il attendoit que l'Eglise eût decidé laquelle de ces trois opinions estoit la veritable.*

par infusion, au moment qu'il a été configuré, faites-en un aveu simple & sincere,& délivrez-nous par là de nos scrupules.

Vous ne faites aucune réponse à tout ceci, mais abusant de notre simplicité, vous parlez de toute autre chose; & avec des paroles pompeuses & magnifiques qui sont comme autant de prestiges, vous évitez la difficulté. Ne s'agit-il pas, direz-vous, de la resurrection de la chair & des peines des démons? Je l'avoüe. Que n'y répondez-vous donc promptement, & en peu de paroles? Je ne vous demande pas si la même chair dans laquelle nous vivons ressuscitera, sans qu'il manque aucune partie de notre corps; mais je vous demande si nos corps ressusciteront dans le même sexe dans lequel ils sont morts, ce qu'Origene nie: en sorte que Marie après sa resurrection soit Marie, & Jean soit Jean. Ou bien si les sexes seront confondus, en sorte que l'on ne soit ni homme ni femme, bien que l'on soit l'un & l'autre en même temps? Je vous demande de plus, si ces corps devenus incorruptibles & immortels comme vous le dites si bien après saint Paul, resteront éternellement dans cet

état de spiritualité ; s'ils auront des os, de la chair & du sang dans les veines, comme Thomas les apperçût & les toucha de ses propres mains ? Ou bien si tout cela peu à peu se réduira en cendres, & rentrera dans les premiers élemens d'où il avoit été tiré. Voilà ce que vous deviez dire ou nier positivement, *(a)* & non pas nous insinuer adroitement le sentimens d'Origene, comme si vous aviez affaire à des enfans ou à des sots, en nous disant pour toute réponse, que nos corps à la resurrection ne perdroient aucun de leurs membres : comme si nous avions jamais apprehendé de ressusciter sans nez ou sans oreilles, ou qu'après nous avoir coupé les parties naturelles, on ne fit de la celeste Jerusalem qu'une ville remplie d'eunuques? *Texte de Rufin.*

Son sentiment sur la destinée du diable est quelque chose d'admirable. Nous croyons, dit-il, qu'il y aura un jugement, & que dans ce jugement chacun y sera traité selon ses œuvres bonnes ou

(a) *Rufin avoit repondu que toutes ces minutiés n'estoient point de foi, que l'Eglise n'avoit rien determiné de toutes ces choses, qu'il n'y avoit proprement que Dieu qui les sçût, & qu'il s'en rapportoit à son jugement & à ce que l'Eglise en decideroit, qu'on pouvoit être bon Catholique sans se determiner sur toutes ces questions qui paroissent fort inutiles.*

ſions peut-être crû qu'il vouloit parler d'un âne. La phraſe qui ſuit eſt encore d'une élegance admirable. Ceux qui calomnient leurs freres, dit-il, *joüiront avec le diable de l'heritage du feu éternel.* Qui a jamais oüi dire jouir des feux, ou jouir des ſupplices ? (*a*) Mais cet homme devenu tout Grec a voulu faire voir qu'il l'étoit, & comme un Grec dans cette occaſion auroit dit κληρονομήσουσι, ce qui parmi nous veut dire *hereditabunt*, ils heriteront, il s'eſt imaginé qu'il feroit plus élegant de dire, *hereditate potientur*, ils jouiront de l'heritage. Tous ſes diſcours ſont remplis de pareilles ſottiſes. Mais laiſſons là les paroles, & prenons en le ſens.

Voilà ſans doute un terrible coup de lance que le diable reçoit pour avoir été la cauſe de tous les pechez. On lui fera rendre compte de toutes ſes actions comme à un homme, & pour recompenſe de ſes œuvres il joüira de l'heri-

(a) *Rufin n'avoit point dit, joüir des feux, ni jouir des ſupplices, mais jouir de l'heritage des feux éternels,* æterni ignis hæreditate potientur. *Or on dit fort bien jouir d'un heritage. & quoi que l'application en cet endroit ne ſoit peut-être pas heureuſe, la faute n'eſt pas telle que ſaint Jerôme tâche de la repreſenter.*

tage du feu éternel avec ses anges. Il ne lui manquoit plus que cela. Tandis que les hommes seront condamnez aux supplices, le diable jouira enfin de l'heritage des feux éternels qu'il avoit desiré depuis si long temps. Sans doute que vous calomniez ici le diable, & que vous imposez de faux crimes à celui qui calomnie les autres. Ne voyez-vous pas qu'en disant que le diable est cause de tous les pechez, vous l'en rendez coupable, & justifiez tous les hommes en leur ôtant leur libre arbitre (*a*) quoi
Matth. 15. & 19. que J. C. ait dit, *que c'est de notre cœur que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adulteres, les fornications, les larcins,*

(a) *Il est surprenant que saint Jerôme qui étoit si bon Philosophe, n'ait pas fait reflexion que les Philosophes distinguent plusieurs sortes de causes, il y en a d'efficientes, de morales, & d'exemplaires. Le diable n'est pas la cause efficiente de tous les pechez, mais il en est sans doute & la cause morale par ses suggestions, & la cause exemplaire parce que c'est le premier pecheur. C'est pourquoi N. S. dans l'Evangile, dit qu'il est homicide dès le commencement, non-seulement par rapport au premier meurtre commis en la personne d'Abel, mais aussi par rapport à tous ceux qui ont été tuez injustement. Cela n'empêche pas neanmoins que Caïn & tous les autres meurtriers n'eussent leur libre arbitre, & ne fussent criminels, pour avoir fait mourir les justes & les Prophetes.*

les faux témoignages, les blasphêmss; & qu'il soit dit aussi dans l'Evangile, que *Sathan entra dans Judas après que celui-ci eût avalé le morceau;* il avoit neanmoins déja peché par lui-même, sans que la douceur & toute l'humilité de J. C. prosterné à ses pieds eût pû le convertir. C'est pourquoi saint Paul dit, *qu'il en a livré quelques-uns à Sathan, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphêmer.* Et ailleurs: *Je l'ai livré à Sathan pour mortifier sa chair, afin que son ame soit sauvée.* Il a donc livré à Sathan comme à un bourreau ceux qui avant que d'y être livrez avoient déja blasphêmé, & peché volontairement. David dit aussi: *Purifiez-moi, Seigneur, de mes pechez secrets, & pardonnez-moi ceux qu'on m'a fait commettre;* pour nous marquer d'un côté la foiblesse de sa propre volonté, & de l'autre, l'ardeur de ses passions. Il est dit aussi dans l'Ecclesiaste: *Si l'esprit puissant veut s'emparer de ton cœur, prends garde de le lui livrer.* Ce qui fait voir manifestement que si l'ennemi veut escalader nos murailles, & que nous le laissions faire, sans nous mettre en devoir de le renverser, nous sommes coupables. Pour ce qui est de l'imprecation que vous faites à vos freres, c'est-à-dire

Ioa. 13.
1. Tim. 1. 20.
1. Cor. 5. 5.
Psal. 18. 13.
Eccl. 10. 4.

à vos accusateurs, en leur souhaitant les feux éternels avec le diable, il me semble que c'est lui faire plaisir en le mettant en si bonne compagnie, & le faisant aller de pair avec les Chrétiens : mais je croi que vous n'ignorez pas qu'Origene n'entend autre chose par les feux éternels que les remords de la conscience, & ce bourellement interieur qui dechire le cœur des coupables, con-
Isai.66. formément à cette parole d'Isaïe : *Leur*
24. *ver ne mourra point, & leur feu ne s'éteindra point.* Et à cette autre du même Prophete parlant à Babylone : *Tu as des*
Ibid.27. *charbons de feu, tu t'asseoiras dessus, & ils te serviront de lit de repos.* Le Roi pénitent parloit à peu près de même, lorsqu'il disoit : *Quel remede vous donnera-t-*
Psal. *on, & de quoi vous armerat-on contre la lan-*
II. 3. *gue trompeuse ? Les fleches lancées par l'homme sont fort perçantes, avec les charbons qui consument tout.* Il veut dire que les divins preceptes sont comme autant de fleches qui percent d'outre en outre la langue trompeuse, & font de l'ame du pecheur une affreuse solitude, comme
Psal.31. il dit encore ailleurs : *Je me suis roulé dans*
4. *ma douleur, & j'ai été percé d'une épine.*
Luc 12. Ces paroles du Sauveur : *Je suis venu*
49. *apporter le feu sur la terre, & je n'ai d'au-*
tre

tre desir que de le voir brûler, sont encore interpretées par Origene en ce sens. Je souhaite que tous fassent pénitence, & qu'ils consument leurs vices & leurs pechez par le feu du saint Esprit: car je suis celui dont il est dit: *Le Seigneur est un feu devorant.* Ce n'est donc pas une grande merveille, si vous dites du diable, qu'il sera traité comme les hommes. Mais pour ôter le soupçon qu'on a que vous croyez que le diable sera sauvé, vous deviez dire: *Tu es perdu, & tu ne seras jamais retabli*, ou bien comme le Seigneur disoit à Job en lui parlant du diable: *Il se verra trompé dans ses esperances, & il sera precipité devant tout le monde. Je ne le ressusciterai point par un effet de cruauté. Car qui est-ce qui peut resister à mon visage; je ne l'épargnerai point, je ne me laisserai point fléchir ni à la force de ses paroles, ni à ses prieres les plus touchantes.* Mais ce que vous dites peut bien passer parmi les ignorans pour les paroles d'un homme simple qui parle sincerement, & qui n'y entend point finesse. Les habiles gens entendent bien ce que vous voulez dire.

Deut. 4. 24.

Ezech. 28. 31.

Iob 40 28. 41. 1.

Ce que vous ajoutez de la nature de l'ame, ne peut en aucune maniere être excusé. [J'apprends, dites-vous, qu'on

Texte de Rufin. agite plusieurs questions touchant les ames. C'est à vous, très-saint Pere, à voir si l'on devroit souffrir de pareilles disputes dans l'Eglise. Que si l'on veut sçavoir quel est mon sentiment sur cette difficulté, j'avouë que tous les Auteurs que j'ai lûs sur cette matiere sont partagez. Les uns croyent que les ames se forment avec les corps, & par les mêmes voyes. Tertullien, Lactance, & plusieurs autres, si je m'en souviens bien, sont de ce sentiment. D'autres disent que les corps étant formez, Dieu crée tous les jours des ames qu'il met dans ces corps par infusion; d'autres enfin, qu'ayant été toutes créées dés le commencement, lorsque Dieu tira le monde du néant, il les envoye aujourd'hui dans les corps comme il le juge à propos: & c'est le sentiment d'Origene & de quelques Grècs. Mais après avoir vû cette diversité de sentimens, je prends Dieu à témoin que je n'en ai encore épousé aucun, & que je ne sçai auquel m'en tenir. J'en laisse le jugement à Dieu, & à ceux à qui il voudra bien le reveler. Je confesse donc que j'ai lû toutes ces opinions, & que j'ignore quelle est la veritable. Tout ce que je fais profession de croire, est que Dieu, com-



me l'enseigne la sainte Eglise, a fait les corps & les ames.]

Avant que d'en venir au sens des paroles, admirons ici l'élegance de ce nouveau Théophraste. J'apprends, dit-il, qu'on agite plusieurs questions touchant les ames, & c'est à vous, très-saint Pere, à voir si vous devez souffrir qu'on inquiette personne sur ce sujet. Si on agite à Rome plusieurs questions sur l'état de l'ame, quelles sont donc ces plaintes qu'on forme contre les personnes, & qu'il laisse au jugement des Evêques, pour sçavoir si l'on doit les recevoir ou les rejetter? Si ce n'est que chez lui une question & une plainte soit la même chose, parce qu'il aura trouvé cette figure dans les Commentaires de Caprus. Ensuite il dit: J'en ai lû quelques-uns qui disent, que les ames sont formées avec les corps de la même matiere, & ils prouvoient ce qu'ils disent par toutes les raisons qu'ils pouvoient imaginer. Quelle construction! Quel renversement de temps & de modes! J'en ai lû qui disent, & ils prouvoient. D'autres prétendent, continue-t-il, que les corps étant formez dans le sein de leur mere, Dieu crée tous les jours de nouvelles

ames, & les y met par infusion ; & d'autres, que Dieu distribuë dans les corps selon sa volonté ces ames qui étoient déja faites autrefois lorsqu'il créa le monde. Cet arrangement est admirable ! Tout y est dans une si horrible confusion, qu'il me faut plus travailler pour en découvrir le désordre, qu'il n'a eu de peine à le commettre. Enfin après avoir dit : *Ayant lû toutes ces choses*, comme s'il alloit nous apprendre quelque nouveauté, il ajoute : *Je ne nie point que je n'aye lû toutes ces choses, & je ne sçai qu'en dire*. Quel tour ! quelle élegance ! Il faut avoüer que ces pauvres ames-là sont bien malheureuses d'être si mal traitées, & d'être percées pour ainsi dire par tant de solecismes. Je croi qu'elles n'ont pas tant souffert lorsque, selon l'heresie d'Origene, elles sont tombées du ciel, & se sont vûës revêtuës d'un corps grossier & materiel. Je sçai que parmi les Chrétiens on ne s'amuse point à relever des fautes de Grammaire, mais j'ai voulu vous faire sentir par cet échantillon quelle est votre temerité de vouloir enseigner aux autres ce que vous ignorez vous-même, & d'écrire dans une langue dont vous ne sçavez pas même la construction. Après avoir exa-

miné les mots nous allons voir de pareilles bétises dans le sens des paroles. Il envoye une lettre, c'est-à dire, selon lui, un bon bâton, pour mettre entre les mains de l'Evêque de Rome, afin qu'il s'en serve contre les chiens qui aboyent contre lui, & en même temps il dit qu'il ne sçait pas de quoi il s'agit, ni pourquoi on aboye contre lui. S'il ne sçait pas sur quel sujet on le calomnie, pourquoi envoyer une apologie qui bien loin de le justifier est un aveu de son ignorance ? Ce n'est pas là assoupir les soupçons qu'on avoit contre lui, mais en produire de nouveaux. Il établit trois sentimens touchant l'origine des ames, & il conclut par ces paroles : J'avouë que j'ai lû tout cela, mais j'ignore encore ce qui en est. (*a*) Ne le prendriez-vous pas pour un Arcesile, ou pour un Carneade, qui faisoient profession de douter de tout ? Il est encore plus précautionné qu'eux, & pousse plus loin le doute. Car ces Philosophes ne pouvant plus tenir contre les reproches que les autres leur faisoient, d'avoir banni la

(a) *S. Augustin lui-même l'ignoroit, & quand il consulta saint Jerôme sur cette difficulté, ce Docteur ne lui fit point de réponse.*

verité du monde, trouverent au moins des raisons apparentes pour prouver qu'il n'y avoit rien de certain. Mais celui-ci ne s'en met pas en peine, & avouë qu'il ne sçait laquelle de ces trois opinions est la veritable. S'il n'avoit point d'autre réponse à faire, qu'étoit-il necessaire d'aller étourdir les oreilles d'un si grand Pape pour le rendre témoin de son ignorance? Ne voilà-t-il pas cette grande lassitude qui fait qu'après trente ans de voyages il ne peut plus venir à Rome? Combien de choses ignorons-nous, sans que nous allions chercher des témoins de notre ignorance? Il parle hardiment du mystere de la Trinité, de celui de l'Incarnation, dont Isaïe avoit dit: *Qui pourra faire connoître sa generation?*
Isai. 53. 8. Il se flate de sçavoir un mystere qui a été ignoré de tous les siecles précedens, & il ignore une chose dont l'ignorance est un sujet de scandale pour tout le monde? Il sçait comment une Vierge a engendré un Dieu, & il ne sçait pas lui-même comment il est né. (*a*) Il avouë

(a) *La simple lecture de ce grand narré de saint Jerôme fait voir que tous ses raisonnemens portent à faux. On peut croire qu'il y a un Dieu en trois Personnes, sans sçavoir comment cela se fait. On peut croire & confesser que J. C. est né d'une Vierge,*

que Dieu est le createur des ames & des corps, soit que ces ames fussent avant les corps, soit qu'elles prennent leur naissance avec les corps mêmes, soit qu'elles y soient mises par infusion après qu'ils sont formez. Nous sçavons bien que Dieu est auteur de toutes choses, & il ne s'agit pas à present de sçavoir si c'est Dieu ou un autre qui a formé ces ames, mais quel est le veritable sentiment des trois qu'il a rapportez, & il dit qu'il n'en sçait rien. Prenez garde qu'on ne vous objecte que votre ignorance est affectée, & que vous ne dites que vous ne sçavez laquelle de ces trois opinions est la veritable, qu'afin que vous ne soyez pas dans la necessité d'en condamner une, & que vous ne faites graces à Tertullien & à Lactance, que pour

sans sçavoir comment s'est faite cette ineffable generation. Rufin avoit dit le premier, mais non pas le second: Pour ce qui est de la maniere dont nos ames sont unies à nos corps, ce n'estoit point alors un article de foi, & l'Eglise n'en avoit encore rien decidé. Les plus grands esprits, dont S. Augustin estoit du nombre, n'en sçavoit rien lui même, & a écrit plusieurs fois à saint Ierôme pour sçavoir son sentiment sur cette difficulté, Rufin pouvoit bien ignorer ou être en doute sur une difficulté que les plus sçavans hommes n'osoient decider. On ne voit donc pas où toutes ces railleries de saint Ierôme peuvent trouver place.

ſauver Origene. Je ne ſçache point avoir jamais lû dans Lactance que les ames ſe produiſoient avec les corps par la même voye. Vous qui l'avez lû, dites donc en quel livre cela ſe trouve, à moins de cela, on dira que vous calomniez un mort, comme vous m'avez calomnié tout endormi que j'étois. On voit pourtant que vous marchez ici avec précaution : car vous dites : Je croi que parmi les Latins Tertullien ou Lactance eſt de ce ſentiment, & que peut être d'autres en ſont auſſi. Non-ſeulement l'état des ames vous eſt inconnu, mais les Auteurs qui en parlent vous le ſont auſſi, avec cette difference, que ſur l'état des ames vous avouez ingénuëment votre ignorance, & ſur les Auteurs vous en doutez ſeulement. Il n'y a que ſur Origene que vous n'avez point de doute, car vous dites hardiment : Origene tient cette opinion. Répondez moi, s'il vous plaît. Cette opinion d'Origene eſt-elle bonne, eſt-elle mauvaiſe ? Je ne ſçai, dites-vous. Pourquoi donc tant de meſſagers les uns ſur les autres pour m'apprendre ce que vous ne ſçavez pas? Et de crainte que je n'ajoute pas foy à votre ignorance, & que je ne croye que vous cachez adroitement ce que vous

ſçavez, vous prenez Dieu à témoin que juſqu'à preſent vous ne vous êtes point déterminé ſur cette queſtion,& que vous en laiſſez le jugement au Seigneur & à ceux à qui il daignera reveler ce qui en eſt. Quoi depuis tant de ſiecles perſone ne vous paroît encore avoir été digne que Dieu lui ait revelé ce myſtere? Ni les Patriarches, ni les Prophetes, ni les Apôtres, ni les Martyrs n'en ont pas été dignes? Vous-même lorſque vous étiez exilé & empriſonné pour la foi, vous n'avez point reçû revelation de ce qui en eſt? Jeſus-Chriſt dit: *Mon Pere, j'ai manifeſté votre nom aux hommes*, & celui qui nous a manifeſté ſon pere, ne nous aura rien dit de l'état des ames. (*a*) Après cela vous vous étonnez qu'on ſoit ſcandaliſé que vous juriez que vous ignorez une choſe que les Egliſes de J. C. avoüent qu'elles ſçavent? *Ioa. 17. 6.*

Après avoir ainſi expoſé ſa croyance, ou plûtôt après avoir confeſſé ſon ignorance, il paſſe à ſa traduction du Periarchon, & tâche d'excuſer cette entrepri-

(a) *La conſequence de ſaint Ierôme n'eſt pas juſte. J. C. peut nous avoir manifeſté ſon Pere, dont la connoiſſance eſt neceſſaire au ſalut, ſans nous avoir manifeſté une infinité d'autres choſes qui ne ſont pas de la même neceſſité.*

ſe par ces paroles : [Comme j'apprends auſſi qu'on fait du bruit de ce qu'à la priere de mes freres j'avois traduit en Latin quelques ouvrages d'Origene, je croi qu'il n'y a guéres de perſonnes qui ne comprennent que la ſeule jalouſie a fait tout ce bruit : car s'il y a quelque choſe dans cet Auteur qui ne plaît pas, pourquoi en rejetter toute la faute ſur l'Interprete ? On m'avoit prié de mettre en Latin ce que je trouverois dans le Grec, je n'ai donc fait que prêter des termes latins à l'Auteur. Ainſi, comme ce qui peut s'y trouver de bon dans le ſens, n'eſt pas de moi, de même s'il s'y trouve quelque choſe de mauvais, ce n'eſt pas à moi qu'on doit l'attribuer.] Voyez-vous l'adreſſe d'avoir tourné en bruit & en diſpute une accuſation formelle intentée contre lui ? *De ce que j'ai traduit quelques ouvrages d'Origene ?* Qui ſont-ils ces ouvrages ? N'ont-ils point de nom ? Vous ne dites mot : mais les ſuppliques de vos accuſateurs parlent pour vous. *Je croi qu'il n'y a guéres de perſonnes qui ne comprennent que la ſeule jalouſie a fait tout ce bruit.* Quelle eſt cette jalouſie ? N'eſt-ce point qu'on envioit votre éloquence ? ou parce qu'on étoit jaloux que vous euſſiez fait ce que

Texte de Rufin.

personne n'avoit jamais pû faire? J'ai pourtant traduit aussi plusieurs ouvrages d'Origene, cependant je ne sçache que vous qui en témoigne de la jalousie, & qui me calomnie sur ce sujet. *S'il y a quelque chose dans cet Auteur qui ne plaît pas, pourquoi en accuser le Traducteur? J'ai été prié de mettre en Latin ce qui étoit en Grec, je n'ai fait que prêter des termes Latins à l'Auteur, soit donc qu'il y ait quelque chose de bon dans le sens du livre, soit qu'il s'y trouve quelque chose de mauvais, ni l'un ni l'autre n'est à moi.* Vous étonnerez-vous maintenant qu'on ait de votre personne des sentimens très-désavantageux, puisque parlant d'un livre plein de blasphêmes, vous dites: S'il se trouve quelque chose dans cet Auteur qui ne plaît pas? Tout ce qui est dans ce livre déplaît à tout le monde, vous êtes le seul qui en doutiez. Comment donc pouvez-vous vous plaindre qu'on rejette sur l'Interprete des choses qu'il a louées dans sa Préface? On vous avoit prié, dites-vous, de mettre ce livre en Latin tel qu'il étoit dans le Grec: Plût à Dieu que vous l'eussiez fait de la même maniere qu'on vous avoit prié de le faire, on n'auroit aucun sujet de vous blâmer. Si vous aviez fait une

traduction fidele, je ne me serois pas trouvé dans la necessité d'en faire une autre. Vous sçavez dans votre conscience ce que vous y avez ajouté, & ce que vous en avez retranché. Après cela vous osez dire que le bien ou le mal qui est dans ce livre doit être imputé à l'Auteur, & non pas à vous ? Et comme si vous étiez un homme injustement opprimé, vous venez nous dire avec une moderation & une douceur affectée, comme un homme qui marcheroit sur des épis de bled : *Soit qu'il y ait du bien, soit qu'il y ait du mal dans cet Auteur.* Vous n'osez pas le défendre, & cependant vous ne voulez pas le condamner. Choisissez, on vous donne le choix. Si votre traduction est bonne, loüez-la ; si elle est mauvaise, condamnez la.

Texte de Rufin. Mais voici une autre excuse. [J'avois averti dans ma Préface, dit-il, que je retrancherois certaines choses que j'avois lieu de croire n'être pas d'Origene, mais y avoir été inserées par des hérétiques, puisque j'avois lû tout le contraire dans les autres traitez de cet Auteur.] O la belle éloquence ! Jamais les Atheniens n'ont parlé avec tant de politesse ! Je suis surpris qu'il ait eu la har-

dieſſe d'envoyer à Rome une latinité ſi monſtrueuſe. (*a*) Vous diriez que ſa langue a des entraves, & qu'elle eſt liée avec tant de cordes qu'elle ne peut s'expliquer, ni rendre aucun ſon humain. Mais venons au fait.

Qui vous a donné le pouvoir de retrancher pluſieurs choſes de cet Auteur ? On vous avoit prié de mettre le Grec en Latin, mais non pas de le corriger ; de faire parler un autre, & non pas de parler vous-même. En avouant que vous avez retranché pluſieurs choſes, vous avouez auſſi que vous n'avez point fait ce qu'on vous avoit prié de faire : & plût à Dieu que vous euſſiez retranché tout ce qu'il y a de mauvais dans ce livre, & que par vos additions vous n'euſſiez pas confirmé ce qui eſt mauvais. Je n'en produirai qu'un exemple qui fera connoître le reſte. Dans le premier livre du Periarchon, où Origene avec une langue ſacrilege avoit proferé ce blaſphême ; le Fils ne voit

(a) *Les monſtres que ſaint Jerôme trouve ici ſont ces deux expreſſions :* Quinimò, etiam illud adjeci, &c. *& cette autre :* Quæ mihi ad ſuſpicionem veniebant. *On peut dire que cela n'eſt pas élegant, mais traiter ces expreſſions d'une monſtrueuſe Latinité, c'eſt un peu outrer la matiere.*

point le Pere, vous en rendez vous-même la raison pour Origene, & vous y ajoutez la remarque de Didyme, qui s'est efforcé en vain de défendre cette erreur, & de montrer qu'Origene avoit parlé juste. (*a*) Pour nous autres gens simples, & semblables aux bêtes d'Ennius (*b*) nous n'entendons point cette sagesse ni celle de l'Interprete. Votre Préface seule où vous me donnez tant de louanges, vous convainc d'avoir fait une mauvaise traduction; car vous y dites que vous avez retranché plusieurs choses du Grec, sans dire ce que vous y avez ajouté. Or, je vous demande: Les choses que vous avez retranchées étoient elles bonnes ou mauvaises? Sans doute qu'elles étoient mauvaises. Ce que vous avez conservé étoit-il bon ou mauvais? Sans doute qu'il étoit bon; car vous ne vous seriez pas amusé à traduire de mau-

(a) *Origene s'est expliqué lui-même, en disant que le mot de* voir *ne convient qu'aux yeux du corps, & que pour les natures spirituelles, il faut dire connoître, comme I. C. le dit lui-même dans son Evangile*, nemo novit Patrem, nisi Filius. *Voyez l'Apologie de Rufin, à la fin de cette histoire.*

(b) *Ennius étoit un fameux Poëte qui faisoit sa demeure sur le Mont Aventin, & qui employoit son temps à apprivoiser des bêtes sauvages.*

vaises choses. Ainsi vous avez retranché ce qui étoit mauvais, & vous avez laissé ce que vous avez cru bon, cela est certain. Or on fait voir que presque tout ce que vous avez traduit est mauvais, il doit donc vous être imputé, comme nous l'ayant donné pour bon. Si ce n'est que vous soyez du nombre de ces injustes censeurs qui se sentant coupables des mêmes crimes dont on accuse les autres, chassent les uns du Senat, & y retiennent ceux-ci.

Mais, dites-vous, je n'ai changé que ce que j'ai cru y avoir été ajouté par les hérétiques. Fort bien. Ce que vous avez laissé est donc de l'Auteur que vous avez traduit. Répondez presentement. Ce que vous avez laissé est-il bon ou mauvais ? S'il est mauvais, vous ne pouviez plus le traduire après vous être engagé à retrancher tout ce que les hérétiques y avoient ajouté. Si ce n'est peut-être que vous ayez crû devoir retrancher les erreurs que les hérétiques y avoient ajouté, afin qu'il ne resta plus dans le Latin que celles d'Origene. Dites-nous presentement pourquoi avez-vous mis en Latin les œuvres d'Origene ? Etoit-ce pour manifester l'auteur du mal, ou pour le loüer. Si c'est pour le

loüer, vous faites voir que vous êtes vous-même hérétique. Vous ne pouvez donc plus dire autre chose, ſinon que vous nous avez donné pour bon tout ce qui eſt* dans votre traduction. Que ſi après cela on vient à prouver que tout y eſt mauvais, & l'Auteur & le Traducteur ſeront également coupables, & on trouvera en vous l'accompliſſement de cette parole de l'Ecriture : *Si vous voyiez un voleur, vous couriez après lui, & vous vous rendiez le compagnon des adulteres.* Il eſt inutile d'apporter ici d'autres raiſons. Ce ſeroit rendre douteuſe une affaire qui eſt claire comme le jour.

Qu'il réponde maintenant à la demande que je vais lui faire. D'où lui eſt venu le ſoupçon que les hérétiques avoient inſeré des erreurs dans ce livre d'Origene ? C'eſt, dit il, parce que dans ſes autres ouvrages où il a traité les mêmes matieres, je l'ai vû s'expliquer d'une maniere très-orthodoxe: Examinons ces deux choſes l'une après l'autre. Premierement, je prouve qu'entre toutes les erreurs d'Origene, en voici qu'on ne peut s'empêcher de taxer d'hereſie : Que le Fils de Dieu eſt une creature ; que le ſaint Eſprit eſt un miniſtre de

Dieu ; qu'il y a un nombre infini de mondes qui se succedent les uns aux autres ; que les Anges ont été changez en ames ; que l'ame du Sauveur étoit avant qu'il naquit de Marie ; que c'est de cette ame qu'il est dit : Qu'ayant été sous la forme de Dieu, elle n'a pas crû que ce fut pour elle une usurpation d'être égale à Dieu, mais elle s'est aneantie en prenant la forme de serviteur ; que la resurrection des corps se fera de telle sorte qu'ils n'auront plus les mêmes membres, d'autant que ces membres seroient inutiles, n'ayant plus aucunes fonctions à faire, enfin que ces corps devenus comme une simple vapeur, s'évanoüiront peu à peu, & seront réduits à rien ; qu'à la fin du monde, lorsque Dieu rétablira chaque chose dans son état, & que le temps de l'indulgence pleniere sera arrivé, les Cherubins, les Seraphins, les Thrônes, les Principautez, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Archanges, les Anges, le Diable, les démons, les ames de tous les hommes, soit Chrétiens, soit Juifs, soit Gentils, seront tous réduits à une même condition : & après qu'on aura mis entre eux cette parfaite égalité, & que les creatures raisonnables seront

dépouillez de la crasse de leur corps ; on verra comme une armée innombrable d'un peuple nouveau qui revient de l'exil ; alors il se fera un monde nouveau & des corps tout nouveaux d'une matiere differente de celle qu'ils ont aujourd'hui, & ce sera de ces corps dont seront revêtuës les ames qui sont dans le ciel : de sorte que nous avons tout sujet d'appréhender que nous qui sommes à present des hommes, ne soyons alors des femmes, & que celle qui est aujourd'hui vierge, ne soit alors une prostituée. Voilà ce que je dis être hérétique dans Origene. C'est à vous à montrer en quel endroit de ses ouvrages vous avez vû le contraire.

N'allez pas nous dire en general, j'ai lû le contraire en d'autres endroits de ses ouvrages, c'est nous renvoyer à la lecture de six mille volumes de cet Auteur, que vous disiez que saint Epiphane avoit lûs. Je veux que vous specifiez les endroits, & que vous rapportiez les propres paroles de l'Auteur. Origene n'est pas une bête pour se contredire lui-même. De tout ceci il resulte que ce que vous avez retranché du Periarchon n'y avoit point été inseré par les hérétiques, mais étoit d'Origene même, &

que ce que vous en avez traduit, quelque mauvais qu'il ſoit, vous l'avez crû bon. Ainſi & le bien & le mal de ce livre vous doit être imputé, puiſque dans votre préface vous en loüez l'Auteur.

Vous ajoutez : [Je ne ſuis ni le diſciple, ni le défenſeur d'Origene ; je ne ſuis pas même le premier qui ai traduit ſes ouvrages, je l'ai fait aprés les autres, à la priere des freres. Si l'on ne veut pas que j'en traduiſe davantage, j'obéïrai volontiers ; ſi c'eſt un crime de l'avoir fait avant la défenſe, ceux qui l'ont fait les premiers, ſont les premiers coupables.] Enfin il vient de vomir le venin qu'il avoit ſur le cœur, & l'on voit bien que c'eſt ici une accuſation contre moi, que l'envie & la jalouſie ont formée. S'il traduit les livres des Principes, il dit qu'il ne fait que me ſuivre. Si on l'accuſe de l'avoir traduit, il m'apporte pour exemple. Ainſi & en ſanté & en maladie, dans le danger & hors du péril, c'eſt un homme qui ne peut vivre ſans moi. Qu'il apprenne donc ce qu'il fait ſemblant de ne pas ſçavoir. Perſonne ne vous reproche d'avoir traduit Origene, autrement Hilaire & Ambroiſe ſeroient coupables : mais de ce qu'ayant traduit des hereſies, vous les avez loüées dans

votre préface. J'ai moi-même traduit 70 homelies de cet Auteur, & quelques-uns de ces grands commentaires, mais de telle ſorte que j'ai retranché dans ma traduction tout ce qui étoit mauvais dans le texte: Et dans la traduction que j'ai encore faite du Periarchon pour cenſurer la vôtre, j'ai montré aux lecteurs ce qu'ils devoient rejetter. Voulez-vous traduire Origene, vous avez pluſieurs de ſes homelies & de ſes commentaires, où il ne traite que de morale, & où il explique pluſieurs endroits de l'Ecriture ſainte fort obſcurs, traduiſez ces ſortes d'ouvrages ſi on vous les demande, perſonne n'y trouvera à redire. Pourquoi faut-il que vous commenciez parce qu'il y a de plus infâme dans cet Auteur? Pourquoi dans le deſſein de traduire un livre hérétique, avez-vous fait préceder pour le défendre la traduction d'un autre livre ſous le nom d'un Martyr, & avez découvert aux Latins des monſtres qui ont ſoulevé toute la terre contre vous? Si vous vouliez traduire ce livre pour en faire voir les héréſies, vous deviez en avertir dans votre préface, & ne rien retrancher du texte, comme le dit fort bien le Pape Anaſtaſe dans la lettre qu'il

a écrite contre vous à l'Evêque de Jerusalem. Cette lettre est une condamnation de votre traduction, & une justification de la mienne. J'en joins ici une copie, de crainte que vous ne niez ce fait, afin que si vous ne voulez pas écouter un frere qui vous avertit, vous écoutiez au moins un Evêque qui vous condamne.

Vous dites que vous n'êtes ni le disciple, ni le défenseur d'Origne: & moi je vous presente votre livre, où vous parlez de lui en cette sorte dans cette fameuse préface que vous y avez faite. [Si vous demandez la cause de cette diversité, vous la trouverez dans l'apologie de Pamphile que nous avons donné depuis peu au public. C'est là que nous avons fait une Dissertation où l'on prouve par des raisons invincibles, que la plûpart des ouvrages de ce grand homme ont été corrompus par les hérétiques, & sur-tout son livre des Principes, que vous m'avez prié de vous mettre en Latin.] Il ne vous suffisoit donc pas qu'Eusebe, ou comme vous le prétendez, que Pamphile eut pris la défense d'Origene, si vous-même, comme plus habile & plus éclairé qu'eux, vous n'ajoutiez quelque chose à leur

Texte de Rufin.

apologie ? Je serois trop long, si je rapportois ici tout l'ouvrage, & si j'entreprenois d'en faire ici la censure. J'y ferois voir une suite de mensonges, un mauvais langage, un discours sans liaison & sans suite. Pour abréger je prendrai seulement le sens du livre.

S. Ierôme censure l'apologie de Pamphile pour Origene traduite par Rufin.

A peine est-il sorti du port qu'il va heurter contre les rochers. Car parlant de l'Apologie de Pamphile, que nous croyons être l'ouvrage d'Eusebe*(a)* chef des Ariens, & qu'il avoit traduite en Latin, il ajoute : [J'ai voulu, mon cher Macaire, homme de desirs, vous avertir de toutes ces choses, afin que vous sçachiez que cette regle de foi que je viens de vous exposer, & que j'ai tirée de ces livres, est la veritable qu'il faut embrasser, n'y ayant rien que de très-orthodoxe dans tous les sens que j'y

(a) *M. Dupin parle ainsi de cette opinion de S. Ierôme. Il a soutenu dans son livre contre Rufin, qu'Eusebe étoit seul Auteur des six livres de l'Apologie d'Origene attribuez à Pamphile : mais il paroît par le temoignage d'Eusebe même au livre 6. de son histoire, ch. 33. & par celui de Photius, qu'il avoit composé les cinq premiers livres avec Pamphile, & ajouté le 6. après la mort de ce Martyr. (Dupin to. 2. p. 22. 2. édit.) C'est aussi le sentiment de M. Baillet dans la vie d'Eusebe de Cesarée, au 21. de Iuin.*

ai donnez. Quoi qu'il ait retranché plusieurs choſes du Livre d'Euſebe, & qu'il ait tâché de donner un bon ſens à ce que cet Auteur a dit du Fils de Dieu & du S. Eſprit, cependant il y a encore laiſſé bien des blaſphêmes & des propoſitions ſcandaleuſes, qu'il ne peut plus nier, ni rejetter ſur d'autres, puiſqu'il a dit qu'elles étoient catholiques. Euſebe, ou comme voulez, Pamphile, dit dans ce Livre, que le Fils eſt le miniſtre du Pere, & que le ſaint Eſprit n'eſt pas de la ſubſtance du Pere & du Fils; que les ames ſont tombées du ciel en terre, & qu'après avoir été changées d'Anges qu'elles étoient en ames raiſonnables, elles redeviendront des Anges à la fin du monde, & qu'il n'y aura plus de diſtinction entre les Anges, les hommes, & les démons, & pluſieurs autres choſes impies qu'on ne peut repeter ſans ſe rendre criminel. Que fera donc ce défenſeur d'Origene, & ce traducteur de Pamphile? Si dans les choſes mêmes qu'il a corrigées il ſe trouve tant de blaſphêmes, combien devons-nous croire qu'il y avoit d'horreurs & de ſacrileges dans celles qu'il a retranchées comme ayant été inſerées par les hérétiques? La ſeule raiſon qu'il en apporte, eſt qu'il

n'y a pas d'apparence qu'un aussi habile homme qu'Origene se soit contredit : & de crainte qu'on ne lui dît qu'il se pouvoit faire, qu'ayant écrit dans des temps fort éloignez les uns des autres, il auroit cru dans un temps & dans un âge ce qu'il n'auroit pas cru dans un autre, il ajoûte : [Que dirons-nous en voyant que quelquefois dans les mêmes endroits, & presque dans le même chapitre on y trouve des choses entierement opposées ? Se peut-il faire qu'un homme se soit entierement oublié de lui-même en si peu de temps, en sorte qu'ayant dit dans un chapitre, par exemple, qu'on ne trouvera jamais dans l'Ecriture, que le saint Esprit ait été fait ou créé, on voye dans le chapitre suivant, que cet Esprit saint avoit été fait avec les autres creatures ; ou qu'après avoir dit que le Pere & le Fils étoient d'une même substance, ὁμούσιον, dans le chapitre suivant, il ait dit qu'ils étoient d'une substance differente ?] Voila ses paroles, il ne peut les nier : mais c'est se moquer du monde de dire comme il fait : *Celui, par exemple, qui avoit dit dans un chapitre, &c.* Nommez le livre, dites en quel endroit il a bien parlé, & a dit ensuite tout le contraire

Texte de Rufin.

traire

traire Faites-nous voir là où il a dit, que le Fils & le saint Esprit étoient la substance du Pere, & qu'ensuite, il a dit que ce n'étoit que des creatures. Est-ce que vous ne sçavez pas que j'ai tous les ouvrages d'Origene, & que j'en ai lû la plus grande partie ? De pareilles citations sont bonnes pour étourdir les ignorans. Pour moi je vous connois au dedans & au dehors. Le sçavant Eusebe, je dis le sçavant & non pas l'orthodoxe, de crainte qu'à votre ordinaire vous ne m'alliez encore faire un procès. Le sçavant Eusebe a employé six volumes à montrer qu'Origene étoit de sa croyance, c'est-à-dire Arien comme lui. Il en rapporte plusieurs témoignages, & prouve solidement sa proposition. Vous a-t-il donc été revelé dans quelque songe, lorsque vous étiez dans les prisons d'Alexandrie pour la cause de la Religion, que ce qu'il dit être veritable soit faux ? Peut-être, direz-vous, que celui-ci, comme Arien, a pris pour autant de preuves de son erreur, ce que les heretiques avoient malicieusement inseré dans les œuvres d'Origene ; mais que répondrez-vous à Didyme, qui sur le fait de la Trinité est certainement Catholique. Ce Didyme dont nous a-

vons traduit le Traité du saint Esprit? Or ce grand homme ne s'est jamais avisé de dire que les ouvrages d'Origene avoient été corrompus par les heretiques. Il a reconnu pour être d'Origene tout ce qu'on lit encore actuellement dans ses livres: mais il a pris un autre tour, & dans les commentaires qu'il a faits sur le Periarchon que vous avez traduits, il a dit: Que nous n'entendions pas Origene, & que nous n'avions pas assez d'esprit pour en comprendre le sens, lui-même les explique, & y donne un sens orthodoxe sur l'article du Fils & du saint Esprit. Pour tout le reste des opinions de cet Auteur, & Eusebe & Didyme les soutiennent, & prétendent qu'elles sont très-catholiques, quoi que toutes les Eglises les condamnent.

Voyons presentement par quelles raisons il tâche de prouver que les ouvrages d'Origene ont été corrompus par les hérétiques. [Clement, dit-il, *Texte de Rufin.* disciple de saint Pierre & de saint Paul, & Evêque de Rome après eux, a composé un livre qui porte pour titre, *Les Recognitions*, où voulant expliquer aux Fideles la doctrine de saint Pierre; il tombe si naturellement dans celle d'Eunomius, que vous diriez que c'est Eu-

thomius même qui parle, & qui prouve que le Fils de Dieu a esté tiré du neant comme les autres creatures. Dirons-nous donc que ce saint Martyr, cet homme apostolique a écrit des hérésies ? Ne devons-nous pas plûtôt croire que des méchans pour faire passer leurs erreurs sous le nom de ces grands hommes ont inseré dans leurs ouvrages des choses que ceux-ci n'ont jamais écrit, ni même pensé ? On voit pareillement que Clément Prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, homme très-catholique dit quelquefois dans ses ouvrages, que le Fils de Dieu a été créé. Denis Evêque d'Alexandrie, l'un des plus sçavans hommes de son siecle a composé quatre livres contre Sabellius, où l'on voit tout l'Arianisme. Dirons-nous que tous ces grands personages qui avoient tant de pieté & d'érudition sont tombez dans l'erreur, plûtôt que de dire que ces erreurs qui se trouvent dans leurs livres, sont un effet de la malice des hérétiques ? Pourquoi ne penserons-nous pas la même chose d'Origene, en voyant dans ses ouvrages des contradictions si manifestes ?]

A cela je réponds, que si on accorde une fois que toutes les erreurs qui se

trouvent dans un livre y ont été inserées par d'autres, il n'y aura plus rien dans le livre qui soit de l'Auteur, & on devra l'attribuer à ceux qui ont fait ces additions: & comme l'on ne sçait qui sont ces personnes, le livre n'aura plus d'Auteur. Par la même raison, ni Marcion, ni Manés, ni Arius, ni Eunomius ne pourront plus être accusez d'hérésie: & lorsque nous trouverons quelques impietez dans leurs livres, leurs disciples nous répondront que ces impietez ne sont pas de leurs maîtres, mais qu'elles y ont été inserées par des ennemis de leur gloire. Par la même raison, votre livre que je censure ici, ne sera plus peut être le vôtre dans peu de temps, mais pourra bien m'être attribué; & celui-ci qui sert de reponse au vôtre, ne sera plus à moi; s'il s'y trouve quelque chose de reprehensible, on dira que c'est vous qui l'avez fait. Ainsi en rapportant tout aux hérétiques, il ne restera plus rien dans le livre qu'on puisse attribuer aux veritables Auteurs.

Mais pourquoi donc, direz-vous, trouve-t-on quelquefois des heresies dans les livres des personnes les plus Catholiques? Quand je dirois que je n'en sçais rien, ce ne seroit pas une rai-

ſon pour accuſer ces Auteurs d'héréſie. Il ſe peut faire qu'ils ayent erré ſimplement ſans y penſer, ou que ce qu'ils ont avancé, ils l'ayent dit dans un autre ſens que celui qui nous paroît, ou que des ignorans copiſtes ayent corrompu ces endroits, ou qu'ayant écrit avant que l'impieté Arienne eût repandu ſon venin dans toute l'Egypte, il leur ſoit échapé des expreſſions peu meſurées, mais qui étoient alors ſans conſequence, & qui paroiſſent aujourd'hui criminelles. (a) On reproche des hereſies à Origene, & vous au lieu de le juſtifier vous en accuſez d'autres. Au lieu de rejetter le crime, vous cherchez une troupe de criminels comme lui. Votre conduite ſeroit raiſonnable ſi on vous demandoit, qui ſont ceux qui participent aux erreurs d'Origene? Mais on vous demande: Ce qui ſe trouve dans Origene eſt-il bon ou mauvais? Et au lieu de répondre juſte, vous parlez de toute autre choſe. Cle-

(a) *M. Dupin remarque ici fort à propos que ſaint Ierôme n'a pas pris garde que Rufin pouvoit ſe ſervir auſſi de ſa réponſe pour deffendre Origene, & dire des erreurs qui ſe trouvent dans ſes ouvrages, ce que le Saint dit ici de celles qui ſe trouvent dans les livres des anciens.* (*Dupin ſur ſaint Ierôme, page* 400. 2. *édit.*)

ment, dites-vous, avance une telle proposition, Denis est tombé dans cette erreur, Athanase a adopté celle de Denis d'Alexandrie, les écrits des Apôtres sont corrompus : & suivant toujours cette belle méthode, au lieu de répondre aux accusations d'hérétique qu'on intente contre vous, vous devenez mon accusateur. Pour moi, je n'accuse personne, & je me contente de me justifier. Je ne suis point ce que vous dites que je suis. Pour vous, si vous êtes tel qu'on vous accuse d'être, ce sont vos affaires : mais comme ma justification que je trace ici ne me rend ni plus innocent ni plus criminel, il en est de même de l'accusation qu'on forme contre vous.

Après une si mauvaise excuse tirée de la malice des heretiques qui ont corrompu, à ce qu'il dit, les écrits des Apôtres, des deux Clemens, & de Denis d'Alexandrie, il vient enfin à Origene dont il parle en ces termes : [Nous avons prouvé qu'il avoit été traité de même, par ses propres paroles, & par les plaintes qu'il en a faites lui-même, étant encore au monde ; car la lettre qu'il écrivit sur ce sujet à quelques-uns de ses amis d'Alexandrie fait voir ce qu'il a eu à souffrir de la part de ces corrup-

teurs qui ne pardonnoient ni à ses livres, ni à ses sermons, ni à ses lettres.] Et pour prouver ce qu'il dit, il donne une copie de cette lettre d'Origene. Mais celui qui impute à la mauvaise foi des hérétiques, la falsification des ouvrages de cet Auteur, commence lui-même par une fausseté, donnant une fausse traduction de cette lettre, & fort differente du texte. Elle n'est à proprement parler qu'une sanglante invective contre Demetrius Evêque d'Alexandrie, contre tous les Evêques & tous les Prêtres du monde, qui l'avoient, à ce qu'il disoit injustement excommunié. Il protestoit qu'il ne vouloit pas rendre malediction pour malediction, afin de ne pas passer pour un médisant; car il étoit si scrupuleux sur le fait de la médisance, qu'il n'osoit pas même médire du diable; ce qui donna occasion à Candide disciple de Valentinien, de l'accuser d'avoir dit que le diable seroit sauvé. (a) Ainsi en dissimulant le sujet de cette lettre, il

(a) *S'il est vrai, comme saint Jerôme le reconnoît ici, que l'opinion du salut du diable attribuée à Origene, ne vient que de cette plaisanterie d'un disciple de Valentinien, cela ne meritoit pas d'en faire un crime à Origene.*

rapporte une piece qui ne fait rien à sa cause, ce qui m'a obligé d'en traduire le commencement, & d'y ajouter ce qu'il a lui-même malicieusement traduit, afin que le lecteur comprenne quel a pû être son dessein, en supprimant le commencement de cette lettre. Parlant donc en general contre tous les Prêtres qui l'avoient excommunié, il dit : [Qu'est il necessaire de rapporter ici les oracles des Prophetes qui menacent si souvent les Pasteurs d'Israël, & qui reprennent durement les Prêtres & les Anciens du Peuple ? Vous pouvez vous-mêmes, sans notre secours tirer tous ces passages des saintes Ecritures, & connoître que ce temps malheureux dont ils parlent est peut-être arrivé ; ce temps dont ils avoient dit, qu'il ne faudroit pas même se fier à ses amis ; ce temps où les conducteurs du peuple ne connoissoient plus Dieu, où leurs enfans étoient des insensez, & n'avoient d'esprit que pour faire le mal. Ils sont plus dignes de notre compassion que de notre haine, & il vaut mieux prier Dieu pour eux que d'en mal parler : car nous n'avons pas été créez pour maudire, mais pour bénir ; c'est pourquoi Michel l'Archange dans la contestation qu'il eut

Texte d'Origene.

Mich.7 5.

Jerem. 4. 21.

avec le diable, n'osa le condamner avec execration, mais il se contenta de dire: Que le Seigneur exerce sur toi sa puissance. C'est aussi en ces termes que le Prophete Zacharie lui parle : Demon, que le Seigneur, & celui qui a choisi Jerusalem entre toutes les autres villes, exerce sur toi sa puissance. Nous donc à leur exemple, nous souhaitons que ceux qui refusent de recevoir avec humilité les reprimendes qu'on leur fait, soient corrigez de la main de Dieu même, quoi que nous ignorions quelle fut cette correction dont parlent Michel & Zacharie, ni si Dieu l'exerça sur le diable, comme ils le souhaitoient. Mais nous sommes persuadez que non-seulement les grands pecheurs, tels que sont les voleurs & les adulteres, mais encore ceux qui n'ont pas commis de si grands crimes, tels que sont les yvrognes & les médisans, n'auront jamais de part au Royaume de Dieu: parce que tous les jugemens de Dieu, tant de justice que de misericorde, se font avec poids & mesure. C'est pourquoi nous tâchons de faire toutes choses avec sagesse, & de n'être pas seulement fort moderez sur le vin, mais encore fort moderez dans les paroles, en sorte que nous n'osons

Jud. 9. 9.

Zach. 3. 2.

pas médire de perſonne. Lors donc que par un motif de la crainte du Seigneur nous évitons de dire des injures à qui que ce ſoit, ſuivant l'exemple de moderation que ſaint Michel & le Prophete Zacharie nous ont donné, certaines perſonnes qui aiment les querelles & les diſſentions, ne font point ſcrupule de nous traiter de blaſphêmateur, & de dire que notre doctrine eſt pleine de blaſphêmes. C'eſt à eux à voir comment ils pourront éviter cette terrible ſentence: Ni les yvrognes ni les médiſans ne poſſederont jamais le Royaume
1. Cor. 6. de Dieu, quoi qu'ils m'imputent de dire que le diable même peut être ſauvé, ce que l'homme le plus dépourvû de jugement ne diroit pas.] Voila la lettre d'Origene que nous avons traduite mot à mot: mais celui-ci après avoir malicieuſement retranché le commencement qui a une liaiſon neceſſaire avec la fin pour en faire comprendre le ſens, a commencé ainſi ſa traduction. [Certaines perſonnes du nombre de celles qui aiment à calomnier leurs freres, nous accuſent d'être des blaſphêmateurs, & que toute notre doctrine eſt pleine de blaſphêmes. Je ſuis bien ſûr qu'ils ne nous en ont jamais entendu proferer au-

cun. C'est à eux à voir comment ils pourront éviter cette terrible sentence : Les medisans ne possederont point le Royaume de Dieu : cependant ils publient que j'enseigne que le diable sera sauvé, ce que l'homme le plus dépourvû de bon sens ne voudroit pas dire.]

Confrontez presentement les paroles d'Origene que je viens de rapporter, avec sa traduction, & vous y trouverez une difference extrême. Ne vous ennuyez pas, je vous prie, de ma longueur, j'ai été obligé de traduire tout ce passage d'Origene, afin de faire connoître dans quelle vûë il en avoit retranché une partie. Nous avons un dialogue Grec entre Origene & Candide le Valentinien, dans lequel ils disputent fortement l'un contre l'autre. Candide dit que le Fils de Dieu est de la substance du Pere, mais il soutient, & c'est en cela que consiste son erreur, que cette substance est comme une parole proferée. (a) Au contraire Origene, conformément à l'opinion d'Arius & d'Eunomius, soutient que

(a) *Voici les paroles de saint Ierôme*, errans in eo quod provolin id est prolationem asserit, *paroles fort obscures ; car si elles ne veulent dire autre chose, sinon comme une parole proferée, ou un écoulement de la substance du Pere, on ne voit pas où est l'erreur.*

le Fils de Dieu n'eſt ni né ni proferé, pour n'être pas obligé de dire que Dieu le Pere eſt diviſé en deux parties, & prétend que c'eſt une excellente creature qui exiſte par la volonté du Pere, comme les autres creatures. Ils deſcendent enſuite à une autre difficulté, où Candide dit que le diable eſt d'une nature très-mauvaiſe, qui ne peut jamais être ſauvée. Origene répond fort bien à cela que la nature du diable eſt bonne en elle-même, qu'elle pouvoit être ſauvée, & que ſi elle eſt tombée, cela ne provient pas du défaut de la nature, mais de ſa volonté qui étoit mauvaiſe. Candide ne manqua pas auſſi-tôt d'en faire un crime à Origene, comme s'il eût dit que le diable pouvoit être ſauvé, quoi qu'il n'eût fait que refuter l'erreur que l'autre avoit avancé.

Il eſt certain que ce n'eſt que dans ce dialogue, où l'on voit Origene s'élever contre l'erreur, & non point dans ſes autres ouvrages. Autrement, ſi tout ce qui eſt heretique dans ſes autres ouvrages n'étoit point de lui, il n'y auroit donc preſque rien de lui, puiſque tous ſes commentaires ſont pleins de ſemblables erreurs.

Non content d'avoir alteré & corrompu les Auteurs Grecs, dont il s'eſt

imaginé pouvoir dire tout ce qu'il voudroit, à cause de l'éloignement des lieux & des temps où nous nous trouvons; il fait la même chose dès Auteurs Latins. Les ouvrages d'Hilaire le Confesseur ont été, selon luy, corrompus par les hérétiques après le Concile de Rimini. C'est pourquoi ce Prélat ayant été accusé d'heresie dans un Concile, il fut obligé d'envoyer querir son livre dans son cabinet, & il fut fort surpris de voir qu'à son insçû il avoit éte falsifié; cependant étant jugé sur ce livre, il fut excommunié & chassé du Concile. Quelle fable! Il croit neanmoins avoir tant de crédit & d'autorité dans le monde, qu'après avoir conté de pareilles rêveries à ses amis, personne n'osera le contredire, ni prendre la défense de ce saint Confesseur. Dites-moi donc, je vous prie, ce Concile qui a excommunié Hilaire, en quelle ville s'est-il tenu? Qui sont les Evêques qui le composoient? Où sont leurs souscriptions? En quels termes étoit conçûë leur sentence? Quels étoient les Consuls de cette année? Qui est l'Empereur qui a fait assembler ce Concile? Pour quel sujet fut-il assemblé? N'y avoit-il que des Evêques des Gaules? En

est-il venu d'Italie & d'Espagne ? Vous ne dites rien de toutes ces circonstances, mais pour excuser Origene, vous ne vous faites pas un scrupule d'accuser le plus éloquent Prélat de son siecle, & le fleau de l'Arianisme parmi les Latins, d'avoir été excommunié par un Concile.

Ce n'est pas une grande entreprise que de calomnier un Confesseur, il en faut faire autant des Martyrs. C'est pourquoi il dit que les heretiques Macedoniens porterent à Constantinople un livre de Tertullien qui traitoit de la Trinité, & le firent passer pour être de saint Cyprien. Voila deux impudens mensonges; car ce livre n'est ni de Tertullien, ni de saint Cyprien; il est de Novatien, il en porte le titre, & son style le fait assez connoître.

J'ai ma fable aussi-bien que les autres; car il est dit de moi sous le nom d'un ami, que le Pape Damase ayant assemblé un Concile à Rome contre les Apollinaristes, & m'ayant chargé d'écrire les lettres apostoliques qu'il étoit obligé d'envoyer de côté & d'autre pour faire connoître les tromperies de ces heretiques, ils les falsifierent de telle sorte, qu'il n'y eut per-

sonne qui n'eût cru que ce qu'ils y avoient ajouté étoit de moi & non pas d'eux. De grace, mon cher ami, quand il s'agira d'affaires aussi serieuses que sont celles-ci, où l'on traite des dogmes de la Religion; & des veritez saintes d'où dépend notre salut, je vous prie d'abandonner tous ces petits contes qui ne sont bons qu'à dire à table, & de prouver ce que vous avancerez par des autoritez plus dignes de foi; car il pourroit arriver que dans les choses mêmes que je vous aurois données pour veritables, un autre qui ne le sçauroit pas, croiroit que c'est une histoire que vous avez composée dans votre tête, & vous feroit passer pour un autre Philistion ou pour un autre Marulle. *(a)*

Mais de quoi n'est pas capable un homme qui a déja poussé la temerité à l'excès? Après avoir excommunié Hilaire, après avoir donné à Cyprien un livre qui n'est pas de lui, après avoir falsifié les lettres apostoliques que j'écrivois au nom de Damase, enfin il ne peut s'empêcher de découvrir la douleur de son cœur, & d'attaquer la lettre que le bienheureux Epiphane a écrite à Jean

(a) *Celebres Auteurs de fausses histoires dans l'antiquité.*

de Jerusalem, où il le traite d'heretique. Il s'en sert pour défendre Origene en ces termes. [Il faut découvrir ici une verité qui avoit été cachée jusqu'à present; car il n'est pas possible que les hommes soient si injustes, que sur deux causes égales ils portent deux jugemens differens. Oui les Auteurs de la persecution qu'on fait aujourd'hui à Origene sont des gens qui n'ont d'autre occupation que d'exciter des disputes dans l'Eglise, ou de composer des livres qui ne parlent que d'Origene, ou qui ne font que rapporter ce qu'il a dit. De crainre donc qu'on ne reconnoisse leurs larcins, qui ne paroîtroient point sans doute criminels, s'ils n'étoient pas aussi ingrats qu'ils le sont envers leur maître, toute leur occupation est d'empêcher les personnes simples de lire Origene. On en voit un autre parmi eux qui s'imagine être dans une obligation indispensable d'aller décrier ce grand homme chez toutes les Nations differentes, & en toutes sortes de langues. Voila toute sa mission. On l'a vû se vanter en presence d'une nombreuse multitude de nos freres, d'avoir lû plus de six mille livres de cèt Auteur. S'il ne les lisoit, comme il a coutume de le dire, que

Texte de Rufin.

pour découvrir ſes erreurs, dix, vingt, ou au plus trente de ſes livres ſuffiſoient pour connoître tout le mal qu'il y a dans ſa doctrine; mais en lire ſix mille volumes, ce n'eſt pas là vouloir découvrir les fautes d'un Auteur, mais employer toute ſa vie à le copier, à l'étudier, & à ſe conformer à ſa doctrine. Avec quelle conſcience un tel homme peut-il après cela nous faire un crime de lire quelques petits ouvrages d'Origene pour notre inſtruction, en demeurant d'ailleurs fermes dans les regles de foi que l'Egliſe nous preſcrit.]

Qui ſont donc ces gens dont toute l'occupation eſt d'exciter des diſputes dans l'Egliſe, de compoſer des livres pour copier Origene, ou pour parler de lui? Ces gens qui pour cacher leurs larcins, défendent aux autres de le lire, par une horrible ingratitude envers leur maître? Vous devriez les nommer. Ainſi ſelon vous, les ſaints Evêques Anaſtaſe, Théophile, Venere & Chromace, & tous les Conciles d'Orient & d'Occident, qui par une ſentence uniforme, comme étant animez d'un même eſprit, l'ont déclaré heretique, doivent être regardez comme des voleurs qui ont pillé dans les livres d'Origene; & quand

ils prêchent dans leurs Eglises, ce ne sont plus les oracles de l'Ecriture sainte, mais les larcins qu'ils ont faits dans cet Auteur, dont ils entretiennent les peuples. Quoi ! vous n'êtes pas content de médire de tout le monde en general, si vous n'attaquez en particulier un des plus grands Evêques de l'Eglise de Dieu ? Car quel autre que lui voulez-vous marquer par cet homme que vous dites qui se fait une necessité d'aller prêcher par toutes les Nations & en toutes sortes de langues, afin de déchirer par tout Origene ? Cet homme qui a confessé avoir lû six mille Traitez d'Origene en presence d'un grand nombre de freres ? Vous étiez sans doute de ce nombre lorsqu'il s'est plaint que vous aviez avancé plusieurs propositions hérétiques pour la défense d'Origene ? Il faut aussi lui faire un crime de ce qu'il sçait le Grec, le Syriaque, l'Hebreu, l'Egyptien & le Latin en partie. Il faut pareillement en faire un aux Apôtres de ce qu'ils parloient toutes sortes de langues. Et vous qui n'en sçavez que deux, vous me ferez bientôt un crime de ce que j'en sçai trois ? Pour ce qui est des six mille volumes que vous dites qu'il a lûs, qui croira que vous dites vrai, ou

qu'il a pû mentir ? Car ſi Origene avoit compoſé ſix mille Traitez, il ne ſeroit pas impoſſible qu'un ſi ſçavant homme qui depuis ſon enfance a toujours été appliqué à l'étude des livres ſacrez, eût lû ceux-ci par une ſainte curioſité. Mais comment en auroit-il pû lire un ſi grand nombre, puiſqu'Origene n'en a jamais tant compoſé ? Liſez le catalogue de ſes ouvrages qu'Euſebe nous a donné, le troiſiéme livre de la vie de Pamphile, & vous n'en trouverez pas la troiſiéme partie de ſix mille. Enfin nous avons encore la lettre de ce ſaint Evêque où il répond à cette calomnie, lorſque vous étiez encore en Orient, & la refute avec toute la liberté que donne la verité qu'on ſoutient.

Après tout celà oſez-vous dire encore dans votre Apologie, que vous n'êtes ni diſciple d'Origene, ni ſon défenſeur, quoi que, ſelon vous, ni Euſebe, ni Pamphile n'ayent pas encore aſſez fait pour ſa défenſe ? Si Dieu prolonge mes jours, nous refuterons qnelque jour tout ce que ces Panegyriſtes ont dit en ſa faveur. Il me ſuffit pour le preſent d'avoir répondu à tout ce que vous avez avancé ſur ce ſujet, & d'avertir le lecteur que la premiere fois que je vis ce livre que

vous attribuez à Pamphile, c'étoit dans votre cabinet; & comme je me mettois alors peu en peine de ce qu'on pouvoit dire pour défendre un hérétique, je crus de bonne foi que ce livre étoit different de celui d'Eusebe. Mais lorsqu'on commença à agiter toutes ces questions, & que je me vis obligé d'en dire mon sentiment, je me mis à lire tout ce qui se disoit de part & d'autre, & alors je reconnus manifestement que ce que vous avez donné au public sous le nom de Pamphile, tant en Grec qu'en Latin, n'étoit autre chose que le premier livre des six qu'Eusebe avoit faits pour défendre Origene, dont vous aviez seulement retranché les blasphêmes qui y sont contre la sainte Trinité, en y substituant un sens orthodoxe.

C'est pourquoi il y a environ dix ans que Dexter mon ami qui a été Préfet du Prétoire, m'ayant prié de lui donner un catalogue des Ecrivains écclesiastiques, j'attribuai ce livre à Pamphile, ainsi que je l'avois appris de vous & de vos disciples, Mais Eusebe nous assurant lui-même que Pamphile n'a rien écrit à l'exception de quelques lettres à ses amis, & que d'ailleurs on trouve dans le premier livre des six qu'Eusebe a com-

posez pour Origene, tout ce qui est dans celui que vous attribuez à Pamphile, il est clair que vous n'avez donné ce livre au public que pour faire passer sous le nom d'un martyr toutes les erreurs d'Origene. De plus, comme vous avez beaucoup changé de choses dans ce livre que vous attribuez à Pamphile, & que le Latin est fort different du Grec, vous ne devez pas rejetter votre tromperie sur mon erreur. J'ai crû qu'il étoit de ce livre comme de plusieurs autres, tant Grecs que Latins, que je lis tous les jours pour sçavoir à quoi je dois m'en tenir, & qu'il étoit de celui dont il porte le nom. Si dans ma jeunesse j'ai traduit quelques homelies d'Origene à la priere de mes amis, ce sont de celles qui ne contiennent point tant de choses scandaleuses, comme il s'en trouve dans votre Periarchon, sans prétendre obliger le monde d'embrasser les erreurs qui y sont. Enfin pour terminer ce long discours, comme je suis en état de prouver que j'ai reçû ce livre de ceux qui l'ont transcrit sur le vôtre, c'est à vous aussi à montrer de qui vous tenez votre exemplaire, afin que celui qui a fait la fraude en y mettant le nom

d'un Auteur qui n'eſt pas le veritable, ſoit reconnu de tout le monde pour un fauſſaire. On connoît l'arbre par ſes fruits.

Fin de la de la Défenſe de ſaint Jerôme contre Rufin.

DISSERTATION

Sur les principales erreurs où sont tombez quelques Ecrivains modernes au sujet de Rufin.

L'Une des premieres fautes contre la verité de l'Histoire où soient tombez la plûpart des Ecrivains qui dans ces derniers temps ont parlé de Rufin, est de le rendre le compagnon inseparable des voyages de sainte Melanie, & de les faire partir ensemble de Rome pour aller en Egypte, & ensuite de Jerusalem pour revenir à Rome.

ART. I. *Rufin n'est point parti de Rome avec Melanie, & n'y est point revenu avec elle.*

C'est ainsi que s'en explique M. Dupin dans sa nouvelle Bibliotheque Ecclesiastique. Rufin, dit-il, embrassa la vie monastique & fut baptisé dans un monastere vers l'an 370. Il partit ensuite de Rome avec Melanie l'an 372. pour aller en Egypte visiter les Solitaires du desert de Nitrie. Ils vinrent d'Egypte en Palestine, & demeurerent vingt-cinq ans à Jerusalem.... Ensuite ils se resolurent de revenir à Rome; ils s'embarquerent l'an 397. & ayant passé par Nole, où ils furent fort

5. siecle, p. 460. 2. edit.

bien reçûs par saint Paulin Evêque de cette ville, ils arriverent à Rome.

Il est vrai que M. Baillet ne suit pas la chronologie de M. Dupin; il ne laisse pas neanmoins, à son exemple, de faire partir de Rome Rufin avec Melanie pour aller en Orient. Elle alla, dit-il,
31. Doc. s'embarquer au port d'Ostie pour passer en Egypte vers l'an 366. accompagné de Rufin Prêtre d'Aquilée. De plus, il ne peut accorder à ce Docteur qu'elle soit revenuë à Rome avec Rufin: & suppose même le contraire, quoi qu'il n'en donne aucune. Après une navigation de vingt jours, dit-il, elle arriva en Italie; mais ce fut sans la compagnie de Rufin, dont il paroît qu'elle s'étoit separée depuis plus de sept ans: car il étoit revenu à Rome dès l'an 398. & delà s'étoit retiré à Aquilée son pays.

Quoi que le Pere Alexandre parle en termes plus generaux, il semble neanmoins ne pas s'éloigner beaucoup de la pensée de ces Auteurs, & croire comme eux que Rufin a accompagné Melanie dans tous ses voyages. Voici ses paroles.

P. Alex. Hist. Ec. sæc. 4. p. 173. 2. edit.

Post 25. annos peregrinationum in Ægyptium & Orientem quibus Melaniā seniorem Comitatus est rediit in Occidentem anno 397

Je ne me servirai que des propres paroles

roles de ces Ecrivains pour renverser leur opinion, & les détruire les uns par les autres : car s'il est vrai, comme l'assure M. Baillet, que Melanie soit partie de Rome en 366. pour aller en Orient, comment pouvoit-elle mener Rufin avec elle, qui n'étoit pas encore baptisé, & qui n'étoit pas encore moine en ce temps-là ; puisque, selon M. Dupin, il ne fut baptisé que vers l'an 370. On ne peut pas en effet avancer plûtôt son baptême, & nous avons même montré dans le cours de cette histoire, qu'il ne fut baptisé qu'en 372.

Il faudroit donc pour parler avec quelque suite, & pour donner quelque vrai-semblance à cette opinion dire que l'époque du départ de Melanie est au plûtôt 372. comme le dit M. Dupin, & que celle de 366. que M. Baillet a adopté est fausse. Mais M. de Tillemont a fait *Till. to. 10. p. 281.* voir si clairement que Melanie sortit de Rome en 366. appuyé du témoignage de saint Jerôme, de celui de saint Paulin, & de celui de Pallade, que ce sentiment peut passer à present sur ce fait pour une demonstration. Il est donc impossible que cette Sainte ait été accompagnée de Rufin dans son départ de Rome.

En effet, comment Melanie auroit-elle quitté Rome dans les commencemens du regne de Valens, comme le dit Pallade auteur contemporain, si elle ne s'étoit embarquée qu'en 372. puisque Valens commença à regner en 364? Comment auroit-elle été dix ans en Egypte, 27 ans à Jerusalem, & 37 ans hors de son pays, lors qu'en 402. elle revint à Rome, ainsi que l'assure le même Auteur, si l'on ne fixe son départ en 366. ou environ?

Hist. Laus. c. 117.

Id. c. 118.

Publicola son fils qui n'avoit que quatre ou cinq ans au plus lorsque sa mere partit de Rome, ainsi que saint Paulin nous en assure, nous oblige encore à fixer ce départ en l'année 366. car en 402. lorsque cette sainte femme revint à Rome, ce Publicola avoit déja une fille mariée depuis sept ans. Quand il auroit été marié lui-même à l'âge de dix-huit ou 19 ans; que l'année d'après il auroit eu sa fille qui fut nommée la jeune Melanie; que cette fille ensuite eut été mariée à Pinien à l'âge de quatorze ans, voila près de 30 ans depuis le départ de son ayeule. Joignez à ces sept ans qu'elle avoit lorsque la Sainte revint à Rome en 402. on trouvera qu'il y avoit environ trente-sept ans qu'elle

Paulin. ep. 10.

étoit hors de son pays, comme Pallade l'assure, & par consequent qu'elle en étoit sortie vers l'an 366. lorsque Rufin n'étoit pas encore baptisé.

Ajoutez à cela que Rufin n'avoit jamais été à Rome lorsqu'il partit de son Monastere d'Aquilée pour aller en Orient, il est donc impossible qu'il ait fait ce voyage en la compagnie de Melanie, comme ces Auteurs le supposent.

Enfin il est certain qu'en 373. S. Jerôme étoit encore avec Rufin dans son monastere d'Aquilée, lorsque les affaires de sa famille l'obligerent d'aller promptement en son païs, comme on l'a pû voir dans le cours de cette histoire. Soit donc qu'on mette le départ de Melanie en 366. comme on le doit mettre, & comme le mettent effectivement tous les bons Auteurs, soit qu'on le mette en 372. comme le suppose faussement M. Dupin, il est impossible que Rufin ait été de ce voyage.

Son retour à Rome en la compagnie de Melanie n'est pas moins chimerique. Rufin y est arrivé plus de cinq ans avant Melanie. Le P. Alexandre accuse juste, lorsqu'il fixe ce retour de Rufin à l'an 397. Ce fut alors que sous le pontificat du Pape Sirice, il fit sa traduction de

l'Apologie de Pamphile, ensuite celle du Periarchon d'Origene. Quelque tems avant la mort de Sirice il se retira à Aquilée, il envoya d'Aquilée sa profession de foy à Anastase successeur de Sirice, composa ses Apologies contre S. Jerôme, & revint à Rome après la mort d'Anastase, qui arriva au mois d'Avril de l'an 402. Voila donc au moins cinq années de séjour en Occident avant que Melanie y revint, car personne jusqu'à present n'a pû mettre le retour de Melanie à Rome avant l'année 402. *(a)* autrement on ne pourroit pas dire qu'il y avoit six ou sept ans que sa petite-fille étoit mariée.

D'où peut donc venir la méprise de ces Auteurs qui font aller Rufin avec Melanie de Rome en Orient, & d'Orient à Rome? Elle vient uniquement d'un passage de saint Paulin mal entendu. Le Saint dans une de ses épîtres appelle Rufin le compagnon, & l'associé de Melanie dans ses voyages: & ils n'ont pas fait reflexion qu'il parle des voyages qu'ils firent ensemble durant les vingt-cinq ou trente ans qu'ils demeurerent

Ep. 10.

(a) *Il y en a même qui le reculent jusqu'en l'année 403. pour la faire assister à la mort de sainte Paule qui arriva en 404.*

en Orient, & de ceux qu'ils firent encore en Sicile après leur retour en Occident; mais jamais saint Paulin n'a dit que Melanie soit sortie de Rome pour aller en Orient en la compagnie de Rufin, ni qu'ils soient revenus ensemble d'Orient en Occident.

M. Dupin n'y pensoit pas non plus lorsqu'il dit que saint Paulin étoit Evêque de Nole quand Melanie lui fut rendre visite à son retour de Jerusalem, avec toute sa famille qui étoit venuë au devant d'elle. Ce saint homme ne fut fait Evêque que huit ans après en 410. Il est le seul aussi qui mette Rufin de cette compagnie. Il étoit à Rome quand Melanie avec toute sa famille fut rendre visite à saint Paulin. *Dupin supr.*

Une autre faute capable de jetter beaucoup de confusion dans l'Histoire, est celle de ces Auteurs qui ont confondu le Rufin le maître de Pelage, avec ce Rufin dont nous venons de donner la vie, quoi que les anciens les eussent distinguez par des caracteres ausquels il semble qu'on ne pouvoit se méprendre. ART. II. *Rufin n'a point été le maître de Pelage.*

M. Dupin avoit déja insinué ce sentiment, lorsque parlant de notre Rufin il avoit dit: La seule chose dont on le peut croire coupable, non sur ces écrits, *Nov. Bibl. t. 3. p 473. 2. edit.*

mais sur la foi des Auteurs qui ont parlé de lui, est d'avoir été le maître de Pelage: mais peut-être que les erreurs du disciple les ont fait imputer au maître, sans qu'il les lui eût enseignées. Quoi qu'il en soit on ne peut pas dire pour cela qu'il se soit separé de l'Eglise, & qu'il ait soutenu ces erreurs avec opiniâtreté.

P. Alex. Hist. Ec. 4. siecl. ch. 6. 2. edit.

Mais ce que cet Auteur n'avoit dit qu'en passant, & sans examiner à fond cette difficulté, le P. Alexandre en a fait une question exprès, & s'est efforcé de prouver non-seulement que notre Rufin avoit été le maître de Pelage, mais qu'il étoit le premier qui eût enseigné à Rome, que nous ne contractions point le peché originel, & que la désobéïssance d'Adam n'avoit fait tort qu'à lui-même.

Comme il auroit été fort embarassé, si on lui eût demandé en quel endroit des ouvrages de Rufin on trouve ces sentimens, il s'est réduit à dire qu'il enseignoit cette doctrine de vive voix dans Rome: c'est ce qu'il faut presentement examiner, & montrer en peu de mots combien ce Docteur s'est éloigné de la verité.

Premierement, il est certain que Rufin Prêtre d'Aquilée n'a jamais vû, & n'a pû

voir Pelage ni à Rome ni ailleurs, avant que cet hereſiarque eût commencé à repandre ſes erreurs. Cela ſe fit, ſelon tous les Hiſtoriens, ſur la fin du quatriéme ſiecle, ſous le pontificat du Pape Anaſtaſe. *(a)* Or nous avons vû dans le cours de cette hiſtoire, que Rufin d'Aquilée ne mit jamais le pied dans Rome durant tout le regne de ce Pape, & qu'il en étoit ſorti même long-temps avant qu'il fut élû. Comment veut-on donc qu'il ait été le maître de Pelage ?

V. Fleuri Hiſt. Ecc. l. 23 p. 374. Morery v. Pelage.

De plus, on ne ſçauroit placer l'arrivée de Pelage à Rome avant l'année 398. Rufin d'Aquilée n'y étoit plus en ce temps-là, la perſecution que les Anti-Origeniſtes lui avoient ſuſcitée au ſujet de ſa verſion du livre des Principes, l'avoit obligé de ſe retirer en ſa patrie, il n'a donc pû voir le Moine Pelage en ce temps-là ; ni lui communiquer la mauvaiſe doctrine qu'il répandit enſuite au ſujet de la grace, du libre arbitre, & du peché originel.

Si Rufin d'Aquilée revint à Rome a-

(a) *Hanc ineptam & non minus inimicam rectæ fidei quæſtionem ſub ſanctæ recordationis Anaſtaſio, Romanæ Eccleſiæ ſummo Pontifice, primus invexit. (Mar. Merc. in Præf.)*

près la mort du Pape Anastase, ce ne fut pas pour y rester. Il se retira presque aussi-tôt, comme nous l'avons fait voir, dans le monastere de Lapinée, où il composa ces beaux ouvrages dont nous avons parlé ; & ce monastere étoit éloigné de Rome ; ce n'étoit donc pas pour avoir de grandes relations avec Pelage, qui depuis son arrivée dans cette ville n'en sortit point jusqu'à ce qu'elle fut sur le point d'être assiegée dix ou douze ans après.

Enfin lorsqu'en 412. Celestius disciple & associé de Pelage fut interrogé par les Peres du Concile de Carthage, & que sur les instances du Diacre Paulin son accusateur, on lui eût demandé où il avoit appris à nier le peché originel, il répondit qu'il l'avoit appris à Rome d'un Prêtre Syrien qui logeoit chez Pammaque, & qui vivoit encore. Or il est certain qu'en 412. Rufin d'Aquilée n'étoit plus au monde depuis près de
Id. ibid. p. 375. deux ans. Il n'est pas moins indubitable que Rufin Prêtre d'Aquilée étoit Italien, & non pas Syrien ; il est aussi certain qu'il n'a jamais logé chez Pammaque, avec lequel il avoit toujours été broüillé depuis que ce Seigneur avoit excité saint Jerôme à écrire contre lui.

Voilà, ce me semble, assez de preuves, pour être convaincu que Rufin d'Aquilée n'a jamais été ni n'a pû être le maître de Pelage.

Il est vrai que ce Prêtre Syrien s'appelloit aussi Rufin, & c'est ce qui a été le sujet de la méprise de tant d'Auteurs : mais tous ceux qui portent le même nom, & qui vivent dans le même siecle, ne sont pas pour cela une même personne, autrement il faudroit dire que Rufin Préfet du Prétoire, & tout puissant dans l'Empire sous le regne d'Arcade, étoit notre Rufin d'Aquilée, parce qu'il portoit le même nom, & vivoit dans le même temps.

Les Auteurs qui se piquent d'exactitude ont toujours distingué Rufin le Pelagien d'avec celui dont nous donnons la vie. Ils ont appellé celui-là Rufin le Syrien, & celui-ci Rufin d'Aquilée. Ils n'ont donné que la qualité de Prêtre à celui-là, & jamais celle de Moine. Ils ont au contraire souvent appellé celui-ci tantôt Moine & tantôt Prêtre. Ils nous ont representé celui-là lié d'amitié & d'interêts avec saint Jerôme, avec Pammaque, & avec tous ceux qui en ce temps-là s'étoient declarez contre Origene, & celui-ci au contraire uni avec

Marc. Merc. Le P. Garn. Fleur. supra Till. to. 12. p. 24. & alii.

l'Evêque de Jerusalem, avec toute la famille de Melanie, & generalement avec tous ceux qui soutenoient le parti d'Origene contre saint Jerôme. Enfin l'on ne trouve point d'Auteurs qui prolonge la vie de Rufin d'Aquilée au delà de l'an 410. *(a)* & l'on voit encore Rufin le Pelagien joüer son rôle en ce monde dans les années 412. & les suivantes.

Ces raisons ont paru si fortes au Pere Alexandre, qu'abandonnant tout ce qu'il avoit avoit avancé pour montrer que Rufin d'Aquilée avoit été le maître de Pelage à Rome, il se retranche à dire qu'il faut que ce soit en Sicile. *P. Al. ut supr.* *Quidni vero ex ipsius ore hunc errorem excepit dum in Sicilia moraretur?* Mais il est étonant qu'un si habile homme ne s'apperçoive pas que par cette réponse il détruit tout ce qu'il a dit, & tout ce qu'il pourra dire pour soutenir son opinion. Car si ce n'est qu'en Sicile que Rufin d'Aquilée a appris à Pelage à nier le peché originel, que deviendra donc ce

(a) *Ceux qui le font mourir en 411. comme fait M. Fleuri, que nous avons suivi, avouent que ce fut tout au commencement de cette année, ainsi il n'y a pas plus d'un mois de difference entre ces deux opinions.*

qu'il avoit avancé auparavant avec Marius Mercator & avec toute l'antiquité, que ce fut sous le pontificat d'Anastase que Pelage debita ses erreurs à Rome ? N'y avoit-il pas sept ou huit ans qu'Anastase étoit mort lorsque Rufin d'Aquilée se retira en Sicile ? Supposé que Pelage l'ait suivi dans cette retraite, comme il le prétend, ce ne fut, selon lui que lorsqu'Alaric vint mettre le siege devant Rome. *Eò enim Comitatus est Pelagium se metu Visigothorum urbi imminentium recipientem*, dit-il ; or Alaric n'assiegea Rome qu'en 410. pour la derniere fois. Il y avoit donc plus de sept ans que Pelage s'étoit déja érigé en maître de l'erreur, & avoit debité à Rome tout le venin de ses sentimens, puisqu'Anastase étoit mort au commencement de l'année 402. Ce n'est donc pas de Rufin d'Aquilée qu'il a appris des dogmes si pernicieux. *Id. ibid.*

Lorsqu'en 412. Aurele Evêque de Carthage à la tête de son Concile interrogeoit Celestius sur sa doctrine, comme nous l'avons déja remarqué, celui-ci ne dit pas que ce fut en Sicile, mais à Rome qu'il avoit appris de Rufin à nier le peché originel. La réponse du Pere Alexandre est donc tout à fait insoutenable.

Mais ce qui prouve d'une maniere invincible que le Rufin qui a appris à Celestius à nier le peché originel, n'est pas celui d'Aquilée, c'est que Marius Mercator rapporte deux petits écrits de ce Rufin, le maître de Celestius, dans un desquels il tâche de faire voir que le peché d'Adam n'a point passé à sa posterité, & dans l'autre il y parle en des termes si outrageans, qu'il ne faut avoir qu'une legere teinture de l'Histoire Ecclesiastique pour être convaincu que ces deux écrits ne peuvent pas être de Rufin d'Aquilée. *Impiè Origenes ac nefariè factus est*, dit il en un endroit. *Discant qui nefariam Origenis hæresim sequuntur*, dit-il en un autre. *Unde impius Origenes, Gentilium captus errore, & ab eo nolens penitus abscedere, novarum etiam studens auctor esse sectarum, &c.* dit-il encore.

Mar. Merc. apud P. Alex. loc. cit.

A qui le Pere Alexandre pourra-t-il jamais persuader que Rufin d'Aquilée a parlé ainsi d'Origene? S'il l'avoit pû faire, jamais il n'auroit eu de démêlé avec saint Jerôme. Condamnez Origene, lui disoit ce saint Docteur, & toutes nos disputes cesseront. Mais bien loin de le condamner il entreprit sa défense, & fit voir que tout ce qu'il y avoit dans

Hier. in Ruf.

ſes ouvrages qui ne s'accordoit pas avec les ſentimens de la foi Orthodoxe, y avoit été inſeré par les hérétiques, afin de faire paſſer leurs erreurs ſous le nom de ce grand homme, qui étoit regardé, ſelon le témoignage même de ſaint Jerôme, comme le maître de toutes les Egliſes après les Apôtres. *Hier. præf. in Cant.*

Ce fait embarraſſe ſi fort le Pere Alexandre, qu'il ne ſçait où ſe tourner pour parer ce coup. Tantôt il dit que tout ce qui ſe trouve dans cet écrit contre Origene, y a été ajouté par Pelage & par Celeſtius, qui ſçavoient que leur doctrine touchant le peché originel ne ſeroit jamais goûtée des peuples, s'ils ne commençoient par condamner Origene, mais que le fond de l'ouvrage eſt de Rufin ; tantôt il ſoutient qu'il n'eſt pas impoſſible que Rufin ait mal parlé d'Origene pour éviter les foudres du Vatican, & arrêter la ſentence d'excommunication que le Pape Anaſtaſe alloit porter contre lui, & autres raiſons ſemblables qui ſont fort éloignées de la verité de l'Hiſtoire.

En effet, nous avons encore la profeſſion de foi que Rufin d'Aquilée envoya au Pape Anaſtaſe pour ſe défendre contre ſes accuſateurs, & nous y

voyons avec quelle prudence & quelle retenuë il y parle d'Origene. Nous sçavons de plus, qu'après cette démarche Rufin se mit peu en peine de ce que ce Pape pourroit faire contre lui, & le laissa mourir en paix, sans lui donner d'autre satisfaction que celle qu'il pourroit trouver dans cette profession de foi qu'il lui avoit envoyée ; qu'enfin après la mort de ce Pape, il revint triomphant à Rome, & y eût plus de crédit que jamais, employant le reste de sa vie à défendre Origene contre ses ennemis, & à traduire en Latin presque tous ses ouvrages, bien loin d'écrire contre lui, & de lui dire des injures atroces, telles qu'on voit dans cet écrit de Rufin le Syrien. Il aima mieux perdre pour toujours l'amitié de saint Jerôme que de condamner Origene. Après cela peut-on avec la moindre vrai-semblanee attribuer à Rufin d'Aquilée un ouvrage où Origene est si mal traité.

Son style est encore une autre preuve que cet écrit ne peut être de lui ; & ceux qui connoissent sa douceur, sa moderation, & le soin qu'il a eu dans tous ses ouvrages d'éviter les termes injurieux, si l'on en excepte ce qu'il a écrit contre

ſaint Jerôme, où la chaleur de la diſpute l'a quelquefois emporté un peu trop loin; ceux-là, dis-je, ſeront pleinement convaincus que ce que nous avons rapporté ci-deſſus contre Origene, n'a jamais pû ſortir de la plume de notre Rufin. Auſſi peut-on dire avec verité que de toutes les Diſſertations qu'a faites le Pere Alexandre il n'y en a aucune qui ait moins de vrai-ſemblance, & où la fable ſoit plus manifeſtement debitée que dans celle ci.

Meſſieurs Fleuri & Tillemont vont nous apprendre quel étoit ce Rufin ennemi du peché originel, & quels étoient ces deux écrits qu'on lui attribuë.

» Pendant le ſéjour que Pelage fit à « Rome, dit M. de Fleuri, il tomba dans « l'hereſie contre la grace, inſtruit par « un Syrien nommé Rufin, car cette er- « reur avoit déja cours en Orient. Theo- « dore Evêque de Mopſueſte l'enſei- « gnoit. Rufin le Syrien étant donc venu « à Rome ſous le Pape Anaſtaſe, c'eſt-à- « dire vers l'an 400. y apporta le pre- « mier cette doctrine: & comme il étoit « fin & adroit, il n'oſa pas la publier lui- « même, de peur de ſe rendre odieux, « mais il trompa le Moine Pelage, & «

Hiſt. Eccl. l. 23. p. 373.

» l'instruisit à fond de ses maximes.
» Ainsi Pelage commença vers l'an 405.
» à disputer contre la grace.

On voit par ce recit succinct le soin que cet Auteur a eu de distinguer le maître de Pelage, de Rufin d'Aquilée, en donnant toujours à celui-là le nom de Syrien, afin qu'on ne s'y méprit pas, & marquant positivement en quel temps il vint à Rome ; dans un temps où tout le monde sçait que Rufin d'Aquilée n'y étoit pas. Il poursuit ainsi.

» Le principal disciple de Pelage fut
» Celestius, noble de race, eunuque de
Id. ibid » naissance..... Le Maître & le disciple
» avoient tous deux beaucoup d'esprit
» & de subtilité : mais Celestius étoit
» plus libre & plus hardi, & commen-
» ça à parler contre le peché originel.
» Ils sortirent de Rome un peu avant sa
» prise, c'est-à-dire vers l'an 409. &
» passerent comme l'on croit en Sicile,
» & de là en Afrique.

Celestius, selon ce recit, étoit donc le disciple de Pelage, & non pas de Rufin, comme le prétend le P. Alexandre. Celestius avoit donc déja debité à Rome ses erreurs touchant la grace & le peché originel avant que de passer en Sicile : ainsi ce ne peut pas être en Sicile, com-

me le ſoutient ce Docteur, que Rufin d'Aquilée ait enſeigné ces dogmes à Celeſtius. Continuons.

Celeſtius tâcha de ſe faire ordonner « Prêtre à Carthage : mais comme il en- « ſeignoit ouvertement ſon hereſie, il « fut accuſé devant l'Evêque Aurelius, « vers le commencement de l'an 412. « par le Diacre Paulin de Milan, le mê- « me qui à la priere de ſaint Auguſtin « écrivit la vie de ſaint Ambroiſe. Au- « relius aſſembla donc un Concile de « pluſieurs Evêques, où Paulin preſenta « un memoire qui contenoit en ſept ar- « ticles les erreurs dont il accuſoit Ce- « leſtius. Celui-ci interrogé répondit « que c'étoit des queſtions problemati- « ques que l'on pouvoit ſoutenir de part « & d'autre, & qu'il connoiſſoit plu- « ſieurs Prêtres qui nioient le peché ori- ginel. Preſſé par Paulin de dire qui « étoient ces Prêtres, il ne put nommer « que Rufin qui demeuroit à Rome chez « Pammaque. « Id. ibid.

Voilà l'unique fondement qui a fait dire au Pere Alexandre que Rufin d'Aquilée étoit le maître de Pelage. Il devoit donc pour ne pas s'éloigner ſi fort de la verité, dire de Celeſtius, & non pas de Pelage ; car c'eſt Celeſtius qui

répond qu'il a entendu debiter cette doctrine au Prêtre Rufin. Ainsi pour trouver quelque ordre & quelque suite dans les sentimens de ce Docteur, il faudroit dire que Rufin est le maître de Pelage, parce qu'il l'a été de Celestius, & que Celestius l'a été ensuite de Pelage, au lieu qu'il est constant que Celestius est le disciple de Pelage, & non pas son maître.

Mais si le Pere Alexandre avoit fait reflexion à ce que dit ici Celestius, que ce Rufin à qui il avoit entendu dire qu'il n'y avoit point de peché originel, demeuroit alors à Rome chez Pammaque, il auroit connu aussi tôt, comme l'a fort bien remarqué M. de Tillemont, que cela ne pouvoit convenir à Rufin d'Aquilée. Voici ses paroles. » Aprés » avoir distingué Rufin d'Aquilée, de » Rufin le Syrien, il ajoute : On croit » que c'est de celui-ci que parloit Ce- » lestius compagnon de Pelage, lors- » qu'il disoit qu'il avoit oüi dire à Ro- » me au Prêtre Rufin qui demeuroit » chez Pammaque, qu'il n'y avoit point » de peché originel, & assurément il est » difficile de croire que Rufin d'Aqui- » lée ait jamais eu aucun commerce a- » vec Pammaque, bien loin de demeu-

Till. to. 12. p. 228.

rer chez lui. Il n'étoit pas non plus à «
Rome du temps du Pape Anastase, «
sous lequel ce Rufin apporta à Rome «
cette nouvelle heresie, qu'il avoit, «
ce semble, apprise de Theodore de «
Mopsueste, & dont il donna les prin- «
cipes à Pelage, ayant trop d'esprit «
pour se charger de la haine de cette «
nouvelle erreur. Ce Rufin étoit Sy- «
rien de nation. «

Tâchons de démasquer entierement ce Rufin Syrien de nation. Nous en trouvons un de ce païs qui dans les commencemens, c'est-à-dire avant qu'il eut quitté sa patrie pour venir à Rome, parloit assez mal de saint Jerôme. Il n'étoit pas le seul dans la Syrie qui tint ce langage, & nous voyons effectivement que saint Jerôme y avoit beaucoup d'ennemis. Mais ce saint Docteur étoit en état de confondre ses ennemis, & de les réduire à un honteux silence. Ce Rufin s'apperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & que dans le dessein qu'il avoit peut-être dès lors de répandre la doctrine qu'il avoit reçûë de Theodore de Mopsueste, il devoit tâcher d'avoir Jerôme pour ami, au lieu de s'en faire un ennemi. C'est pourquoi il lui écrivit une lettre fort soumise, où témoignant *Id. ibid.*

pour son mérite & pour sa personne des sentimens très-avantageux, il le prie de vouloir bien le mettre au nombre de ses amis; & pour lui en donner quelques marques, de lui envoyer une explication allegorique du jugement rendu par Salomon entre ces deux femmes qui disputoient à qui seroit l'enfant.

Nous avons encore la réponse que S. Jerôme lui fit. Il l'assure qu'il lui est Hier. ep. 131. fort obligé de tous les témoignages d'affection qu'il lui donne, & qu'il se réjoüit de voir par sa lettre que tous les rapports qu'on lui avoit faits de sa conduite à son égard sont faux; qu'il veut bien être de ses amis, & qu'il lui envoye l'explication qu'il lui a demandée, pour ne lui pas refuser une chose qu'il exigeoit de lui au commencement de leur amitié, quoi qu'il ne fut guéres en état de bien traiter cette matiere, étant depuis long temps accablé d'une langueur continuelle.

Quelque temps après ce Rufin vint en Palestine pour visiter les saints lieux; mais comme on s'apperçût qu'il étoit Apollinariste & Origeniste, ce qui scandalisa plusieurs personnes, saint Jerôme ne voulut point le recevoir au nombre

de ses amis, qu'après l'avoir fait renoncer solemnellement à ses erreurs. *Tillem. suprà*

M. de Tillemont & le Pere Mabillon croyent même que le saint Docteur lui dicta lui-même sa retractation qui contient douze anathêmes, c'est ce qui compose le premier des deux écrits que Marius Mercator attribuë à Rufin, où il n'est encore rien dit des erreurs de Pelage; tout y est contre les Apollinaristes & les Origenistes. *Mab. Itiner. Ital. apud Till. ibi.*

Avec toutes ces lumieres on n'est plus étonné d'y voir Origene si maltraité, ce style véhément avec lequel on y parle d'Origene ne nous surprend plus, depuis que nous sçavons que saint Jerôme avoit dicté lui-même cet écrit.

Le Saint dans la suite ayant reconnu de l'esprit & de l'adresse dans cet homme, il s'en servit pour ses affaires, l'engagea à divers voyages; l'envoya à Milan pour défendre un nommé Claude de ses amis, dans une cause criminelle. Il l'envoya aussi à Rome porter à Pammaque la nouvelle traduction qu'il avoit faite du Periarchon, & cette lettre sanglante où il se déchaînoit si fort contre les Origenistes, ce qui fut la cause des Apologies de Rufin d'Aquilée. *Hier. ep. 66. Till. supr.*

Rufin de Syrie logea donc lors chez Pammaque, & ce fut là qu'il répandit ses erreurs dans l'esprit de Pelage & de Celestius, & qu'il fit même ce second écrit si favorable aux Pelagiens, dont parle Marius Mercator. Voilà le dénouëment de toute cette intrigue qui a trompé quelques Auteurs par la ressemblance des noms. Mais personne n'y a été plus grossierement trompé que le Pere Alexandre, quoi que le Pere Garnier Théologien de la Compagnie de Jesus lui eût ouvert le chemin de la verité, en lui montrant les distances infinies qu'il y avoit entre Rufin le Syrien & Rufin d'Aquilée, entre la conduite uniforme de celui-ci, & les variations continuelles de celui-là, qui tantôt étoit hérétique, & tantôt Catholique.

Il ne s'agit plus que de satisfaire à un scrupule qui reste encore dans l'esprit du Pere Alexandre sur ce sujet. Seroit-il possible, dit-il, que saint Jerôme eut voulu se servir dans ses affaires d'un homme qui étoit infecté de l'héréfie Pelagienne, & le mettre au nombre de ses amis, lui qui a écrit si fortement contre Pelage & contre ses sectaires? Non, si Jerôme l'avoit connu pour tel. Nous avons vû même l'abju-

ration solemnelle qu'il lui fit faire des erreurs d'Apollinaire, & de celles qu'on attribuoit à Origene, avant que de l'admettre au nombre de ses amis : & s'il l'avoit crû alors infecté de l'hérésie Pelagienne, au lieu de douze anathêmes qu'il lui fit prononcer, il en auroit assurément ajoûté un treiziéme contre les erreurs de Pelage, comme l'a fort bien remarqué M. de Tillemont. Ce ne fut donc qu'en 412. qu'on découvrit que ce Rufin avoit de mauvais sentimens touchant la grace & le pèché originel : & nous ne voyons point que depuis ce temps-là saint Jerôme s'en soit servi en aucune chose, ni qu'il ait eu la moindre relation avec lui. *Till. sup. p. 229.*

Mais pourquoi n'a-t-il pas écrit contre lui, puisqu'il a bien écrit contre Pelage qui n'étoit que le disciple de ce Rufin ? On répond qu'il a écrit contre Pelage pour réfuter les écrits que cet hérésiarque avoit composez pour soûtenir son erreur ; qu'il en auroit fait autant contre ce Rufin, s'il avoit publié quelque ouvrage. Mais cet écrit dont il s'agit ici, ne vit pas si tôt le jour. Il demeuroit caché entre les mains des sectaires, comme le fondement de toute leur fausse doctrine dont ils se servoient

pour combattre la vérité Catholique ; & l'on découvrit depuis que la profession de foi que les Evêques Pelagiens donnerent en 418. n'étoit qu'un abregé de ce malheureux écrit. Il fut premierement composé en Grec par ce Rufin
Id.ibid. le Syrien, & ensuite mis en Latin par Julien le Pelagien. Ce qui prouve encore qu'il ne peut être de Rufin d'Aquilée, qu'on sçait n'avoir jamais rien composé en Grec. Le Pere Sirmond l'a donné au public en 1650. & l'attribuë à Rufin le Syrien, comme avoit déja fait Jean Diacre il y a huit ou neuf cens ans.

Enfin on pourroit dire en faveur du Pere Alexandre, que saint Jerôme semble appeller Rufin d'Aquilée le précurseur de Pelage, & que cela suffit pour croire qu'il a été son maître ; quoi que la consequence ne soit pas juste, & que le Pere Alexandre ait mauvaise grace de la tirer, saint Jerôme n'en dit-il pas autant d'Origene, de Jovinien, d'Evagre du Pont, & d'une infinité d'autres dont il parle dans son épître à Ctesiphon, & qui tous n'étoient plus au monde lorsque Pelage parut ? Comment auroient-ils pû être les maîtres d'un homme qui n'étoit encore que dans les

Hier. ep. ad Ctes.

idées

idées de Dieu ? Ce saint Docteur ne veut donc dire autre chose, sinon qu'il croyoit que les sentimens de tous ces Auteurs, & la doctrine qu'ils avoient debitée, étoit favorable aux opinions de Pelage, & qu'en ce sens ils pouvoient être appellez les precurseurs de Pelage : ce qui ne fait rien pour la difficulté dont il s'agit ici ; outre qu'il ne seroit pas juste de condamner Rufin d'Aquilée sur le seul témoignage de saint Jerôme. L'équité demande un témoin plus desinteressé que lui pour porter un jugement dans cette affaire.

Je laisse ici toutes les inductions que le Pere Alexandre tire de l'Apatie, qu'il croit que Rufin d'Aquilée enseignoit, & la connexion necessaire qu'il s'imagine qu'il y a entre l'Apatie & l'exemption du peché originel : car outre qu'il ne montrera jamais dans aucun écrit de Rufin d'Aquilée le dogme de l'Apatie, (a) à qui ce Docteur persuadera-t-il, qu'arriver par le secours de la grace, & par le moyen de la mortification chrétienne à ce bienheureux état où l'hom- *P. Al. supr.*

(a) *Rufin d'Aquilée a traduit les œuvres d'Evagre du Pont, où l'Apatie est enseignée ; mais tous ceux qui traduisent un Auteur n'embrassent pas pour cela ses opinions.*

me ne reſſent plus le ſoulevement de ſes paſſions charnelles contre l'eſprit, ſoit la même choſe que de naître ſans le peché originel? Cette Theologie ne ſeroit pas aſſurément du goût de tout le monde.

Il faut convenir que ſaint Jerôme n'a jamais ſçû juſqu'où pouvoit aller la pureté d'une ame fidele en cette vie, & que jugeant des autres par lui même, il s'eſt toujours imaginé que la guerre continuelle & opiniâtre que lui faiſoient ſes paſſions étoit un exercice de patience commun à tous les hommes, dont ils ne pouvoient être délivrez que par la mort. Il en auroit jugé autrement s'il eût paſſé une vingtaine d'années dans le Confeſſional, & que la Providence eût mis ſous ſa direction quelques-unes de ces ames épurées, mais très-rares ſans doute, qui menent en ce monde une vie qui ne differe pas beaucoup de celle des Anges; il auroit vû qu'il y en a qui paſſent pluſieurs années ſans commettre un ſeul peché véniel; qu'il y en a dont les paſſions ſont tellement amorties, qu'elles n'en reſſentent plus les atteintes, & qu'enfin leur chair eſt ſi parfaitement ſoumiſe à l'eſprit qu'elles n'ont plus de combats à livrer pour

se défendre de ses importunitez. Mais comme toute sa direction consistoit à écrire des lettres spirituelles, & à donner à ceux qui le consultoient des instructions pour se défendre des pieges que la chair, le monde, & le démon ne cessent de tendre aux ames qui veulent vivre dans une exacte pieté, sans jamais pénétrer plus avant dans le secret des ames, ni entrer dans le détail des consciences, il ne faut pas s'étonner qu'il ait ignoré tout ce qui s'y passe, & les graces que Dieu y opere quelquefois, pour recompenser dès cette vie même la fidelité de ceux qui ne pensent qu'à lui plaire, & qui ne s'occupent que de luy.

Ce Saint traitoit de Pelagiens & d'hérétiques tous ceux qui pensoient autrement que lui sur ce sujet. Ne l'a-t-on pas vû avec étonnement soutenir qu'il falloit être ou un Dieu ou un rocher pour n'avoir plus l'esprit troublé par aucun vice? *Nunquam animus ullo perturbationis vitio commoveatur; simpliciter dicam vel Saxum, vel Deus est.* Ne l'a t-on pas vû traiter Origene de Pelagien pour avoir dit en expliquant ce verset du Psalm. 15. *Jusques dans la nuit même, mes reins me servent d'instruction*, qu'on

Hier. ep. ad Ctes.

pouvoit en cette vie arriver à un tel degré de pureté, qu'on ne ressentit pas même en dormant aucun mouvement illicite ? *Vis adhuc & alium nosse tui erroris principem*, dit il, parlant à un Pelagien, *doctrina tua Origenis ramusculus est; in eo enim Psalmo ubi scriptum est: insuper & usque ad noctem increpuerunt me renes mei, asserit virum sanctum, cum ad virtutum venerit summitatem, ne in nocte quidem ea pati, quæ hominum sunt, nec cogitatione vitiorum aliqua titillari.*

Id. ibid.

Il n'en falloit pas dire davantage pour être Pelagien dans l'esprit de saint Jerôme. Ainsi il n'y auroit pas lieu de s'étonner qu'il eût traité Rufin d'Aquilée de Pelagien, lui qui avoit mis en Latin ces excellens livres d'Evagre du Pont, où cet admirable solitaire traite si bien de la vie spirituelle, & fait voir jusqu'à quel degré d'impeccabilité l'homme fidele à la grace peut arriver en cette vie.

F I N.





